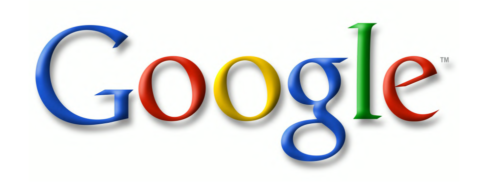


TABLE DES FABLES,

Contenues dans ce Volume.

A

B

C

TABLE DES FABLES,

Contenues dans ce Volume.

A



AU ROY.

LA BELLE ET LE MIROIR.

FABLE.


RINCE, l'amour du Peuple & sa
chere espérance,
Soleil, qui commences ton cours;
Dont l'Aurore déja fait goûter à la France
Le présage des plus beaux jours :
Je te vouë (& mon zèle en ta bonté se fie)
Ces recits ingenus qu'Apollon m'a dictés,
Fables en apparence, en effet vérités :
De ton âge innocent, c'est la Philosophie.
La Morale au front sérieux,
Au geste grave, au ton severe,
T'ennuiroit; il est bon qu'elle rie à tes yeux,
Qu'elle badine pour te plaire.
Je l'égaye en mon Livre; un autre peut mieux
faire,
Prince; mais en attendant mieux,
Reçois de mes essais cette offrande sincere;

S'ils sont de quelque fruit, que j'en loûrai les
Dieux !
Sous plus d'une riante image,
Les Devoirs des Rois sont tracez :
J'ose en dire beaucoup; Si ce n'en est assez,
Quelque jour ton exemple en dira davantage.
D'ailleurs, ne vas pas négliger
D'autres points que j'adresse à tous tant que nous
sommes;
Rien d'humain ne t'est étranger;
Les grands Rois se font des grands Hommes.
Travaille donc à l'Homme; & quand il sera fait,
Le Roi viendra bien aisément s'y joindre :
Faire l'Homme est le grand objet;
Et faire le Roi c'est le moindre.
Quels Hommes choisis vont t'aider
A consommer en toi cet important Ouvrage !
Le Vrai va t'être offert; songe à le regarder,
Songe à l'aimer, & sur son témoignage
Fonde en ton cœur de solides vertus :
Car, lorsque des Leçons aura disparu l'âge,
Peut-être que ce Vrai ne se montrera plus.
Ce mot est effrayant. Qu'y faire! c'est l'usage :
Tous les Rois sont flattés. Prince, pour l'Avenir
Contre les accidens songe à te bien munir.

❀

On dit qu'un jour certaine Belle,
[Car je choisis tout exprès la Beauté,
Qui va de pair avec la Royauté :]
On dit qu'un jour la Demoiselle
Etoit à sa toilette, où son Miroir fidelle
Lui disoit en ami plus d'une vérité.
Vous êtes belle, il faut rendre justice,
Lui disoit-il ; à quelque chose près,
Avec Venus vous entreriez en lice,
S'il falloit disputer d'attraits.
A quelque chose près, vous dis-je ;
Il faut qu'un peu de soin corrige
Certains défauts que je vous vois :
Défauts legers, ce sont des bagatelles,
D'accord ; mais tout importe aux Belles.
Que sert ce vermillon ? demandez-moi pourquoi
Vous altérez ainsi vos graces naturelles ?
Adoucissez un peu ces yeux ;
Ce souris moins marqué seroit plus gracieux :
Tous avis que la Belle approuve & songe à suivre ;
Quand un grand monde la vient voir,
Elle se leve, & quitte le Miroir.
Le Cercle séducteur de Loüanges l'enyvre.
On loüa le faux teint, le regard, le souris ;
Rien n'y manquoit ; tout étoit grace ;
Tant fut dit, que la Belle oublia les avis
Qu'elle devoit à sa fidelle glace.

PRINCE, vous voyez bien que la Belle; c'est vous;
Que le Miroir, c'est plus d'un Sage
Qui par d'heureux conseils veille à former pour nous
Un Roi parfait. Dieu bénisse l'ouvrage.
Quand les Flateurs viendront, faites-vous un devoir
De rappeller toujours les avis du Miroir.





DISCOURS

SUR LA FABLE.



IL me ſemble que pour les Ouvrages d'eſprit le Public n'entend guères ſes intérêts. Quand un Auteur réüſſit à certain point dans quelque genre, ce Public le comble d'éloges, & en cela il a raiſon; l'Auteur qui réüſſit n'eſt bien payé que par cet accuëil: mais on ne s'en tient pas aux ſimples applaudiſſemens; & ſur tout après la mort de l'Auteur (car les grandes réputations ſont preſque toûjours poſthumes) on ne ſe contente plus de l'élever au-deſſus de ceux qui l'ont précédé; on exclud d'avance des honneurs qu'on lui décerne, les Ecrivains qui pourroient les mériter

après lui. On déclare hautement qu
personne ne ſçauroit déſormais atteir
dre à ſa perfection : ceux qui l'entre
prendroient ſont déja qualifiés de te
méraires ; & on ne réſerve que du me
pris pour une émulation qui pourro
quelquefois être heureuſe.

Cette diſpoſition du Public n'eſt qu
trop propre à effrayer d'heureux génie
appellés par la Nature au même genre
mais qui, découragés par cette exclu
ſion imprudente, ſe détournent d'u
carriere où ils ne voyent plus de lauri
pour eux. Ils ſont contraints de s'o
vrir de nouvelles routes, où ils ne m
cheront pas ſi heureuſement ; & c'eſ
Public qui en les intimidant, s'eſt pr
lui-même de ce qu'ils auroient fait
meilleur.

Si cependant quelque Auteur oſe
der à ſon goût, & qu'il ait le coura
de ſe préſenter dans un genre où qu
qu'autre a déja enlevé l'approbati
générale, le Public, qui ne devroit ê
que ſon Juge, devient en quelque
çon ſa Partie : il ſe croit intéreſſé à

ortent quelque-
e fonds, quelque
être : mais enfin
i : son esprit n'a-
, qu'une affaire ;
l'invention prin-
out entier sur les
t que les inven-
moi (ceci doit
ulgence) je me
ées nouvelles. A
, qui ne m'appar-
additions, ou par
fais, il a fallu
ur exprimer mes
n être tout à la
Fontaine. C'en
our moi ; il ne

après lui. On déclare hautement que perſonne ne ſçauroit déſormais atteindre à ſa perfection : ceux qui l'entreprendroient ſont déja qualifiés de téméraires ; & on ne réſerve que du mépris pour une émulation qui pourroit quelquefois être heureuſe.

Cette diſpoſition du Public n'eſt que trop propre à effrayer d'heureux génies, appellés par la Nature au même genre ; mais qui, découragés par cette excluſion imprudente, ſe détournent d'une carriere où ils ne voyent plus de lauriers pour eux. Ils ſont contraints de s'ouvrir de nouvelles routes, où ils ne marcheront pas ſi heureuſement ; & c'eſt le Public qui en les intimidant, s'eſt privé lui-même de ce qu'ils auroient fait de meilleur.

Si cependant quelque Auteur oſe céder à ſon goût, & qu'il ait le courage de ſe préſenter dans un genre où quelqu'autre a déja enlevé l'approbation générale, le Public, qui ne devroit être que ſon Juge, devient en quelque façon ſa Partie : il ſe croit intéreſſé à ne

point démentir cet applaudiſſement exclusif qu'il a donné au premier Ecrivain ; & en prononçant qu'il étoit inimitable, on a conclu d'avance que le dernier ne l'a pas atteint.

On compare avec rigueur le nouvel Ouvrage à celui qu'on a déclaré le modele ; & de deux choſes l'une : ou l'on n'y trouve que les mêmes graces ; & en ce cas l'Ouvrage ne va paroître qu'une timide imitation : ou l'on y trouve des beautés différentes : mais en ce cas on ne conviendra pas qu'elles ſoient également propres au genre ; elles vont paſſer pour étrangeres, & dès-là pour des défauts. On ne ſonge pas qu'il y a pluſieurs graces, qui ſans ſe reſſembler, peuvent ſe remplacer les unes les autres, & faire un plaiſir égal, quoiqu'il ne ſoit pas le même.

Qu'on n'aille pas croire que cette réflexion ſoit tout-à-fait dictée par la vanité ; elle pourroit bien y avoir ſa part ſans mon aveu ; je ne me vante pas d'être à couvert de ſes ſurpriſes : mais je n'ai conſideré la réflexion qu'en elle-

même, je ne m'en ferai l'application qu'en partie.

La Fontaine a recueilli les plus belles Fables de l'antiquité, & il les a écrites avec une naïveté si élégante, qu'il a d'abord emporté tous les suffrages, & qu'il aura toûjours autant de partisans zélés que de lecteurs. Je me flate d'en être aussi touché que personne; & son mérite au point que je le sens, a dû m'effrayer encore plus que sa réputation. Aussi ne me serois-je pas hazardé à écrire des Fables, si j'avois crû qu'il fallût être absolument aussi bon que lui, pour être souffert après lui: mais j'ai pensé qu'il y avoit des places honorables au-dessous de la sienne; & je serois trop heureux d'obtenir cette approbation modérée; qui, en me pardonnant de n'avoir pas les mêmes graces que La Fontaine, feroit honneur à ce que je puis avoir d'heureusement original.

N'y auroit-il pas même quelque justice à me compter en compensation des beautés qui me manquent, le mérite de l'invention que mon Prédécesseur

ne s'est pas proposé ? Il a donné aux Fables anciennes des agrémens tout nouveaux, & si précieux, qu'on ne sçait le plus souvent auquel on doit le plus, de l'Inventeur ou de l'Imitateur. Les embellissemens l'emportent quelquefois de beaucoup sur le fonds, quelque ingénieux qu'il puisse être : mais enfin ce fonds n'est pas à lui : son esprit n'avoit, pour ainsi dire, qu'une affaire ; & débarassé du soin de l'invention principale, il s'épuisoit tout entier sur les ornemens qui ne sont que les inventions accessoires. Pour moi (ceci doit m'attirer quelque indulgence) je me suis proposé des vérités nouvelles. A huit ou dix idées près, qui ne m'appartiennent que par des additions, ou par l'usage moral que j'en fais, il a fallu inventer les Fables pour exprimer mes vérités ; il a fallu enfin être tout à la fois & l'Esope & le La Fontaine. C'en étoit sans doute trop pour moi ; il ne seroit pas juste d'exiger que j'égalasse ni l'un ni l'autre ; & le Public doit être assez content, ce me semble, s'il ne

me trouve pas trop loin des deux.

Comme dans le cours de ce travail j'ai fait néceſſairement pluſieurs réflexions ſur la Fable, & que les Auteurs qui ont le plus réüſſi dans ce genre, ont cependant négligé d'en écrire, je crois qu'on me ſçaura quelque gré de communiquer là-deſſus mes idées, qui peuvent bien n'être ni aſſez exactes, ni aſſez approfondies; mais qui ſeront du moins pour les Lecteurs une occaſion d'y penſer; & il y a des gens pour qui l'attention ſeule eſt un aſſez bon Maître.

Je dirai donc quelque choſe de la Fable, tant par rapport à l'invention des faits & des images, que par rapport à l'exécution du deſſein, & aux ornemens qui y peuvent entrer. J'ajoûterai quelques jugemens ſur les Auteurs les plus célèbres dans ce genre: c'eſt une liberté qui m'a déja réüſſi en parlant de l'Ode: le ſuccès m'autoriſe à la même ſincérité; mérite dont on devroit ſe piquer un peu plus dans la Republique des Lettres, où ſur des choſes même indifférentes, on a ſouvent la foibleſſe de n'oſer dire ce qu'on penſe.

La Fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action. C'est un petit Poëme Epique qui ne le céde au Grand que par l'étendue, & qui moins contraint dans le choix de ses personnages, peut choisir à son gré dans la Nature ce qu'il lui plaît de faire agir & parler pour son dessein; qui peut même créer des Acteurs, s'il lui en faut, c'est-à-dire, personifier tout ce qu'elle imagine. De la nature de la Fable.

Selon cette idée d'instruction déguisée sous l'allégorie d'une action, la Fable a dû plaire en tout tems & en tout pays: elle a plu en effet; & j'en vois deux raisons bien naturelles: l'Amour propre est ménagé dans l'instruction; (cette raison regarde du moins les Fables adressées aux particuliers:) & l'esprit est exercé par l'allégorie; cette raison est absolument générale. Un Ouvrage ne sauroit être mieux recommandé auprès des hommes que par ces deux titres. Ils n'aiment point les préceptes directs. Trop superbes pour s'accommoder de ces Philosophes qui semblent

commander ce qu'ils enſeignent, ils veulent qu'on les inſtruiſe humblement; & ils ne ſe corrigeroient pas, s'ils croyoient que ſe corriger fût obéir. D'ailleurs l'eſprit a une certaine activité qu'il faut ſatisfaire. Il aime à voir pluſieurs choſes à la fois, & à en diſtinguer les rapports; il ſe complait dans cette pénétration adroite, qui ſçait découvrir plus qu'on ne lui montre; & en appercevant ce qui étoit couvert de quelque voile, il croit en quelque ſorte créer ce qu'on lui cachoit.

La vie que nous avons d'Eſope paſſe pour fabuleuſe; mais en tout cas, c'eſt une bonne Fable & qui prouve à merveille ce que je viens d'établir.

Il ſeroit toûjours heureuſement imaginé d'avoir fait de l'Inventeur de l'Apologue un Eſclave, & de ſon Maître un Philoſophe. L'Eſclave avoit à ménager l'orguëil du Maître; il ne devoit lui dire certaines vérités qu'avec précaution; & le bon Eſope concilioit les égards & la ſincérité par l'Apologue. D'un autre côté le Maître ne devoit pas

être homme à s'en tenir à l'écorce ; il devoit tirer des fictions de l'Esclave, les instructions qu'il y renfermoit ; il devoit se plaire à l'artifice respectueux d'Esope, & lui pardonner la leçon en faveur de l'adresse & du génie. Voilà ce que nous sommes nous autres Fabulistes * & nos Lecteurs, à l'égard les uns des autres. Nous sommes des Esclaves, qui voulons les instruire sans les fâcher ; ils sont des Maîtres Intelligens qui nous sçavent gré de nos ménagemens, & qui reçoivent volontiers la vérité, parce que nous leur laissons l'honneur de la deviner en partie.

Il faut donc se proposer d'abord quelque vérité à faire entendre ; & c'est l'avantage particulier de la Fable d'y forcer, pour ainsi dire, son Auteur. En beaucoup d'autres Ouvrages on peut se déterminer par ce que les faits ont d'a-

De la vérité que la Fable doit renfermer.

* Ce mot paroît encore nouveau ; mais il est établi par la Fontaine, à qui il appartenoit bien de donner les noms en cette matiere.

gréable ou de touchant, & les traiter seulement pour les traiter, sans aucune vûë d'y renfermer quelque instruction. Mais ce seroit une chose monstrueuse d'imaginer une Fable sans dessein d'instruire. Son essence est d'être Symbole, & de signifier par conséquent quelqu'autre chose que ce qu'elle dit à la lettre.

La Vérité doit être le plus souvent morale, c'est-à-dire, utile à la conduite des hommes. La Fable est une Philosophie déguisée, qui ne badine que pour instruire, & qui instruit toûjours d'autant mieux qu'elle amuse. Une suite de [illegible] dans cette [illegible] la Morale, [illegible] Traité plus [illegible]. La définition [illegible] n'est qu'une simple [illegible] qui ne passionne point. On [illegible] que la libéralité tient le milieu entre la prodigalité & l'avarice, & l'on croit fiérement être Philosophe, parce qu'on définit le bien & le mal. La Fable ne s'embarrasse pas de tout cet attirail dogmatique ; mais

en peignant le Vice & la Vertu de leurs vrayes couleurs, elle donne de l'éloignement pour l'un & du penchant pour l'autre, & elle fait ſentir les Devoirs, ce qui eſt toûjours la meilleure maniere de les connoître. Socrate avoit deſſein de donner ainſi un cours de Morale, animé d'exemples rians, qui fuſſent autant de préceptes dont l'agrément appuyât, pour ainſi dire, la ſolidité; & ce deſſein étoit bien digne d'un Philoſophe, qu'on appelloit la Sage-femme des penſées des autres: car je donnerois volontiers le même nom à la Fable. C'eſt la Sage-femme de nos ſentimens & de nos réflexions, puiſque par les images ingénieuſes qu'elle nous préſente, elle développe en nous ce germe de droiture & de juſtice que la Nature y a mis, & qui n'eſt que trop ſouvent étouffé par nos paſſions.

Un Fabuliſte doit dédaigner ces vérités triviales, qui n'échappent pas aux plus ſtupides. Ce ſeroit un deſſein ridicule d'imaginer une Fable pour prouver que nous ſommes tous mortels: mais

c'en eſt un fort ſenſé, de nous dire que la Mort eſt preſque toûjours imprévûë à quelque âge qu'elle vienne ; & le Centenaire qui trouve mauvais que la Mort le prenne au pied levé, nous fait ſentir à propos combien nous ſommes imprudens d'agir toûjours comme ſi nous ne devions pas mourir.

Je mettrois preſque encore au nombre des vérités triviales, celles qui ont déja été maniées par la Fable, ſi ce n'eſt qu'elles ne l'euſſent pas été ſous une image aſſez heureuſe ; ce qui ſeroit une raiſon de les reprendre, pour les mettre dans leur véritable jour. Ce qui eſt manqué ne mérite pas l'égard qu'on auroit de n'y plus toucher.

Mais il n'y a point de milieu pour un Auteur, il faut inventer ou perfectionner : car à quoi bon, ſous prétexte de quelques vaines différences, redire ce que les autres ont déja dit ? Ces amas d'écrits qui ne multiplient que les mots & non pas les choſes, ſont l'opprobre de la Littérature, & le Public payera toûjours d'un juſte mépris ces Auteurs

vuides qui lui surprennent son temps sous l'appas d'une fausse nouveauté.

La Vérité une fois choisie, il faut la cacher sous l'Allégorie, & à la rigueur, on ne devroit l'exprimer ni à la fin ni au commencement de la Fable. C'est à la Fable même à faire naître la vérité dans l'esprit de ceux à qui on la raconte, autrement le précepte est direct & à découvert, contre l'intention de l'Allégorie qui se propose de le voiler. Par exemple, quand Esope dit au Peuple qui se réjouissoit aux nôces d'un Tyran, la Fable des Grenouilles, qui s'allarmoient de ce que le Soleil alloit se marier; si un seul Soleil nous brûle, dirent-elles, qu'allons-nous devenir sous dix ou douze Soleils qu'il va nous faire? C'étoit au Peuple à adopter sans autre avis le jugement sensé des Grenouilles, & à corriger sa joye ridicule, sur un évenement qui devoit l'allarmer: mais pour nous, qui proposons nos Fables à tous les hommes, il nous convient d'en user autrement. Comme nous avons af-

De la Moralité.

faire à toutes ſortes de Lecteurs ; que nous ſommes trop fins pour les uns, tandis que nous ſommes trop ſimples pour les autres, & qu'il n'eſt pas poſſible de ſe proportionner tout à la fois à tous ; nous faiſons bien d'indiquer le fruit de la Fable, & d'en mettre aſſez pour les moins éclairés, au péril d'en mettre trop pour l'habile, qui par cela même qu'il eſt habile, nous pardonne cette ſuperfluité, qui ne l'eſt que pour lui.

D'ailleurs comme nos Lecteurs ne ſont pas le plus ſouvent dans les circonſtances de la Fable qu'ils liſent, leur intérêt n'éveille pas aſſez leur attention ; ils ne ſont pas aſſez déterminés à s'appliquer l'Image, & il eſt bon de ſuppléer par une réflexion diſtincte à ce que leur indifférence laiſſeroit échapper.

Tout cela prouve, ce me ſemble, que la Morale eſt bien mieux placée à la fin qu'au commencement de la Fable. Si vous la mettez à la tête, vous émouſſez le plaiſir de l'Allégorie ; je n'ai plus qu'à juger de ſa juſteſſe, mais je ne puis avoir l'honneur d'en pénétrer le ſens, & je

ſuis fâché que vous ne m'en ayez pas crû capable. Si au contraire vous la renvoyez à la fin, mon eſprit fait dans le cours de la Fable tout l'exercice qu'il peut faire, & je ſuis bien aiſe en finiſſant, de me rencontrer avec vous, où je vous ſuis obligé de m'apprendre mieux que je ne penſois.

La Fontaine commence la Fable de l'Alloüette & de ſes Petits avec le Maître du Champ, par ce Proverbe : *Ne t'attends qu'à toi ſeul* : c'eſt la maxime qu'Eſope avoit deſſein de prouver par la Fable même : or après cette préparation, quand les Petits diſent à leur Mere que le Maître du Champ a donné ordre à ſon Fils d'aſſembler ſes Amis ou ſes Parens pour couper le bled le lendemain, je préviens ſans mérite la réponſe de l'Alloüette à ſes Petits ; & la maxime préliminaire m'a déja averti que ni les Amis ni les Parens ne viendront ; au lieu que ſi on l'avoit reculée juſqu'au dénoüement, j'aurois eu juſques-là le plaiſir amuſant de la ſuſpenſion, ou, ce qui eſt plus flateur, le mérite

de prévoir ce qui devoit arriver. L'esprit est jaloux de toutes les preuves qu'il peut se donner à lui-même de sa pénétration, & il ne sçauroit voir sans quelque dépit qu'on lui enleve les occasions de se faire honneur. Le grand Art est de lui en ménager le plus qu'il est possible; & nous pouvons compter alors sur sa reconnoissance; il nous trouvera fins & ingénieux selon que nous lui donnerons lieu de l'être lui-même.

Des Images. Le choix de l'Image sous laquelle on veut cacher la vérité, éxige plusieurs conditions. Elle doit être juste, c'est-à-dire, signifier sans équivoque ce qu'on a dessein de faire entendre. Elle doit être une, c'est-à-dire, que tout doit concourir à une fin principale, dont on sente que tout le reste n'est que l'accessoire. Elle doit être naturelle, c'est-à-dire, fondée sur la Nature, ou du moins sur l'Opinion. Ces conditions sont prises de la nature même de notre esprit, qui ne sçauroit souffrir qu'on l'embarrasse, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe:

car je ne puis m'empêcher, au péril d'une digression, de faire ici une réflexion générale. C'est dans la nature de notre esprit qu'il faut chercher les regles. Elles n'ont point été l'effet du caprice ni du hazard; on les a fondées d'abord sur l'expérience de ce qui a plu, en attendant qu'on découvrît pourquoi les choses qui plaisoient devoient plaire : découverte qui affermit les regles bien plus sûrement que l'expérience; car l'expérience est fautive; & comme on n'y démêle pas assez les circonstances particulieres qui influent sur l'effet principal, on n'est que trop sujet à se tromper sur les causes; soit en ne les embrassant pas toutes : soit en ne les appréciant pas ce qu'elles valent; soit en prenant souvent l'une pour l'autre : au lieu que la raison générale de l'agrément des choses prise du rapport qu'elles ont avec notre intelligence, est un principe aussi invariable que la nature même de notre esprit & qui nous met en état d'user toûjours habilement des circonstances particulieres, au profit

du dessein que nous nous proposons.

L'Image péche contre la Justesse, quand elle ne présente pas assez distinctement une vérité. Esope dit qu'un Lion déchiroit un Boeuf : un Voleur vint lui en demander sa part ; il la lui refusa. Un Voyageur, au contraire, n'osoit l'approcher, & le Lion lui donna la moitié du Bœuf. Qui devineroit que c'est-là l'Image de la Modération & de la récompense qu'elle mérite ? Cette idée se marie-t-elle bien avec l'effroi du Voyageur ? Je crois que ceux qui ont cousu la Morale à cette Fable n'ont été contens ni d'eux ni de l'Inventeur qui les a embarassés à chercher son sens, & qui les a réduits, faute de mieux, à en donner un si mal figuré par l'Image.

L'Image péche contre l'Unité, quand tous les traits ne s'en réünissent pas à un certain point de vuë. Deux Pigeons s'aimoient en freres. L'un veut voyager contre l'avis de l'autre ; il voyage en effet : il essuie mille dangers dans sa course ; le Pigeon sédentaire souffre tous les dangers qu'il craint pour son

ami ; le Voyageur revient enfin après avoir évité vingt fois la mort ; & voilà desormais nos Pigeons heureux. Je ne sçai ce qui domine dans cette Image, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir du retour après une longue absence ; & je demeure vuide au milieu de cette abondance d'idées que je ne sçaurois réduire en une. Si au contraire le Pigeon voyageur n'eût pas essuyé de dangers, mais qu'il eût trouvé les plaisirs insipides loin de son ami, & qu'il eût été rappellé près de lui par le seul besoin de le revoir ; tout m'auroit ramené à cette seule idée, que la présence d'un ami est le plus doux de tous les plaisirs.

Une Image péche contre la Nature, quand elle n'est pas conforme aux idées qu'on a des choses. Le Lion fait société avec la Génisse, la Chévre & la Brebis. Ils conviennent de partager entre eux le butin. On prend un Cerf que le Lion partage en quatre, & dont il prend trois parts sur différens droits qu'il allégue, en menaçant qui osera toucher à la qua-

de prévoir ce qui devoit arriver. L'esprit est jaloux de toutes les preuves qu'il peut se donner à lui-même de sa pénétration, & il ne sçauroit voir sans quelque dépit qu'on lui enleve les occasions de se faire honneur. Le grand Art est de lui en ménager le plus qu'il est possible ; & nous pouvons compter alors sur sa reconnoissance ; il nous trouvera fins & ingénieux selon que nous lui donnerons lieu de l'être lui-même.

Des Images. Le choix de l'Image sous laquelle on veut cacher la vérité, éxige plusieurs conditions. Elle doit être juste, c'est-à-dire, signifier sans équivoque ce qu'on a dessein de faire entendre. Elle doit être une, c'est-à-dire, que tout doit concourir à une fin principale, dont on sente que tout le reste n'est que l'accessoire. Elle doit être naturelle, c'est-à-dire, fondée sur la Nature, ou du moins sur l'Opinion. Ces conditions sont prises de la nature même de notre esprit, qui ne sçauroit souffrir qu'on l'embarrasse, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe:

car je ne puis m'empêcher, au péril d'une digreſſion, de faire ici une réflexion générale. C'eſt dans la nature de notre eſprit qu'il faut chercher les regles. Elles n'ont point été l'effet du caprice ni du hazard ; on les a fondées d'abord ſur l'expérience de ce qui a plu, en attendant qu'on découvrît pourquoi les choſes qui plaiſoient devoient plaire : découverte qui affermit les regles bien plus sûrement que l'expérience ; car l'expérience eſt fautive ; & comme on n'y démêle pas aſſez les circonſtances particulieres qui influent ſur l'effet principal, on n'eſt que trop ſujet à ſe tromper ſur les cauſes ; ſoit en ne les embraſſant pas toutes : ſoit en ne les appréciant pas ce qu'elles valent ; ſoit en prenant ſouvent l'une pour l'autre : au lieu que la raiſon générale de l'agrément des choſes priſe du rapport qu'elles ont avec notre intelligence, eſt un principe auſſi invariable que la nature même de notre eſprit & qui nous met en état d'uſer toûjours habilement des circonſtances particulieres, au profit

triéme. Cette ſociété n'eſt pas naturelle. Le Lion choiſit fort mal ſes Chaſſeurs. Les trois Aſſociés ne peuvent lui ſervir de rien, & ils ſont d'ailleurs trop timides pour ſe lier avec un Chaſſeur, dont ils ſont eux-mêmes le Gibier.

Veut-on encore une Image plus vicieuſe ? Un Lion devient amoureux d'une Fille ; il la demande en mariage, & il ſe laiſſe couper à ce prix les griffes & les dents ; imprudence qui lui coûte la vie. La ſuppoſition de cet amour eſt d'autant plus ridicule, que l'Inventeur la hazarde ſans beſoin ; car le beſoin en pourroit juſtifier la témérité : mais loin d'en être réduit à feindre un prodige ſi abſurde pour marquer l'imprudence des Amans ; il avoit à choiſir entre mille autres Symboles, qui l'auroient également repréſentée ſans contredire la Nature. Elle fournira toûjours aſſez de juſtes Allégories pour les différens beſoins de la Morale, ſans qu'on ſoit obligé pour cela de lui faire aucune violence ; & l'Art conſiſte à y meſurer ingénieuſement ſes fictions.

Voici

Voici au contraire une Image qui ſatisfait pleinement aux trois conditions que je crois néceſſaires. Un Souriceau s'éloigne de ſa Mere pour voir le monde. Il ne va pas loin, que la frayeur l'oblige de revenir au logis. Il raconte à ſa Mere qu'il a rencontré un Animal dont l'air menaçant l'a épouvanté, & l'a empêché de faire connoiſſance avec un autre, qui lui paroiſſoit fort ſimpatiſant avec les Souris. Sur la peinture qu'il fait du Coq & du Chat, ſa Mere le déſabuſe, & lui apprend que l'Animal qui lui a fait peur, ne veut aucun mal aux Souris ; au lieu que l'Animal qui lui plaiſoit tant en eſt l'ennemi irréconciliable. Cette Image eſt juſte ; car que peut-elle ſignifier autre choſe, ſinon qu'il ne faut pas juger des gens ſur la mine ? Elle eſt une ; toutes les circonſtances en ſont ſubordonnées au faux jugement du Souriceau. Elle eſt naturelle ; les caractéres des Animaux y ſont exactement rendus. C'eſt en tout ſens le modele d'une bonne Fable ; & ſa ſimplicité même y met un nouveau mérite.

J'ai remarqué qu'il suffisoit que l'Image fût fondée sur l'opinion; & j'ajoûte, sur une opinion même dont on est revenu. Le Fabuleux a dans cette matiere tous les droits de la Vérité. Le chant mélodieux du Cigne mourant, ne peut être reproché à un Fabuliste, qui en sçait faire un bon usage. On ne croit plus le fait, mais on sçait qu'il a été cru; & c'est une autre espéce de fait qui plaît aux Sçavans; tandis que pour eux-mêmes & pour les autres la célébrité de l'opinion lui tient lieu de réalité, & lui acquiert tous les priviléges d'une vérité de symbole, & de pure comparaison.

Des Acteurs de la Fable.

A l'égard des Acteurs de la Fable, les Animaux se présentent d'abord: ils en paroissent même à quelques gens les Personnages essentiels, ou du moins privilégiés, & le seul mot de Fable réveille en eux l'idée des Animaux parlans.

Il est vrai que des Animaux sont de fort bons Acteurs de cette sorte d'Al-

légorie. C'eſt une eſpéce ſi voiſine de la nôtre, qu'on n'a preſque eu beſoin que de leur prêter la parole pour en faire nos ſemblables. Tout ce qu'ils font a un ſi grand air d'intelligence, qu'on a jugé de tout tems qu'ils agiſſoient avec connoiſſance. Il n'y a que l'intrépide Cartéſianiſme qui a pu le leur diſputer; mais c'eſt peut-être une débauche du raiſonnement, d'en avoir oſé faire des machines.

Eſope a donc bien fait de ſaiſir la reſſemblance, & de faire jouer les mœurs par des Acteurs qui y ſont ſi propres. Nous avons beaucoup de diſpoſition de notre part à nous prêter là-deſſus à la fiction. Quand les actions des Animaux ſont bien vraies, les ſentimens & les diſcours qu'on leur prête, nous le paroiſſent auſſi. Il nous ſemble preſque qu'on n'a fait que traduire leur Langue, & qu'il ne nous manque que de l'entendre, pour vérifier tous les jours ce qu'on leur fait dire. Qu'il me ſoit permis de prévenir là-deſſus une chicane qu'on m'a faite, & dont on ne s'eſt peut-être

avisé que par moi. Quand Esope débitoit la Fable de l'Ecrévisse, qui réprimande sa fille de n'aller pas droit, & à qui sa fille répond: *Allez droit vous-même, & je vous imiterai*: on ne lui disoit pas que la Fable étoit mal choisie pour avertir une Mere de donner un bon exemple à sa Fille, & que la comparaison n'étoit pas juste, en ce que la mere de notre espéce pouvoit changer de conduite, au lieu que la mere Ecrevisse ne pouvoit pas aller droit. On ne pressoit point ainsi la comparaison, & l'on se contentoit du premier aspect de ressemblance qui se trouve entre les deux meres. On m'a fait cependant des objections aussi frivoles; mais on doit sçavoir que nous donnons les propriétés des Animaux, quoique nécessaires & invariables, pour l'image de nos penchans les plus libres; & qu'on n'a pas droit de nous reprocher la comparaison, pourvû que nous ne la donnions que du côté qui ressemble.

Quoique les Animaux soient des Acteurs si convenables, ce ne sont pas les

ſeuls qui ont droit à la Fable. Uſons ſans ſcrupule des priviléges qu'Eſope nous a tranſmis. Introduiſons à notre choix les Dieux, les Genies & les Hommes; Faiſons parler les Animaux & les Plantes; Perſonifions les Vertus & les Vices; Animons ſelon nos beſoins tous les Etres. Que, s'il le faut, la Source ſe plaigne encore du Ruiſſeau; Que la Lime ſe mocque du Serpent; & que le Pot de terre & le Pot de fer raiſonnent encore, & voyagent enſemble.

Les Acteurs les moins uſités & les plus bizarres deviennent naturels, & méritent même la préférence ſur d'autres, dès qu'ils ſont les plus propres, ſoit par l'agrément, ſoit par la juſteſſe, à repréſenter la vérité dont il s'agit. D'ailleurs cette diverſité nous donne lieu de varier nos images, & de promener l'imagination d'objets en objets, tandis que l'eſprit marche de vérités en vérités.

Du ſtile de la Fable.

Quand l'Auteur a une fois imaginé ſa Fable, qu'il a ſa Vérité, ſes Images

& ses Acteurs, il ne lui reste plus qu'à lui donner dans l'exécution toutes les graces dont elle est susceptible, & à l'enrichir des détails & des sentimens que le fonds comporte : car il n'y a pas de fonds si heureux qui ne puisse périr entre des mains qui ne sçavent pas le manier, ou qui négligent de lui donner sa meilleure forme. La même justesse qui a dû présider à l'invention principale, doit veiller encore avec une attention délicate à l'arrangement de chaque partie, qui devient elle-même un nouveau tout, à mesure qu'il faut la rendre. Ce n'est pas assez que chaque partie soit à sa place ; elle y doit être avec la proportion & les graces qui lui conviennent, par rapport au tout ; & ce n'est que ce soin continu des détails qui peut donner aux Ouvrages un mérite constant, & pour ainsi dire, une beauté de ressource. La pensée dominante emprunte presque toujours son effet des pensées accessoires qui l'accompagnent, & qui forment avec elles ces assortimens qu'on appelle Force, Grace, Elégance ou Finesse, &

qui par le mauvais choix, ſont auſſi la ſource des défauts contraires.

Le Familier eſt le ton général de la Fable. Comme les Animaux en ont été les premiers Acteurs, on a cru les élever aſſez, en leur prêtant notre langage le plus ordinaire ; & l'on s'en eſt tenu à les faire parler auſſi ſimplement qu'ils agiſſent. Quand les autres Perſonnages y ſont ſurvenus, le ton étoit déja pris : on a voulu le ſoutenir, & les Dieux mêmes, malgré leur majeſté, ont ſubi là-deſſus la loi générale.

On a eu raiſon de maintenir la Fable dans cet uſage. Le ſtile familier eſt bien plus propre à l'inſinuation, que le ſtile ſoutenu : celui-ci eſt le langage de la méditation & de l'étude : celui-là eſt le langage du ſentiment. On eſt en garde contre l'un ; on ne ſonge pas à ſe défendre de l'autre ; & l'inſtruction exercera toujours ſes droits ſur nous d'autant plus ſûrement, qu'elle en paroîtra moins jalouſe : l'appareil & l'air compoſé nuiſent plus à ſon regne qu'ils n'y ſervent.

Mais ce Familier que demande la Fable, ne laiſſe pas d'avoir ſon élégance; & malgré l'air aiſé qui le caractériſe, ſes beautés ſont peut-être plus difficiles à trouver que celles du ſtile ſoutenu: celui-ci à beaucoup près n'a pas tant de nuances que l'autre. On ſent bien mieux ſi l'on eſt loin du langage vulgaire, qu'on ne ſent, en parlant ce langage, ſi l'on en a fait le choix le plus heureux pour l'occaſion dont il s'agit; & c'eſt cependant de ce choix heureux que dépend tout le charme du Familier. L'expreſſion ſoutenue impoſe & ſéduit encore, quoique ce ne ſoit pas la mieux choiſie, au lieu que la familiere ne peut s'attirer de reſpect que par la juſteſſe & le bonheur de l'application.

Que l'Auteur de Fables ſoit donc attentif au choix de ſes expreſſions & de ſes tours; que ſous prétexte de familiarité, il ne ſe permette jamais rien de négligé ni d'inſipide; qu'il ſe propoſe par tout une fineſſe naïve, & qu'il travaille d'autant plus, que ce qu'il dit doit paroître ne lui avoir rien coûté.

Ainsi le Familier de la Fable a différens degrés, selon les sujets qu'elle traite & les personnages qu'elle employe. Il peut arriver même que la matiere y résiste absolument ; & en ce cas il faut être magnifique, sans scrupule ; car c'est aux convenances à décider de tout, & l'Art les reconnoît pour les Arbitres des regles.

Avec ce choix constant d'un Familier ingénieux, songeons encore à animer nos récits de ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, & trouvons l'art d'attacher l'esprit aux plus petits objets, non par des ornemens ambitieux, mais seulement par des peintures enjouées & amusantes.

Une source du Riant dans la Fable, c'est de transporter aux Animaux dés dénominations humaines, *Maître Corbeau, Compere Renard*, *sa Majesté Lionne*. Ce badinage dirigé par de fines convenances, a d'ailleurs son étendue & sa fécondité : comme je donne aux Animaux des dénominations humaines, j'en donne de même à tout ce qui leur appar-

tient. Leur eſpéce eſt une République ; l'aſſemblée de pluſieurs, une Diéte, un Sénat ; leurs inſtincts différens feront des Reglemens & des Loix ; Maſcarade ingénieuſe qui ne va pas à les faire méconnoître, mais ſeulement à nous mieux repréſenter en eux, & qui offre tout à la fois à l'imagination, & l'Animal, & l'Homme joué ſous ſon nom.

Une autre ſource du Riant c'eſt d'appliquer quelquefois de grandes comparaiſons aux plus petites choſes. Outre l'eſpéce de traveſtiſſement ſous lequel on offre alors le prétendu Sublime, il y a encore une gaicté philoſophique à raprocher ainſi ce que nous admirons le plus de ce qui nous paroît le plus mépriſable, & à nous faire ſentir tout à coup une Analogie très-étroite entre le Petit & le Grand.

Deux Coqs vivoient en paix ; une Poule ſurvint ;
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye ?

L'Auteur ſemble regarder les deux événemens du même œil ; je ſens avec lui la parité eſſentielle des deux faits ; & je me moque de la fauſſe grandeur, que j'attachois auparavant à l'un des deux.

Il s'offre aſſez d'occaſions du Gracieux ; & les deſcriptions, ſur tout, en ſont le ſiége ordinaire. Il ne faut pas manquer d'en répandre dans les Fables, autant que le ſujet en peut ſouffrir, ſans pourtant ſe laiſſer entraîner au plaiſir de décrire, de façon que la deſcription devienne un écart. Ce qu'il y a de plus heureux en ce genre, eſt que la deſcription ſoit le fait même. Telle eſt la Fable du Roſeau & du Chêne, auſſi-bien que celle de Borée & du Soleil.

Mais ce n'eſt pas aſſez de s'en tenir à ces deſcriptions dominantes que les moins habiles ne manqueroient pas : le génie doit avoir d'autres reſſources pour en ſemer par tout ; il peut peindre, chemin faiſant, tout ce qui s'offre, & ſouvent une épithete bien choiſie, eſt une courte deſcription dont les graces ſont d'autant plus touchantes, qu'elles ſont

moins attendues ; & que ſans nous retarder en rien , elles nous tiennent, pour ainſi dire, compagnie dans l'action que nous voulons ſuivre.

Si je n'ai pas confondu le Riant & le Gracieux , qu'on prend ſouvent l'un pour l'autre, c'eſt qu'il me ſemble qu'on en doit faire quelque différence. Le Riant eſt caractériſé par ſon oppoſition au Triſte & au Sérieux, au lieu que le Gracieux s'oppoſe ſeulement au Déſagréable & Rebutant.

Les Réflexions ſont encore un des ornemens de la Fable ; mais elles en doivent prendre le ton dominant, & être auſſi naturelles dans leurs expreſſions, qu'amenées naturellement par le ſujet. La Fontaine dit :

Certaine Fille , un peu trop fiere,
Prétendoit avoir un Mari
Jeune, bienfait & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux : notez ces deux points-ci.

Cette Réflexion, car c'en eſt une, quoi-

qu'elle ne ſoit pas déployée, & que l'Auteur ne la faſſe qu'en avertiſſant de la faire ; cette Réflexion, dis-je, plaît par le naturel même, parce que loin d'être recherchée, toute ingénieuſe qu'elle eſt, elle naît preſque néceſſairement du fait ; & que ces deux conditions que la Fille exige, préſentent d'elles-mêmes à l'eſprit l'oppoſition qu'elles ont l'une à l'autre.

Ajoûtez que cette Réflexion rapide, ſemblable, ſi j'oſe parler poëtiquement, à ces Nymphes qui couroient ſur les épics ſans les faire plier, n'apporte aucune gêne à la narration ; & l'on diroit qu'au lieu d'en être interrompuë, elle en devient plus vive & plus legere ; ces ſortes de traits jettent du ſens & de la ſolidité dans la Fable ; & ſans nuire à la vérité totale & eſſentielle, ils y répandent d'autres vérités ſurnumeraires, que le Lecteur eſt bien aiſe de recueillir en paſſant ; acquiſition d'autant plus flatteuſe, qu'il avoit moins lieu d'y compter.

Je ne ſouhaiterois plus rien à l'Au-

teur de Fables, ſi ce n'eſt d'être fidele au Sentiment, & de le peindre toujours avec la naïveté qui le caractériſe ; car j'oſe encore diſtinguer le Naturel & le Naïf. Le Naturel renferme une idée plus vague, & il eſt oppoſé en général au Recherché, au Forcé ; au lieu que le Naïf l'eſt particulierement au Refléchi, & n'appartient qu'au Sentiment.

Le Sublime, ſelon cette idée, peut être naïf. La réponſe du vieil Horace à la queſtion qu'on lui fait ſur la conduite de ſon Fils ; que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? *Qu'il mourût.* Cette réponſe eſt naïve, parce que c'eſt l'expreſſion toute nuë du ſentiment de ce Romain qui préfére la mort de ſon Fils à ſa honte. Il ne répond pas préciſément à ce qu'on lui demande ; il dit ſeulement ce qu'il ſent. Ce n'eſt que dans le Vers ſuivant que la Réflexion ſuccéde à la Naïveté.

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Il raiſonne dans ce Vers, il n'a fait que ſentir dans le premier.

Les occaſions du Naïf ſont peut-être plus fréquentes dans la Fable, & l'éloge de La Fontaine eſt de n'en avoir guères manqué. Dans la Fable du pot au lait, le diſcours qu'il prête à ſa Laitiere eſt un chef-d'œuvre de naïveté, d'autant plus ſingulier, que ſous l'apparence du raiſonnement le plus ſuivi, le ſentiment ſe montre dans toute ſa force, ou pour mieux dire, dans toute ſon yvreſſe.

Au reſte, ce n'eſt pas par l'imitation De l'imitation ſervile d'aucun Ecrivain, qu'on peut parvenir à raſſembler toutes ces beautés. Il ne faut ſonger qu'à imiter la Nature; imitation qui fait ſeule les Originaux, mais bien différente de celle que la plûpart des Auteurs s'impoſent. Quand un Auteur veut écrire dans un genre, il étudie les Maîtres en ce genre-là; & malheureuſement ce qu'il appelle les étudier, c'eſt remarquer de mémoire leurs phraſes, leurs expreſſions & leurs tours; c'eſt faire au ſtile une attention purement Grammaticale, ſans ſonger que ce ſtile n'eſt qu'un certain choix & un cer-

tain ordre d'idées, ſuite néceſſaire de la maniere dont l'écrivain apperçoit & ſent les choſes ; & qu'il faudroit beaucoup plus penſer au caractére d'eſprit, qui produit ce choix & cet arragement de mots, qu'au choix & à l'arrangement même qui s'offriroit en pareille occaſion, à quiconque ſentiroit comme l'Ecrivain qui les employe.

Le bon goût ne s'acquiért point par ces Remarques ſerviles & de pures minuties, il doit ſe former par la lecture des meilleurs Ecrivains ; comme la politeſſe s'apprend par le commerce du grand monde. On ne s'y propoſe pas d'imiter préciſément les manieres de perſonne ; ceux qui s'en tiendroient là ne parviendroient qu'à une affectation ridicule & provinciale : mais à force de voir avec plaiſir les égards délicats que les gens polis ont les uns pour les autres, on parvient à cette politeſſe générale, qui n'eſt qu'un ſentiment prompt des bienſéances, & que chacun aſſaiſonne différemment, ſelon ſon humeur & ſon caractére perſonnel.

Rien n'eſt plus dangereux que de vouloir être ce qu'eſt un autre ; il en arrive ſouvent qu'on n'eſt ni lui ni ſoi-même. On ſe dépoüille de ſon propre caractére, qui ménagé judicieuſement, auroit peut-être eu ſes graces ; & l'on ne ſçauroit revêtir ce caractére étranger qu'on a en vûë, & qui n'eſt pas fait pour nous.

Je crois donc que quand on veut travailler dans un genre, il faut ſe faire une idée juſte des différentes beautés qu'il exige, s'habituer à les ſentir & à les reconnoître, exercer la ſoupleſſe de ſon eſprit de ce côté-là, & puis, ſans aucune vûe d'imitation particuliere, ſe laiſſer entraîner à ſon ſujet ; en un mot, travailler d'abondance, de goût & de ſentiment, ſans captiver ſon génie ſous aucun autre.

Voilà en général ce que j'avois à dire de la Fable. J'aurois pû deſcendre dans un plus grand détail ; mais il eſt bon de laiſſer quelque choſe à faire au Lecteur : & c'eſt à ſes réflexions à rendre le Traité complet.

Il ne me reſte qu'à parler des Fabuliſtes les plus célébres, & je commence par l'Inventeur.

Eſope. Eſope eſt en poſſeſſion de ce titre; & ſans diſcuter s'il y en a eu d'autres avant lui, il ſuffit qu'il ait fait de cet Art un uſage aſſez ingénieux pour mériter qu'on perdît le ſouvenir de ſes Prédéceſſeurs, & même qu'on réünît ſous ſon nom, tout ce qui s'étoit fait de mieux dans ce genre.

Ceux qui nous ont laiſſé ſa Vie ſe plaiſent à exagérer la difformité de ſon corps. On a pris l'eſprit de la Fable dans ce qu'on a écrit de lui; & peut-être ne lui donne-t-on un corps ſi monſtrueux que pour faire un plus grand contraſte avec la beauté de ſon eſprit & la droiture de ſon cœur.

A ſuivre l'idée que donnent ſes Ouvrages, il compoſoit ſes Fables ſelon les occaſions. C'étoit un Cenſeur allégorique, qui préſentant à chacun l'image de ſa ſituation, lui donnoit lieu de penſer ce que lui-même ne diſoit pas expreſſé-

ment. Content de renfermer la Leçon dans l'Image, il laiſſoit à l'Auditeur le plaiſir de l'en tirer.

Il étudioit apparemment dans les Animaux ce qu'ils ont chacun de ſingulier, pour en faire autant de Symboles qu'il employoit enſuite ſelon les circonſtances. Il eſt ſi vrai & ſi fidele à la Nature dans la plûpart de ſes Fables, que je n'oſe lui imputer celles qui me paroiſſent bizarres & forcées. Ce ſont peut-être de mauvais préſens qu'on lui a faits dans l'envie de lui faire honneur. On n'a pas ſongé qu'on l'appauvriſſoit en voulant lui tout donner.

Il eſt par tout d'une préciſion exceſſive, négligeant toujours les occaſions de décrire, courant au fait plutôt qu'il n'y marche, & ne connoiſſant pas de milieu entre le néceſſaire & l'inutile. En un mot je vois dans Eſope un Philoſophe qui s'abaiſſe pour être à la portée des plus ſimples; & en prenant les choſes du bon côté, j'y vois encore un Génie modeſte, qui ne priſe pas aſſez ſes inventions pour les orner.

Phœdre. Phœdre étoit Esclave aussi-bien qu'Esope. Il fut affranchi comme lui ; mais il eut sur Esope l'avantage de l'éducation. On prit grand soin de sa jeunesse ; au lieu que l'autre n'eut apparemment de Maître que son bon esprit. Dans celui-ci le goût de la Fable fut un don de la Nature ; dans celui-là ce fut le fruit d'une émulation de gloire. Phœdre voulut être l'Esope des Latins, comme Virgile en voulut être l'Homere, Terence le Ménandre, & Horace le Pindare.

Esope semble moins s'être proposé sa propre réputation que l'utilité des autres ; il ne dit pas un mot de lui-même ; les suffrages de la Postérité ne lui sont de rien, & ses Fables ne sont devenues un corps d'ouvrages, que par le soin qu'on a pris de les recueillir après lui.

Phœdre, au contraire, a voulu faire un Livre. On sent dans sa composition un soin continu d'élégance ; & quoiqu'il soit simple & facile, il n'en est ni moins poli ni moins mesuré. Esope,

comme je l'ai dit, eſt un Philoſophe, & Phœdre eſt un Auteur.

Inquiet ſur l'accueil qu'on fait à ſes Ouvrages, il ſe plaint des injuſtices de l'Envie, & il indique lui-même la meſure de réputation qui lui eſt due. Quelques-uns prétendoient l'avilir, en diſant qu'il ne faiſoit que copier Eſope; il aſſure qu'il a beaucoup plus inventé qu'il n'a pris : d'autres l'accuſoient d'avoir gâté ſon Original; il ſe vante de l'avoir perſectionné; & ſi la Critique maligne fait quelque tems obſtacle à ſa réputation, il ſe munit d'une conſtance Stoïque, pour attendre le retour des ſuffrages dont il ſemble ne pas douter.

Le Préjugé pour les Anciens eſt fort ancien lui-même. On s'en eſt plaint de bonne heure, & Phœdre nous témoigne qu'il regnoit fort de ſon tems. Les Sculpteurs mettoient à leurs Statuës les noms de Praxitele & de Phidias, pour faire valoir leurs ouvrages, qui n'auroient pas été ſi bons, ſi on ne les avoit crus de ces grands Maîtres.

Il s'eſt ſervi, dit-il, du même ſtra-

tagême pour mettre la jalousie contemporaine en défaut ; & il appuye du nom d'Esope bien des choses qu'il n'a pas prises de lui, afin de leur attirer ce respect, dont les Noms anciens étoient déja en possession : mais il est bien honteux pour nous que nous soyons gens à donner dans ces piéges, & que nos jugemens tiennent à si peu de chose.

Phœdre ne donne guères d'étendue à ses Fables ; mais à tout prendre, il est encore prolixe auprès d'Esope. Sa briéveté est toujours fleurie. Il peint par des épithétes convenables ; & ses descriptions renfermées souvent en un seul mot, ne laissent pas de semer dans son Ouvrage des graces inconnues à l'Inventeur ; graces cependant nécessaires à la Fable, dont le but est d'instruire. On lit une Allégorie séche & dénuée d'ornemens ; mais on n'y revient plus ; & l'instruction échappe bien-tôt : au lieu que les graces du détail rappellent souvent le Lecteur, & l'impression du fonds se renouvelle toutes les fois qu'elles le font relire.

Phœdre n'a pas craint de mêler dans ſes Allégories une Hiſtoire de ſon tems. Il a bien connu que la Fable ne conſiſtoit pas abſolument dans la Fiction, mais dans un amas de circonſtances, qui concourent enſemble à faire entendre une même vérité. L'Hiſtoire même devient alors Allégorie ; on ne la donne plus comme un fait réel, mais ſeulement comme une Image, & comme l'occaſion d'une réflexion importante.

Je reprocherois ſeulement à Phœdre d'avoir mis ſouvent ſa Morale à la tête de ſes Fables, & d'en mettre quelquefois de trop vagues, & qui ne naiſſent pas aſſez diſtinctement de l'Allégorie.

Rendons-lui toute la juſtice qu'il mérite. Il a orné avec beaucoup d'art la ſimplicité d'Eſope. Il attache par une élégance douce, & qu'il contient toujours dans les bornes de ſa matiere. Mais ſelon les idées que j'ai données des choſes, je lui trouve plus de Politeſſe que de Génie, moins de Riant que de Gracieux, & plus de Naturel que de Naïveté.

Pilpai. Pilpaï doit trou
n'eſt par le mérite
moins par leur cé
eſt inventeur, il
accorder quelque
ſi près qu'à ceux qu
modéles : le mérite
penſera toujours bi

Il gouverna lon
un puiſſant Empere
moins Eſclave ; ca
tres de ces Souver
plus que leurs moi
toujours l'Eſclava
l'honneur d'avoir e

Pilpai renferma
dans la ſienne ; c'é
& la Diſcipline de
de Perſe prévenu de
ximes, envoya recue
lieux, & fit traduire
decin. Les Arabes lu
l'honneur de la Tra
demeuré en poſſeſſio
ges du Levant.

rti d'inventer, tout effrayant
paru d'abord, mais que je n'ose
e si difficile, depuis que j'en
à bout.

taine s'étoit exercé longtems
tion dans ses Contes, qui,
maniere, ont autant de rap-
ables, qu'ils y ont d'opposi-
au fonds & à la Morale ; &
que par ses Fables, il ait voulu
moeurs, ce qu'il leur avoit
Contes.

homme de sentiment, d'une
nce & intéressante, plutôt
modeste ; car la modestie
lque réflexion ; & il n'agis-
parloit, il n'écrivoit que d'a-
e coeur.

ginal qu'il est dans les ma-
it Admirateur des Anciens
vention, comme s'ils euf-
modeles. *La briéveté*, dit-
*la Fable, & il est inutile
des raisons ; c'est assez que
dit.*

droits où Pilpai me paroît ingénieux & ſolide, je le trouve tout à la fois dans le reſte puérile & ſérieux, diffus & ſec, inutile à l'inſtruction, quoique prodigue de Morale; parce que, outre les contradictions qui la détruiſent, il ne l'appuye pas d'ordinaire d'Allégories aſſez juſtes.

a Fontaine.

La Fontaine nous tient lieu d'Eſope, de Phoedre & de Pilpai. Il a choiſi ce qu'il a trouvé de meilleur dans les trois; & s'enrichiſſant encore de ce qu'il a pû recueïllir de pareilles Allégories éparſes de côté & d'autre, il nous a donné cet ample Recueïl de Fables, qui fait tant d'honneur à la Poëſie Françoiſe; car quoiqu'il en diſe, ce qu'il nous a laiſſé à glaner n'en vaut preſque pas la peine; & il a réduit les Auteurs qui voudroient le ſuivre dans ſon genre, à la néceſſité d'inventer ou de traiter les même ſujets que lui. Traiter les mêmes ſujets, pour ne pas mieux faire! Eh! qui eſpéreroit de mieux faire? c'eſt du tems perdu. L'entreprenne qui voudra; pour moi j'ai encore mieux aimé pren-

dre le parti d'inventer, tout effrayant qu'il m'a paru d'abord, mais que je n'ose plus croire si difficile, depuis que j'en suis venu à bout.

La Fontaine s'étoit exercé longtems à la narration dans ses Contes, qui, quant à la maniere, ont autant de rapport aux Fables, qu'ils y ont d'opposition, quant au fonds & à la Morale ; & il semble que par ses Fables, il ait voulu rendre aux moeurs, ce qu'il leur avoit ôté par ses Contes.

Il étoit homme de sentiment, d'une naïveté douce & intéressante, plutôt simple que modeste ; car la modestie suppose quelque réflexion ; & il n'agissoit, il ne parloit, il n'écrivoit que d'abondance de coeur.

Tout Original qu'il est dans les manieres, il étoit Admirateur des Anciens jusqu'à la prévention, comme s'ils eussent été ses modeles. *La brièveté*, dit-il, *est l'ame de la Fable, & il est inutile d'en apporter des raisons ; c'est assez que Quintillien l'ait dit.*

Par une ſuite de cette admiration ingenuë, il ſe croyoit fort au-deſſous de Phœdre ; mais un des grands * Hommes de notre ſiécle a dit que cela ne tiroit pas à conſéquence ; & que La Fontaine ne le cédoit ainſi à Phœdre que par bêtiſe : mot plaiſant, mais ſolide, & qui exprime finement le caractére d'un Génie ſupérieur, qui ſe méconnoît faute de ſe regarder avec aſſez d'attention.

Le Public plus juſte en ſa faveur que lui-même, s'obſtine à lui donner la préférence. Il raſſemble en effet toutes les beautés dans ſon ſtile. On y ſent à chaque ligne ce que le Riant a de plus gai, ce que le Gracieux a de plus attirant. Il rend le Familier élégant & nouveau, par l'uſage ingénieux qu'il en ſçait faire ; & il joint à toute la liberté du Naturel tout le piquant de la Naïveté.

Je ne lui reprocherois que de n'avoir pas toûjours ſçu finir où il falloit ; & par exemple, dans la Fable du Pot au lait ; qui devoit finir au lait renverſé,

* M. Fontenelle.

d'avoir ajoûté les circonſtances froides de la Laitiere battuë par ſon Mari, & de l'aventure racontée & nommée *le Pot au lait.*

Je n'ai pas le courage de trouver à redire aux négligences de ſa Verſification, qui me paroiſſent aſſez rachetées par une infinité de graces ; mais que je n'ai pourtant pas voulu me permettre, parce que je n'ai pas dû compter ſur les mêmes dédommagemens.

Il me reſteroit à prévenir le Public ſur mon propre Ouvrage : mais ce n'eſt pas à moi à lui apprendre ce qu'il doit penſer de mes Fables ; c'eſt au contraire ſon jugement qui m'apprendra ce que j'en dois penſer moi-même. Je ne le préviendrai que ſur deux choſes.

J'ai orné, ou du moins j'ai prétendu orner de Prologues une grande partie de mes Fables. J'ai cru qu'en interrompant ainſi la continuité des narrations, je jetterois dans l'Ouvrage une variété plus amuſante ; & qu'on paſſeroit avec plaiſir des ſimples récits à des réflexions un peu étendues, & quelquefois un

peu profondes, ſelon ma portée.

J'ai ſongé pourtant dans ces Prologues mêmes à égayer ce que je dis de plus ſérieux ; & ſi je tâche à m'élever, c'eſt ſeulement par le ſens, & ſans préjudice des tours familiers, que j'y ménage toujours pour conſerver à tout l'ouvrage, le même air & le même ton.

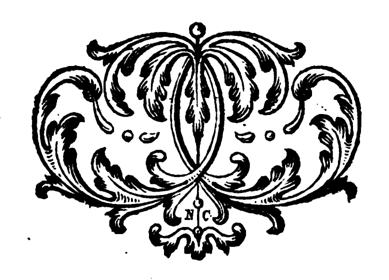
Il y a pluſieurs réflexions ſur l'art même de la Fable, & j'y touche bien des choſes que je viens de traiter dans ce Diſcours : mais ces mêmes choſes y ſont dites différemment, & en renferment d'autres. D'ailleurs après avoir pris une idée de tout l'art dans ce Diſcours, il ſera peut-être utile d'en retrouver des préceptes épars dans le Livre, à l'occaſion de quelques Fables, qui ſeront l'exemple du précepte ; ſans compter que le nombre & la cadence des Vers invitent & aident à retenir ce que la Proſe ne fait que montrer.

Je parle quelquefois d'Homere avec un peu de liberté ; ce n'eſt pas aſſurément que je cherche à diſputer encore, & à réveiller des querelles éteintes. Ce

deſſein me paroîtroit ridicule, puiſque la matiere eſt épuiſée ; & odieux, puiſque mes Adverſaires me font aujourd'hui l'honneur d'être de mes Amis : mais je crois auſſi que ſans troubler la paix, il faut toûjours dire naïvement ce qu'on penſe, & déguiſer d'autant moins ſon ſentiment, qu'on eſt plus éloigné de le donner pour regle. Je ne doute pas que mes illuſtres Critiques ne ſoient les premiers à me paſſer mes gayetés ſur Homere. Ils ſçavent bien que la diverſité de ſentiment eſt l'ame de la vie, & l'aſſaiſonnement même de l'amitié, comme je l'indique par une de mes Fables. En un mot, je ne ſouhaite pas du Public une plus grande indulgence pour mes fautes, que celle que j'oſe eſpérer d'eux.

Je m'attends bien cependant à des Critiques de toute eſpéce. Les tours familiers que j'employe fréquemment, ne fourniront que trop d'occaſions à la Cenſure ; j'y ſouſcris de bon cœur pour les endroits où je me ſerai mépris : mais dans ceux même où j'aurai été le

plus heureux, je n'échapperai pas à ſes injuſtices. Comme les nuances, qui dans ce genre diſtinguent le Familier du Bas, ne ſont pas aſſez déterminées, & qu'il n'y a qu'une vûë délicate & exercée qui les puiſſe appercevoir, l'ignorance les confond aiſément, la Prévention les voit comme elle les veut voir, & la mauvaiſe foi les qualifie comme il lui plaît.





FABLES
DE MONSIEUR
DE LA MOTTE,
LIVRE PREMIER.

L'AIGLE ET L'AIGLON,
FABLE PREMIERE.

A Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume.



RINCE, tu crains qu'on ne te louë;
Et moi j'aime à louer les Héros; je l'avouë.
Comment nous accorder? J'ai peine à m'en tenir.
J'ai beau me dire : il est des plus modestes;
Quel gré me sçaura-t-il d'aller l'entretenir
De ses dits, de ses faits & gestes?

Je l'ennuïrai. La Raiſon à cela
Répond : il eſt encor plus loüable par là.
Je rappelle ton premier âge ;
Quand nous faiſions l'apprentiſſage
Moi d'Auteur, & toi de Héros.
Phœbus me ſourioit ; & j'arrangeois des mots.
Mars au grand art de vaincre inſtruiſoit ton courage ;
Et leurs éleves, nous faiſions,
Moi, des diſcours, & toi des actions.
Sulli dans ce temps-là te donnoit une fête ;
Campra t'y préparoit des airs
Dont je m'applaudiſſois d'avoir fourni les vers.
Quand tu vis ton nom à la tête,
Une noble rougeur s'éleva ſur ton front ;
La loüange dès-lors te ſembloit preſque affront.
Je te repréſentai que tu devois ſouſcrire
Au public applaudiſſement ;
Que quand on ſçait bien faire, il faut le laiſſer dire ;
Et qu'enfin on n'eſt pas Héros impunément.
L'axiome eſt inconteſtable ;
Tu ne peux le déſavouer.
Or, quand mille vertus t'ont rendu plus loüable,
Et qu'auſſi je ſçais mieux loüer ;
Je prétends m'en ſervir, te chanter à mon aiſe,
Célébrer tour à tour, talens, ſageſſe, exploits.....
Taiſez-vous, me dis-tu ; Prince, que je me taiſe !
Taiſez-vous encore une fois.
Et bien, Prince, traitons ; accommodons l'affaire ;

Je me tairai ; mais eſt-il juſte auſſi
Que juſques-là je me force à te plaire
Sans en avoir un Granmerci ?
Eh bien ! que voulez-vous ? Concluons. Le voici.
Apollon m'a diĉté cent Fables,
Que je conſacre au jeune Roi ;
Utiles ; on le dit. Pour les rendre agréables,
Il faut cent Eſtampes, je croi.
C'eſt pour Louis, il les faut belles.
Finiſſons; que coûteront-elles ?
Deux mille écus. Or, voilà bien de quoi :
Pour ne te pas louer c'eſt bien mince ſalaire ;
Prince, j'y perds en bonne foi,
Mais je vois bien qu'il faut tout faire
Pour avoir la paix avec toi.

De mes récits, de ma morale
Veux-tu voir un échantillon ?
Il étoit un jour un Aiglon,
Orphelin de Race royale,
Ayant à ſoutenir la gloire d'un grand nom.
On lui diſoit : croiſſez ; que les années
Hâtent vos grandes deſtinées.
Vous êtes le Roi des Oiſeaux.
C'eſt à vous de donner ou la paix ou la guerre ;
Et Jupiter vous compte entre ſes Commenſaux ;
Vous devez porter ſon tonnerre, (a)

(a) L'Aigle étoit l'Oiſeau de Jupiter, & il portoit ſes foudres.

Pour mériter un ſort pareil,
Qu'une aîle généreuſe au haut des Cieux vous guide;
Allez dans un eſſor rapide,
D'une paupiere ferme affronter le Soleil.
Ce diſcours l'échauffoit; il eſſayoit ſes aîles;
Ses yeux encor tremblans ſe tournoient vers Phœbus.
Lui demander mieux, c'eſt abus.
Attendez des forces nouvelles.
Il voit bientôt après un Aigle au haut des airs,
Preſque perdu dans le ſein de la nuë;
Et de qui l'intrépide vûe
De l'œil ardent du jour ſoutenoit les éclairs.
A cet objet l'Aiglon s'anime,
Et ſe faiſant ſur l'heure un effort magnanime,
Rival hardi de l'Aigle il s'éleve & l'atteint.

Leçon commence, exemple acheve.

Prince, tu vois quel eſt cet Aiglon qui s'éleve:
Devine quel Aigle j'ai peint.



LE PELICAN ET L'ARAIGNÉE.

FABLE II.

LES Animaux tiennent école ;
Docteurs regens, & Docteurs aggrégés,
Ornés de leur fourure & par ordre rangés,
Tour à tour pour instruire y prennent la parole.
Chacun a son systême à donner sur les mœurs.
De quelque point chaque espéce est l'arbitre.
Tout y regente ; & c'est là qu'à bon titre
Les Anes mêmes sont Docteurs.
Maint Philosophe en cette classe
Apprit autrefois son métier.
Socrate (*a*) en fut disciple ; il y tint bien sa place ;
L'Esclave (*b*) de Phrigie y fit un cours entier.
La Fontaine, digne héritier
Des cahiers de ce dernier sage
Y fit maint commentaire & décora l'ouvrage
D'un tour fin & naïf, sublime & familier ;
Solide & riant badinage ;
Oüi, c'est être inventeur que si bien copier.
J'ai fait aussi mon cours, & j'ai pris mes licences
Dans la même Université.
Nouveau Docteur, & moins accrédité,

(*a*) Socrate Philosophe Grec : on croit qu'il a fait des Fables.

(*b*) Esope qui passa la plus grande partie de sa vie dans l'Esclavage.

J'en rapporte aux humains de nouvelles sentences.
Oüi, Messieurs, c'est pour vous que le tout est dicté.
Nous pouvons tous tant que nous sommes,
Trouver ici de quoi corriger nos défauts;
Et disciples des animaux
En apprendre à devenir hommes.



Pelican le solitaire,
Au pied d'un arbre sec avoit posé son nid.
Il avoit là maint petit,
Dont il faisoit son soin & sa plus douce affaire.
Un jour n'apportant point de pâture pour eux,
Le pauvre nid cria famine.
Que fait le Pere oyseau? de son bec généreux,
Lui-même il s'ouvre la poitrine;
Et repaît de son sang le nid nécessiteux.
Que fais-tu là, lui dit, (c) Arachné sa voisine?
Je sauve mes Enfans aux dépens de mes jours.
Ils seroient morts sans ce secours.
Eh! pauvre fou, repliqua l'Araignée,
A ce prix-là pourquoi les secourir?
Ne vaudroit-il pas mieux vivre encor sans lignée,
Que de laisser des enfans & mourir?
On ne me prendra pas à pareille folie.
Tu me vois un peuple d'enfans;

(c) Arachné excelloit aux Ouvrages de Tapisserie, & croyoit l'emporter sur Minerve même qu'elle eut la témérité de défier. Minerve la vainquit, Arachné se pendit de désespoir, & Minerve la changea en Araignée.

J'en ai fait au moins quatre (*d*) cens ;
Je les mangerai tous, si Dieu me prête vie,
Ma table sera bien servie,
Tant que la canaille vivra ;
Et nous en croquerons autant qu'il en viendra.
Le Pelican frémit du discours effroyable ;
Il croit presque voir le Soleil
Reculer, comme il fit, en un festin (*e*) pareil.
Tais-toi, dit-il, tais-toi marâtre détestable.
De tes monstrueux apetits
Etonne la nature, en devorant ta race ;
Je meurs plus satisfait en sauvant mes petits,
Que je ne vivrois à ta place.



Rois choisissez (nous sommes vos enfans)
D'être Aragnés (*f*) ou Pelicans.
Codrus (*g*) sauva son Peuple aux dépens de sa vie
Et Néron (*h*) fit brûler Rome pour son plaisir.
Lequel de l'imiter vous fait naître l'envie ?
Hésiter, ce seroit choisir.

(*d*) L'Araignée mange ses petits, elle en fait jusques à huit cens d'une seule portée selon l'observation de M. Reaumur de l'Académie des Sciences.

(*e*) Les Poëtes ont dit que le Soleil recula au festin qu'Atrée donna à Thieste, à qui pour s'en venger, il fit servir son propre fils, pour un des mêts du festin.

(*f*) Aragné vieux mot dont la Fontaine s'est servi, au lieu d'Araignée.

(*g*) Codrus Roi d'Athenes se fit tuer dans une Bataille, parce qu'il avoit appris de l'Oracle que son armée ne vaincroit qu'après sa mort.

(*h*) Neron fit brûler Rome par pure curiosité, & pour voir au naturel l'effet de l'Embrasemenr de Troye.

LE PERROQUET.

FABLE. III.

UN Homme avoit perdu ſa Femme ;
Il veut avoir un Perroquet.
Se conſole qui peut. Plein de la bonne Dame,
Il veut du moins chez lui remplacer ſon caquet.
Il court chez l'Oyſelier. Le Marchand de ramages,
Bien aſſorti de chants & de plumages,
Lui fait voir Roſſignols, Sereins, & Sanſonnets.
Surtout nombre de Perroquets.
Le moindre d'entre eux eſt habile,
Crie, à la cave, & dit ſon mot ;
L'un fait tous les cris de la Ville ;
L'autre veut déjeuner, qu'on fouette Margot.
Tandis que notre homme marchande ;
Héſite ſur le choix & tout bas ſe demande,
Lequel vaudra le mieux ? il en apperçoit un
Qui révoit ſeul, tapi ſous une table :
Et toi, dit-il, Monſieur l'inſociable,
Tu ne dis mot ; crains-tu d'être importun ?
Je n'en penſe pas moins, répond en ſage-bête
Le Perroquet. Peſte, la bonne tête !
Dit l'acheteur. Ça ; qu'en voulez vous ?
Tant.
Le voilà. Je ſuis trop content.

Il croit que ſon Oyſeau va lui dire merveille ;
Mais tout un mois, malgré ſes leçons & ſes ſoins,
L'Oyſeau ne lui frappe l'oreille
Que du ſon ennuyeux, je n'en penſe pas moins.
Que maudite ſoit la pecore,
Dit le maître ; tu n'es qu'un ſot ;
Et moi cent fois plus ſot encore,
De t'avoir jugé ſur un mot.

LE RENARD ET LE CHAT.

FABLE IV.

FAIRE parler les Animaux,
Ce ne fut pas tout l'art des menſonges d'Eſope :
Dans ſes contes il dévelopè
Leurs apetits divers, leurs inſtincts inégaux.
Il faut à la Nature être toujours fidele ;
Ne point faire du Loup l'allié des Brebis ;
Ne point vanter les chants de Philomele, (a)
Après qu'elle a fait ſes petits.
Comme d'un homme peint quand le portrait reſ-
ſemble,
On dit que c'eſt lui-même à la parole près ;
Prenant de l'animal les véritables traits,
Faites dire au Lecteur : c'eſt bien lui, ce me ſemble;

(a) C'eſt le nom d'une Princeſſe qui après de grands malheurs fut changée en Roſſignol, & les Poëtes ont conſervé ce nom à l'Oyſeau même.

Voilà mon drôle, le voilà ;
S'il ne parloit, je croirois le voir là.
La Fable ne veut rien de forcé, de bizarre.
Par exemple, je me déclare
Pour le Renard gaſcon qui renvoye aux Goujats
Des raiſins murs qu'il n'atteint pas :
Mais il n'a plus ſa grace naturelle
Avec la tête ſans (b) cervelle.
Son mot eſt excellent. D'accord :
Mais un autre devoit le dire.
Là-deſſus, dira-t-on, n'aurez vous jamais tort ?
Sans doute, je l'aurai ; mais alors ma ſatyre
Tombera ſur moi ; j'y ſouſcris.
Qu'on me l'applique ſans ſcrupule.
Veux-je de toute faute exempter mes écrits ?
Je ne ſuis pas ſi ridicule.
Qui voudroit écrire à ce prix ?



Le Renard & le Chat faiſant voyage enſemble,
Par maints diſcours moreaux abrégeoient le chemin.
Qu'il eſt beau d'être juſte ! ami, que vous en ſemble ?
Bien penſé, mon compere : & puis diſcours ſans fin.
Sur leur morale ſaine éloge réciproque ;

(b) La Fable du Renard qui entre dans la boutique d'un Sculpteur.

Quand à leurs yeux, maître Loup ſort d'un
bois.
Il fond ſur un troupeau, prend un Mouton, le
croque
Malgré les cris & les abois.
O, s'écria le Chat, ô l'action injuſte !
Pourquoi devore-t-il ce paiſible Mouton ?
Que ne broutoit-il quelque arbuſte ?
Que ne vit-il de gland, le perfide glouton ?
Le Renard rencherit contre la barbarie ;
Qu'avoit fait le Mouton pour perdre ainſi la vie ?
Et pourquoi le Loup raviſſant
Ne vivoit-il pas d'induſtrie,
Sans verſer le ſang innocent ?
Leur zèle s'échauffoit, quand près d'une chaumine
Arrivent nos ſcandalizés.
Une Poule de bonne mine
Du vieux docteur Renard frappe les yeux ruſés.
Plus de morale; il court, vous l'attrape & la mange :
Tandis qu'un Rat qui ſortoit d'une grange,
Aſſouvit auſſi-tôt la faim
Du Chat, qui juſques-là s'étoit crû plus humain.
Non loin de là, demoiſelle Araignée,
Qui de ſa toile vit le coup,
Raiſonnoit d'eux, comme ils faiſoient du Loup:
Une Mouche à ſon tour n'en fut pas épargnée.

Nous voilà bien. Souvent nous condamnons autrui.
Que l'occaſion s'offre ; en fait-on moins que lui ?

LE MEDECIN ASTROLOGUE.

FABLE V.

ENFANS de Galien, (a) pardonnez l'Apologue.
Un Medecin, qui pis est, Astrologue,
De son valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoscope; & vit, selon son théme,
Qu'en même jour le Valet & lui-même,
Seroient de maladie emportés tous les deux.
Il calcule vingt fois, rouvre maint & maint livre;
Voit par tout son Arrêt. A peine il doit survivre
Colin d'une heure. Or jugez si Colin,
Du moins si sa santé fut chere au Médecin.
Il s'attache à ses pas, ne le perd plus de vûe.
Que sens-tu mon Enfant? Comment va la vigueur?
Et, Dieu t'assiste de grand cœur,
A chaque fois qu'il éternue,
Il veut le voir manger; lui mesure son vin;
Le soir lui fait faire un Potage;
Dort-il mal? Dès le grand matin
Le petit clistere anodin.
Par son regime exact, le docte personnage
Fait tant & tant que de Colin,
Moitié diéte, moitié chagrin,

(a) Fameux Médecin du deuxiéme Siécle qui a enseigné la Méthode que suivent la plûpart des Médecins.

Fleur de jeunesse, embonpoint démenage.
Surcroît d'allarme, au maigre Jouvenceau
Prend une legere colique.
On saigne ; vient la fiévre ; aussi-tôt l'émétique ;
Soudain redoublement ; bon transport au cerveau.
Bien-tôt de soins en soins Colin est au tombeau.
Le sang de l'Astrologue en ses veines se glace ;
Il n'a qu'une heure à respirer.
Il fait son Testament ; enfin l'heure se passe ;
Puis le jour, puis la nuit ; puis à se rassurer
Il coule la semaine entiere.
L'expérience enfin amena la lumiere.
De Cardan, (b) d'Hipocrate, (c) il abjure les loix.
Voit que l'un & l'autre art n'est qu'erreur & folie.
Heureux de guérir à la fois
Et de la Médecine & de l'Astrologie !

(b) Médecin fort entêté de l'Astrologie quoique ses prédictions l'eussent souvent trompé.

(c) Appellé communément le Prince des Medecins.



LE MOCQUEUR.

FABLE VI.

ALte-là, Lecteur, & qui vive ?
Es-tu le partiſan ou l'envieux du beau ?
Et ſi par hazard il m'arrive
De t'offrir quelque trait ſenſé, vif & nouveau,
N'es-tu point réſolu d'avance
A le trouver mauvais, & ſans autre pourquoi ?
S'il eſt ainſi, je te diſpenſe
D'aller plus loin : Je n'écris pas pour toi.
Va-t'en porter ta cenſure hautaine
Sur Corneille, Boileau, Racine ou La Fontaine :
Voilà des Ecrivains dignes de t'exercer.
Pour moi, je n'en vaux pas la peine.
Ce ſeroit pauvre gain que de me rabaiſſer.
Je veux un Lecteur équitable,
Qui pour tout mépriſer, n'aille pas ſe ſaiſir
De quelque endroit en effet mépriſable ;
Qui me blâme à regret, lorſque je ſuis blâmable ;
Et lorſque je ſuis bon, le ſente avec plaiſir.
Vive ce Lecteur ſociable :
Mais quant à ces Lecteurs malins,
Qui des talens d'autrui font leur propre ſupplice,
Puiſſent naître pour eux des ouvrages divins,
Dont le mérite les puniſſe,
Ils n'auroient avec moi que de petits chagrins.

LA Nature eſt par tout variée & féconde.
Dans un pays du nouveau Monde (a)
Qu'habitent mille oiſeaux inconnus à nos bois,
Il en eſt un de beau plumage ;
Mais qui pour chant n'eut en partage
Que le talent railleur d'imiter d'autres voix.
Sire Mocqueur (c'eſt ainſi qu'on l'appelle),
Entendit au lever d'une aurore nouvelle,
Ses Rivaux ſaluer le jour.
De brocards fredonnez le railleur les harcelle ;
Rien n'échappe ; tout a ſon tour.
De l'un il traîne la cadence ;
De l'autre il outre le fauſſet ;
Change un amour plaintif en fade doleance,
Un ramage joyeux en importun ſifflet ;
Donne à tout ce qu'il contrefait
L'air de défaut & d'ignorance.
Tandis que mon Mocqueur par ſon critique écho
Traitoit ainſi nos Chantres d*a-poco* ; (b)
Fort bien, dit un d'entre eux, parlant pour tous les autres :
Nos chants ſont imparfaits ; mais montrez-nous des vôtres.

(a) La Virginie dans l'Amérique.

(b) Terme de mépris emprunté de l'Italien.

L'ASNE.

FABLE VII.

SOus quelle étoile ſuis-je né !
Diſoit certain Baudet couché dans une étable ;
Que de bon cœur je donne au diable
Le Maître ingrat que le Ciel m'a donné !
Combien lui rends-je de ſervices ?
Et combien m'en faut-il eſſuyer d'injuſtices ?
Debout longtems avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,
Courir de porte en porte, & puis à mon retour
Rapporter le fumier qui rend ſon champ fertile ;
Aller chercher au bois ma charge de fagot ;
Toûjours ſur pied, toûjours le trot.
Vient-il un Dimanche, une Fête ?
Je le porte à la foire, en croupe ſa Margot,
Et puis en deux paniers Jacqueline & Pierrot.
Son maudit Singe encor ſe campe ſur ma tête.
Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon,
Soudain marche martin bâton.
Tandis que ſon Bertrand, ſon baladin de Singe
Franc faineant, maître étourdi,
Sautant, montrant le cul, gâtant habits & linge
Vit ſans ſoins, mange à table, eſt ſur tout applaudi

Peste du mauvais Maître,& que Dieu le confonde !
Ami lui dit un Bœuf de cervelle profonde ,
Le Maître à qui le sort a voulu t'asservir,
N'est pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas
monde
Il vaut mieux plaire que servir.

LE CHAT ET LA CHAUVE-SOURIS.

FABLE VIII.

GARDONS-NOUS de rien feindre en vain.
La Vérité doit naître de la Fable.
Qu'est-ce qu'un conte sans dessein ?
Parole oiseuse & punissable.
Mais tout vrai ne plaît pas. Un vrai fade & commun
Est chose inutile à rebattre.
Que sert par un conte importun
De me prouver que deux & deux font quatre ?
Nous devons tous mourir. Je le sçavois sans vous ;
Vous n'apprenez rien à personne.
Je veux un vrai plus fin , reconnoissable à tous ;
Et qui cependant nous étonne :
De ce vrai, dont tous les esprits
Ont en eux-mêmes la semence :
Qu'on ne cultive point , & que l'on est surpris

De trouver vrai quand on y penſe.
Laiſſez donc là vos fictions,
Me va répondre un Cenſeur difficile.
Penſez-vous nous donner quelques inſtructions ?
Non pas à vous ; vous étes trop habile :
Mais il eſt des Lecteurs d'un étage plus bas ;
Et telle fiction qui ne vous inſtruit pas,
A leur égard pourroit être inſtructive.
Il faut que tout le monde vive.



UN Chat le plus gourmand qui fut,
N'ayant d'autre ami que ſon ventre,
Fondit ſur un Serein, & ſans reſpect du Chantre,
L'étrangla net & s'en reput.
Le Serein & le Chat vivoient ſous même Maître.
A peine apperçoit-on le meurtre de l'oiſeau,
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut étre ſon bourreau.
L'aſſaſſin l'entendit & trembla pour ſa peau.
Les vœux ſont enfans de la crainte ;
Il en fit un. S'il ſort de ce danger,
De la faim la plus rude éprouvât-il l'atteinte,
Il renonce aux oiſeaux, n'en veut jamais manger :
En atteſte les Dieux en leur demandant grace ;
Et comme ſi c'étoit l'effet de ſon ſerment,
Le Maître oublia ſa menace,
Et ſe calma dans le moment.
Le Rominagrobis échappé de l'orage,

Trouva deux jours après une Chauve-souris.
Qu'en fera-t-il ? son vœu l'avertit d'être sage ;
Son appetit glouton n'est pas du même avis.
Grand combat ! embarras étrange !
Le Chat décide enfin. Tu passeras, ma foi,
Dit-il ; en tant qu'oiseau, je ne veux rien de toi ;
Mais comme Souris, je te mange.
Le Ciel peut-il s'en fâcher ? non,
Se répondoit le bon apôtte.
Son Casuiste, c'est le nôtre ;
L'Intérêt, qui d'un mot se fait une raison.
Ce qu'on se défend sous un nom,
On se le permet sous un autre.

LA RONCE ET LE JARDINIER.

FABLE IX.

LA Ronce un jour accroche un Jardinier :
Un mot, lui dit-elle, de grace ;
Parlons de bonne foi, gros Jean, suis-je à ma place ?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier ?
Que fais-je ici planté en haye,
Que servir de Suisse à ton clos ?
Mets-moi dans ton jardin, & par plaisir essaye
Quel gain t'en reviendra ; je te le promets gros.

Tu n'as qu'à m'arroser, me couvrir de la Bise :
Je m'engage à rendre à tes soins
Des fruits d'une saveur exquise,
Et des fleurs qui vaudront roses & lys au moins.
J'en pourrois dire davantage ;
Mais j'ai honte de me louer.
Mets-moi seulement en usage,
Et je veux que dans peu tu viennes m'avouer
Que je vaux moins encor au parler qu'à l'ouvrage.
C'est en ces mots que s'exhaloient
L'amour propre & l'orgueil de la plante inutile.
Gros Jean la crut en imbecile.
Du temps que les Plantes parloient
On n'étoit pas encore habile.
On transplante la Ronce ; on la fait espalier.
Loin qu'on s'en fie à la rosée,
Quatre fois plutôt qu'une elle étoit arrosée ;
Pour elle ce n'est trop de Gros Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle se multiplie ;
Elle étend sa racine & ses branches au loin.
Sous ses filets armés tout se casse, tout plie ;
Fruits, potager, tout meurt ; les fleurs deviennent foin.
Gros Jean reconnut sa folie,
Et n'en crut plus les plantes sans témoin.

Pour qui se vante point d'oreilles.
Telles gens sont bien-tôt à bout.
A les entendre, ils font merveilles ;
Laissez-les faire, ils gâtent tout.

LES SINGES.

FABLE X.

LE Peuple Singe un jour vouloit élire un Roi.
Ils prétendoient donner la couronne au mérite ;
C'étoit bien fait. La dépendance irrite,
Quand on n'estime pas ceux qui donnent la loi.
La Diete est dans la plaine ; on caracolle, on saute ;
Chacun sur la puissance essaye ainsi son droit ;
Car le Sceptre devoit tomber au plus adroit.
Un fruit pendoit au bout d'une branche assez haute ;
Et l'agile sauteur qui sçauroit l'enlever,
Etoit celui qu'au Trône on vouloit élever.
Signal donné, le plus hardi s'élance ;
Il ébranle le fruit ; un autre en fait autant ;
L'autre saute à côté, prend l'air pour toute chance,
Et retombe fort mécontent.
Après mainte & mainte secousse,
Prêt à choir où le vent le pousse
Le fruit menaçoit de quitter.
Deux prétendans ont encore à sauter.
Ils s'élancent tous deux ; l'un pesant, l'autre agile ;
Le fruit tombe & vient se planter
Dans la bouche du mal-habile ;
L'adroit n'eut que la queue, il eut beau s'en vanter.
Allons, cria le Sénat imbecile ;

Celui qui tient le fruit doit seul nous regenter.
Un long vive le Roi fend soudain les nuées;
L'adresse malheureuse attira les huées.
Oh, oh! le plaisant Jugement!
Dit un vieux Singe; imprudens que nous sommes.
C'est par trop imiter lès hommes:
Nous jugeons par l'évenement.



L'histoire des Singes varie;
Sur cet évenement il est double leçon.
Pour l'un & l'autre cas la nation parie;
Je doute aussi du vrai; mais l'un & l'autre est bon.
On dit que le vieux Singe affoibli par son âge
Au pied de l'arbre se campa.
Il prévit en animal sage,
Que le fruit ébranlé tomberoit du branchage,
Et dans sa chûte il l'attrapa.
Le Peuple à son bon sens décerna la puissance;
On n'est Roi que par la prudence.



LES SACS DES DESTINÉES.

FABLE XI.

LA Fable, à mon avis, eſt un morceau d'élite,
Quand, outre la Moralité
Que d'obligation elle mene à ſa ſuite,
Elle renferme encor mainte autre vérité;
Le tout, bien entendu, ſans bleſſer l'unité.
Aller au but par un ſentier fertile,
Cüeillir, chemin faiſant, les fruits avec les fleurs;
C'eſt le fait d'une Muſe habile,
Et le chœf-d'œuvre des Conteurs.
Donnez en promettant: D'une plume élégante;
Moraliſez juſqu'au récit.
Heureuſe la Fable abondante
Qui me dit quelque choſe, avant qu'elle ait tout dit!
Loin ces contes glacés, où le Rimeur n'étale
Qu'une aride fécondité;
L'ennui vient avant la Morale:
Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté.
Ce précepte eſt fort bon; ſoit dit ſans vanité.
L'ai-je toûjours ſuivi? Je ne m'en flate guère;
On dit mieux que l'on ne ſçait faire.

On n'eſt pas bien, dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de ſon ſort, ſur les autres fortunes
Un homme promenoit ſes deſirs & ſes yeux;
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguoit les Dieux.
Par un beau jour Jupiter le tranſporte
Dans les céleſtes magazins,
Où dans autant de ſacs ſcellés par les Deſtins;
Sont par ordre rangés, tous les états que porte
La condition des humains.
Tien, lui dit Jupiter, ton ſort eſt dans tes mains:
Contentons un Mortel une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, & ton murmure impie
Méritoit mon courroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de ſi près.
Voilà toutes les Deſtinées;
Peſe & choiſi; mais pour regler ton choix;
Sache que les plus fortunées
Peſent le moins: les maux ſeuls font le poids.
Grace au Seigneur Jupin; puiſque je ſuis à même
Dit notre homme, ſoyons heureux.
Il prend le premier ſac, le ſac du rang ſuprême;
Cachant les ſoins cruels ſous un éclat pompeux.
Oh, oh! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter ſi lourde maſſe!
Ce n'eſt mon fait. Il en peſe un ſecond;
Le ſac des Grands, des Gens en place;

Là gisent le travail & le penser profond ;
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrace,
Même les bons conseils que le hazard confond.
Malheur à ceux que ce poids-ci regarde ;
Cria nôtre homme ! Et que le Ciel m'en garde ;
A d'autres. Il poursuit ; prend & pese toûjours,
Et mille & mille sacs trouvés toûjours trop lourds :
Ceux-ci par les égards & la triste contrainte ;
Ceux-là par les vastes desirs ;
D'autres, par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
O Ciel ! n'est-il donc point de fortune legere ?
Disoit déja le chercheur mécontent :
Mais quoi ! me plains-je à tort ? j'ai, je crois, mon affaire ;
Celle-ci ne pese pas tant.
Elle peseroit moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix :
Mais tel en joüit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne suis pas si sot ; souffrez que je m'y tienne ;
Dit l'homme : soit ; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu ; mais là-dessus
Apprends à ne te plaindre plus.

LES DEUX LEZARDS.

FABLE XII.

AU coin d'un bois, le long d'une muraille,
Deux Lezards, bons amis, converſoient au Soleil.
Que notre état eſt mince ! En eſt-il un pareil ?
Dit l'un. Nous reſpirons ici vaille que vaille;
Et puis c'eſt tout ; à peine le ſçait-on.
Nul rang, nulle diſtinction.
Que maudit ſoit le Sort de m'avoir fait reptile.
Encor, ſi comme on dit que l'on en trouve ailleurs,
Il m'eût fait gros Lezard, & nommé Crocodile, (a)
J'aurois ma bonne part d'honneurs :
Je ferois revenir la mode
Du tems où ſur le Nil l'homme prenoit ſa loi;
Encenſé comme une (b) Pagode
Je tiendrois bien mon quant à moi.
Bon, dit l'ami ſenſé; quel regret eſt le vôtre ?
Comptez-vous donc pour rien de vivre ſans ſouci ?
L'air, la campagne, l'eau, le ſoleil, tout eſt nôtre :
Jouiſſons-en, rien ne nous trouble ici.
Mais l'homme nous mépriſe : en voilà bien d'une autre.

(a) Le Crocodile eſt de la forme du Lezard ; il étoit adoré autrefois par les Egyptiens.

(b) Idole adoré dans les Indes.

Ne sçaurions nous le mépriser aussi ?
Que vous avez l'ame petite,
Dit le reptile ambitieux !
Non, mon obscurité m'irrite,
Et je voudrois attirer tous les yeux.
Ah ! Que j'envie au Cerf cette taille hautaine,
Et ce bois menaçant qui doit tout effrayer !
Je l'ai vû se mirer tantôt dans la fontaine,
Et cent fois de dépit j'ai pensé m'y noyer.
Il est interrompu par un grand bruit de chasse ;
Et bien-tôt le Cerf relancé
Tombe près d'eux, & pleurant sa disgrace,
Céde aux Chiens dont il est pressé.
Au bruit d'un cor perçant, tout court à la curée ;
Ni Meute, ni Chasseur ne songent au Lezard ;
Mais la Bête superbe à la Meute est livrée ;
Brisaut, Gersaut, Miraut, chacun en prend sa part.
Après sa sanglante avanture,
Fait-il bon être Cerf, dit l'ami sage ? Hélas !
Dit le fou détrompé ; vive la vie obscure.
Petits, les grands périls ne nous regardent pas.



LE BŒUF ET LE CIRON.

FABLE XIII.

QU'EST-ce que l'Homme ? (a) Aristo-
te répond :
C'est un Animal raisonnable.
Je n'en crois rien ; s'il faut le définir à fond,
C'est un Animal sot, superbe & misérable.
Chacun de nous sourit à son néant,
S'exagere sa propre idée :
Tel s'imagine être un Géant
Qui n'a pas plus d'une coudée.
Aristote n'a pas trouvé notre vrai nom.
Orgueil & petitesse ensemble,
Voilà tout l'homme ce me semble.
Est-ce donc là ce qu'on nomme raison ?
Quoiqu'il en soit, voici quelqu'un qui nous res-
semble ;
Au bon cœur près, tout homme est mon Ci-
ron.

MEssire Bœuf, las de vivre en Province,
Partoit d'Auvergne pour Paris.
Sur l'animal épais, l'animal le plus mince
Cadet Ciron voulut voir le pays.

(a) Grand Philosophe Grec qui fut Précepteur d'Alexandre.

Il prend place ſur une corne ;
Mais à peine s'eſt-il logé,
Qu'il plaint le pauvre Bœuf, & juge à ſon air morne,
Qu'il ſe ſent déja ſurchargé.
N'importe ; il faut ſuivre ſa courſe ;
Eh ! comment ſans cette reſſource,
Pouvoit-il voyager, & contenter ſon goût ?
Le Bœuf lui tiendroit lieu de tout ;
D'hôtellerie ainſi que de voiture,
De lit, ainſi que de pâture :
A fatiguer le Bœuf, le Beſoin le réſout.
Ils partent donc. Déja de plaine en plaine
Ils ont franchi bien du chemin.
Lorſque le Bœuf s'arrête & prend haleine,
Il eſt grévé ; mon Dieu ! Que je lui fais de peine !
Dit le voyageur clandeſtin.
Si tourmenté de la ſaiſon brûlante,
De ſes mugiſſemens l'Animal frappe l'air,
Par vanité compatiſſante
Notre Atome ſe fait leger.
Même, de peur d'amaigrir ſa monture ;
Vous l'euſſiez vû ſobre dans ſes repas.
Faiſons, ſe diſoit-il, faiſons chere qui dure ;
Je l'affoiblirois trop ; il n'arriveroit pas.
On arrive pourtant juſqu'à la Capitale.
Cadet Ciron ſain & ſauf arrivé,
Demande excuſe au Bœuf qu'il croit avoir crevé.
Qui me parle là-haut, dit d'une voix brutale
Meſſire Bœuf ? C'eſt moi. Qui ? Me voilà.
Eh ! l'ami qui te ſçavoit-là ?

Je laisserois la Fable toute nuë
Qu'ici plus d'un Ciron se reconnoîtroit bien !
Tel qui se grossit à sa vûë,
Se croit quelque chose, & n'est rien.

LA LOTTERIE DE JUPITER.

FABLE XIV.

Le bon Jupin voulant gratifier
La Race humaine sa servante,
Par Mercure fit publier
Une ample Lotterie, en tous biens abondante.
Tout billet étoit noir ; chacun devoit gagner,
Point de sixiéme à prendre sur l'espéce
Les premiers lots étoient les plaisirs, la richesse,
Les honneurs, le droit de regner.
Le gros Lot étoit la Sagesse.
Le plus grand nombre, & les moins bien traités,
De l'Espérance au moins devoient être dotés.
Quant au prix des billets, c'étoit des sacrifices ;
Les Autels étoient les bureaux.
Jupiter reçut tout, chevres, moutons, genisses,
Pigeons, jusques à des gâteaux,
Et moins encor, car le Dieu favorable,
Aimant les hommes comme siens,
Ne voulut pas que le plus misérable
Demeurât exclus de ses biens.

J'oubliois qu'il voulut permettre
A quelques-uns des Dieux d'y mettre.
Bien-tôt la Lotterie est pleine ; il faut tirer.
Tous les billets sont jettés dans une urne ,
Broüillés & rebroüillés. Puis , le fils de Saturne ,
C'est donc au Sort à se montrer ,
Dit-il ; je veux que ce soit lui qui tire ;
Aveugle il est hors de soupçon.
Le Sort tire en effet. Mercure a soin d'écrire
A chaque fois & le Lot & le nom.
De l'urne à mi lions sortent les espérances ;
C'étoit toujours cela. Puis de meilleures chances
Faisoient paroître quelquefois
Des Amans fortunés , des Riches , & des Rois.
Le gros Lot vient enfin : on nomme la Sagesse.
Pour qui ? Numero tant , & Minerve pour nom.
Soudain entre les Dieux fanfares , allégresse ;
Chez l'Homme au contraire tristesse ,
Murmure , injurieux soupçon.
Que voilà bien un trait de pere de famille !
Dit tout le genre humain fâché.
Jupiter fait tomber le gros Lot à (a) sa fille !
Bon , cela saute aux yeux , Jupiter a triché.
Pour punir & calmer cette insolence impie ,
Quel moyen croyez-vous que Jupin inventa ?
Au lieu de la Sagesse , il donna la Folie
A l'Homme qui s'en contenta.
On ne se plaignit plus , & depuis ce partage
Le plus fou se crut le plus sage.

(a) Minerve étoit née du Cerveau de Jupiter, on l'a nommée la Déesse de la Sagesse.

LA MAGICIENNE.

FABLE XVI.

A M. COYPEL LE FILS.

COYPEL, digne héritier d'un (*a*) Appelle nouveau,
Qui, recueïllant sa sublime industrie,
T'es fait donner ta part de son pinceau
En pur avancement d'hoirie;
Si loin que son Art soit allé,
Il doit craindre qu'un jour ton sçavoir ne l'égale;
Je l'en crois, entre nous, déja tout consolé;
Et Nature en ravit l'honneur à la Morale.
A mes travaux ajoûte ici les tiens;
Rends présent ce que je raconte.
Mes vers me semblent bons (chacun le croit des siens)
Mais du tableau l'impression plus prompte
Réunit en un seul moment
Ce que le vers ne dit que successivement.
Rassemble dans tes traits tout l'esprit de l'ouvrage;
Peins même les discours dans l'air du personnage;
Que ton pinceau moralise avant moi.
Tant mieux, si je suis presque inutile après toi.

(*a*) Peintre Grec, à qui seul Alexandre avoit permis de le peindre.

Tu l'as fait. Ce tableau plaisamment formidable,
En action réelle érige mon récit.
Dans ce que tu peins tout est dit;
Et qui le voit, a lû ma Fable.

LA Nuit avoit au monde amené le repos.
Le Silence regnoit sur toute la Nature;
Et l'obligeant Morphée (b) à chaque créature
Faisoit litiere de pavots.
Une Sorciere de Carie,
Une vieille Medée, (c) une autre Canidie, (d)
Sçavante en l'art d'interroger le Sort,
Pour exercer sa science hardie,
Arrive dans un bois qui tremble à son abord.
Dans le centre d'un cercle elle établit la scéne
De ses enchantemens divers;
Sur l'autel en triangle allume la verveine,
En prononçant les mots souverains des Enfers.
Pour sacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle souffle la peste au plus prochain bercail;
Et fait sur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
Pluton, de ce grand art le vassal immortel,
Députe à la Sorciere une légion d'Ombres,

(b) Dieu du Sommeil & des Songes.

(c) Grande Magicienne fameuse dans la Fable par ses crimes.

(d) Autre Magicienne dont parle Horace.

LA MAGICIENNE

FABLE XVI.

A M. COYPEL LE FILS.

COYPEL, digne héritier d'un (a) Appelle nouveau,
Qui, recueillant sa sublime industrie,
T'en fait donner ta part de son pinceau
En pur avancement d'hoirie ;
Si loin que son Art soit allé,
Il doit craindre qu'un jour ton sçavoir ne l'égale.
Je l'en crois, entre nous, déja tout consolé ;
Et Nature en ravit l'honneur à la Morale.
A mes travaux ajoûte ici les tiens ;
Rends présent ce que je raconte.
Mes vers me semblent bons (chacun le croit des siens)
Mais du tableau l'impression plus prompte
Réunit en un seul moment
Ce que le vers ne dit que successivement.
Rassemble dans tes traits tout l'esprit de l'ouvrage ;
Peins même les discours dans l'air du personnage ;
Que ton pinceau moralise avant moi.
Tant mieux, si je suis presque inutile après toi.

(a) Peintre Grec, à qui seul Alexandre avoit permis de le peindre.

LES OISEAUX.

FABLE XVII.

SUR un haut chêne au pied d'une monta-
tagne,
toient dès le matin, assemblés mille oiseaux,
Qui voltigeant de rameaux en rameaux
leurs brillans concerts égayoient la campagne
Ainsi, sans soins, sans embarras,
Chantant leur joye ou leur tendre martyre,
Ils attendoient l'heure de leur repas,
Ou leur apetit, pour mieux dire.
le sentoient venir, lorsque tout à propos
Un Sansonnet vint leur apprendre
'à mille pas de l'arbre ils n'avoient qu'à se ren-
dre.
grain, leur disoit-il, s'y versoit à grands flots.
Venez... Ne soyez pas si sots,
ur dit une Alouette; on songe à vous surpren-
dre.
ain, vous dit-on, d'accord; mais aussi vrais pa-
neaux
Que l'Oiseleur vient de voustendre:
Et que je sois le dernier des oiseaux
...La pauvre Alouette est une autre Cassandre,(a)

(a) Fille de Priam qui ayant reçu d'Apollon le don de Pro-
étie prédisoit souvent les malheurs de Troye, sans que les
oyens la voulussent croire.

Qui viennent des Royaumes sombres
Comparoître au magique Autel.
Ce n'est pas tout. Il faut que du Ciel arrachée
La Lune descende en ce bois.
De son char, par un mot, la voilà détachée.
Des pauvres Cariens (e) les tambours & les voix
La rappellent en vain : La Lune est empêchée.
A quoi ? vous allez voir. Dès que tout s'est rendu
Aux loix de la Magicienne,
Tirez-moi de souci, leur dit la Carienne ;
Où puis-je retrouver un chien que j'ai perdu ?
Quoi, falloit-il troubler l'ordre de la nature,
Lui dit Hecate, (f) pour ton chien ?
Eh que m'importe son allure,
Dit la vieille, pourvû que je n'y perde rien ?

Que de gens ne seroient, avec même puissance,
Ni plus justes ni plus sensez !
Pour un rien ils mettroient tout le monde en souffrance :
Ils se contentent ; c'est assez.
Est-ce hiperbole ? non : & ma Fable s'appuye
D'un fait connu de l'Univers.
Parce qu'Alexandre s'ennuye,
Il va mettre le monde aux fers.

(e) Quand la Lune étoit éclipsée, les Cariens la croyoient [illegible]tée par quelque Magicien & tâchoient de la délivrer [illegible]urs cris, & par le bruit des tambours.

(f) Hecate triple divinité, elle étoit Proserpine aux Enfers [illegible] la Terre, & la Lune dans le Ciel.

LES DIEUX D'EGYPTE.

FABLE XVIII.

DANS l'Egypte jadis toute Bête étoit Dieu ;
Tant l'Homme au contraire étoit bête !
Tel Animal ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là son Temple & sa Fête.
On avoit fait un jour dans le Temple du Chat
D'un Rat blanc & sans tache un pompeux sacrifice.
Le lendemain, c'est le tour du Dieu Rat :
Il faut, pour le rendre propice ;
Qu'à ses Autels un Chat périsse.
Maître Matou marchoit de festons couronné,
Et de Prêtres environné.
Du Dieu Rat jusqu'aux Cieux on portoit la loüange.
Strophe, (*a*) Antistrophe, (*a*) Epode, (*a*) harmonieux ramas :
Petits faits & grands mots ; Pindarique (*b*) mélange.
Chacun prioit le Dieu de menager sa grange.

(a) Termes qui signifient différentes parties des Odes Grecques.

(b) Pindare est le premier Poëte Grec, qui nous a laissé un grand nombre d'Odes.

Ne nous puniſſez point des inſultes des Chats ;
Diſoit-on : que le ſang de celui-ci vous vange.
Lui Dieu ! diſoit le Chat. Et ! Vous n'y penſez
pas :
Qui ſuis-je donc moi qui le mange ?
Hier c'étoit pour moi que fumoit l'encenſoir ;
Aujourd'hui mon trépas vous paroît legitime.
Pourquoi paſſer ainſi du blanc au noir ?
J'étois Dieu ; me voilà victime.
Reproche embarraſſant qu'on ne réſolut point.

Nous ſommes tous d'Egypte, & leur mode eſt la
nôtre.
Quels ſont nos Dieux ? Nos paſſions,
Que ſuivant les occaſions
Nous immolons tour à tour l'une à l'autre.



L'AVARE ET MINOS.

FABLE XIX.

DE tous les vices des humains
Le plus mocqué, c'eſt l'Avarice.
C'eſt auſſi le plus fou. Bernez-le, c'eſt juſtice.
Quant à moi, j'y donne les mains.
Qu'Apollon me mette à ſa place;
J'arme tous les Auteurs contre un vice ſi ſot.
Nul rang, nul honneur au Parnaſſe
A quiconque ſur lui n'eût pas lâché ſon mot.
Mais quoi? Me diroient-ils; la matiere eſt uſée:
De quels ſiécles, de quels climats
N'a-t-il pas été la riſée?
Qu'en dirons-nous? plutôt, que n'en direz-vous pas?
Peignez l'Avare en ſa folle diſette,
De Belſebut infame Anachorette,
Qui fait vœu ſur ſon or de renoncer à tout:
Qui ſe traite lui-même à ſa table maudite,
Comme un effronté Paraſite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragoût.
Quand le vice eſt opiniâtre
La Satyre doit l'être auſſi.
Allez le baffouër de théâtre en théâtre,
Tant qu'à le corriger vous ayez réuſſi.

Mais ne l'attaquez pas avec des bras d'Hercule; (a)
Vos efforts ſeroient ſuperflus.
Servez-vous des traits de Momus; (b)
Il eſt défait s'il voit ſon ridicule.
Eh ! ne le voit-il pas ? Ne l'a-t-on pas bien peint?
L'Avare ignore-t-il, ſi quelque ſens l'éclaire,
Qu'en ſe privant de tout de peur de la miſere,
Il ſe fait tont le mal qu'il craint ?
On s'en mocque ; il eſt inſenſible ;
Ce qui le fâche d'un brocard,
C'eſt qu'il n'en peut groſſir ſa chevance d'un liard.
Oh! je me rends; la cure eſt impoſſible,
Le Vice ſans pudeur eſt trop incorrigible.



AUprès d'un immenſe tréſor
Certain avare expira de miſere;
Et dans ſa demeure derniere,
N'emporta qu'un denier (c) qu'on lui plaignit encor.
Car telle eſt la gent héritiere;
Vous lui laiſſez des monceaux d'or;
Elle plaint au défunt le bucher ou la biere.
Notre Ombre arrive au Stix (d) dans le temps que Caron (e)

(a) Fils de Jupiter qui a dompté bien des monſtres & dont les travaux ſont célébres.
(b) Dieu de la raillerie.
(c) Les Anciens mettoient un denier dans la bouche des Morts pour payer leur paſſage aux Enfers.
(d) Fleuve des Enfers.
(e) Nautonnier des Enfers.

Recevoir ſon droit de paſſage;
Et repouſſoit de l'aviron
Quiconque n'avoit pas pour payer ſon voyage.
Mais l'Avare amoureux de ſon pauvre denier
Ne peut s'en déſaiſir. Il fraude le péage;
A la barbe du Nautonnier,
Dans le milieu du Stix il ſe jette à la nage;
Fend le fleuve. On a beau crier;
L'Ombre, à force de bras, atteint l'autre rivage.
Cerbere (*f*) à ſon aſpect, aboya triplement.
Bien-tôt à l'affreux heurlement
Des noires Sœurs (*g*) vient la cruelle bande,
Qui ſe ſaiſit dans le moment
De cette Ombre de contrebande.
On la mene à Minos; (*h*) le cas étoit nouveau;
On veut par un exemple aſſûrer le bureau.
Vous euſſiez vû Minos rouler dans ſa cervelle
Le crime & la punition.
L'Ombre avare mérite-t-elle
Le tourment de Tantale, (*i*) ou celui d'Ixion? (*k*)
L'envoira-t-il relayer Promethée, (*l*)
Ou bien aider Siſiphe (*m*) à roûler ſon fardeau?

(*f*) Chien à trois têtes qui gardoit les Enfers.
(*g*) Les trois Furies.
(*h*) Fils de Jupiter qui après ſa mort fut le Juge des Ombres.
(*i*) Il étoit au milieu d'un fleuve, & devoré d'une ſoif ardente, ſans pouvoir toucher aux eaux qui l'environnoient.
(*k*) Il étoit condamné à être éternellement tourné ſur une rouë environné de Serpens.
(*l*) Il étoit déchiré par un Vautour.
(*m*) Il rouloit un rocher au haut d'une montagne qu'il n'y pouvoit arrêter; il falloit toûjours recommencer ſon travail.

Vaut-il mieux l'obliger à remplir ce tonneau,
Où des Brus (*n*) d'Egyptus la troupe déteſtée
Perd toujours ſa peine & ſon eau ?
Non, dit Minos. Il faut le punir davantage.
Les tourmens d'ici ne ſont rien.
Qu'il s'en retourne au monde : ouvrons-lui le paſſage.
Je le condamne à voir l'uſage
Que l'on va faire de ſon bien.

(*n*) Les Danaïdes qui pour avoir tué leurs maris la premiere nuit de leurs nôces étoient condamnées à remplir un tonneau percé.





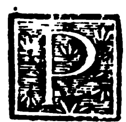
LIVRE SECOND.

LES DEUX ORACLES.

FABLE PREMIERE.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC.



RINCE, que je ne tiens pas compte
De surnommer vaillant, car vaillant & Condé
C'est même chose & j'aurois honte
D'un Pléonasme (a) décidé :
C'est la noble Candeur, la Droiture héroïque
Qu'aujourd'hui je célébre en Toi :
Que la France aime à voir Condé le véridique
Chargé de lui former un Roi !

(a) Repetition vicieuse du même sens.

LOUIS sçaura de toi que son Palais doit être
Le Temple de la Vérité ;
Et que si le Mensonge a le front d'y paroître,
L'Insolent doit être traité
En criminel de Leze-Majesté.
De ta bouche sincére il va souvent entendre
Qu'il n'est Roi que pour notre bien ;
Et le Ciel dans ton cœur a pris soin de répandre
Tout ce qui doit regler le sien.
Veille donc sur cette ame à tes soins confiée ;
Que ses vertus croissent avec ses jours ;
Et qu'à jamais répudiée,
La flatterie en d'autres Cours
Aille chercher azile : elle en aura toûjours
Les Rois la souffrent trop ; c'est-là leur grande faute ;
Elle corrompt enfin les Princes les meilleurs ;
Mais du moins, la releguant ailleurs,
Que le Roi ne soit pas son hôte.

AU Temple de Delphes un jour
Un Roi Grec suivi de sa Cour,
S'en alla consulter l'Oracle.
Il vouloit des amis dont il ne pût douter ;
Mais sa grandeur est un obstacle
A ce jugement sûr qu'il en vouloit porter :
Car comment distinguer l'ami de sa personne
D'avec l'ami de sa Couronne,
Le zéle d'avec l'intérêt,
L'attachement réel de ce qui le paroît ?

C'étoit l'embarras du Monarque:
Il entre seul au Temple, interroge Appollon,
Et lui demande à quelle marque
Il connoitra l'ami digne d'un si beau nom.
Tu veux, lui dit Phœbus, un ami véritable?
Celui qui t'osera dire la vérité,
La vérité désagréable,
Sera ton homme : adieu ; voilà ta sureté.
Le Prince sort sans rien faire connoitre.
Toute sa Cour ensuite eût son oracle à part :
Ils demandoient tous par quel art
Ils pourroient faire un ami de leur Maître.
En le flatant toûjours, leur dit l'Oracle à tous :
Fausse loüange plait, & l'orgueil la seconde :
N'allez pas dire vrai ; ce seroit fait de vous.
Ce Dieu connoissoit bien son monde.

Comment ce double Oracle ira-t-il à sa fin?
Chacun étant ainsi muni de sa recette,
Ils s'assemblent tous au festin,
Où les a conviez le Prince qui projette
D'éprouver sur eux son destin.
Mes amis, leur dit-il, au moment que la joye
Commençoit à regner entre nos commensaux,
Que la liberté se déploye :
De l'amitié ; rien plus ; nous sommes tous égaux.
Pour commencer, dites-moi moi défauts.
Si vous en avez, c'est de croire
Que l'on puisse vous en trouver,

Dit la troupe en chorus. Et là-dessus de boire.
Un seul ne disoit mot. Qu'avez-vous à rêver,
Lui dit le Roi? Je rêve à votre gloire;
Chacun vous flate ici; je ne puis l'approuver;
Vous avez cent vertus dont s'ornera l'Histoire;
Je l'avouë avec joye, & j'en sens tout le prix:
Mais je crains qu'un défaut nuise à votre mémoire;
Que vos lauriers n'en soient flétris.
Vous aimez trop le vin; & quelquefois l'yvresse
De votre front fait fuir la Majesté.
Insolent! dit le Roi; tien, de ta hardiesse
Voilà le prix; le coup étoit porté.
Enfin mon amitié m'a valu votre haine,
Dit le mourant; l'Oracle consulté
M'a prédit une mort certaine,
Si j'osois à mon Roi dire la vérité.
Par l'excès du zèle emporté,
Je n'ai pû vous la taire, & j'en reçois la peine.
Qu'entens-je? dit le Roi; pardon, Dieux irrités;
Rendez-moi mon ami; je reconnois son zèle.
M'allez-vous donc livrer à la troupe cruelle
Des flateurs qui me sont restés?
Jusques au bout l'ami fidele
Lui dit: Je meurs content si vous en profitez.

LA PIE.

FABLE II.

UN Traitant avoit un Commis ;
Le Commis un Valet ; le Valet une Pie.
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre, l'Animal étoit la moins harpie.
Le Financier en chef voloit le Souverain ;
Le Commis en second voloit l'homme d'affaire ;
Le Valet grapilloit ; il eut voulu mieux faire ;
Et des gains du Valet Margot faisoit sa main.
C'est ainsi que toute la vie,
N'est qu'un Cercle de volerie.
Le valet donc à son petit magot
Trouvoit toûjours quelque mécompte.
Qu'est-ce dit-il. Quel est le coquin qui m'affronte?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hazard il vous l'épie,
Et la prend bien-tôt sur le fait.
Il voit notre galante Pie
Du coin de l'œil faisant le guet,
Prendre à son beç sa piéce de monnoye,
Et puis dans le grenier courant cacher sa proye.
C'étoit-là que Margot avoit son coffre fort ;
Amassant sans joüir ; bien d'autres ont ce tort.

Oh, ça, dit le Valet, en ſurprenant ſa belle,
Je te tiens donc, & mon argent auſſi.
Voyez la gentille femelle:
J'en ſuis d'avis; on volera pour elle;
Elle en auroit le gain; j'en aurois le ſouci.
Il pronnnce à ces mots la Sentence mortelle.
Margot à ſa façon ſe jette à ſes genoux;
Grace, lui cria-t-elle; un peu plus d'indulgence;
Au fonds je n'ai rien fait que vous ne faſſiez tous.
Ou par juſtice, ou par clémence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faudroit pour vous.
Ce caquet étoit raiſonnable;
Mais le Valet inéxorable
Lui coupe la parole & lui tord le goſier.
Le plus foible, c'eſt l'ordre, eſt puni le premier.



L'ENFANT ET LES NOISETTES.

FABLE III.

QUE j'aime une image naïve
Qui ſoit en apparence une leçon d'enfant,
Et qui pour le Sage inſtructive
Renferme un précepte important!
Les grandes vérités charment ſous cette écorce;
On ne les attend point, & d'abord on les voit;
Cette ſurpriſe y donne de la force.
Un exemple, dit-on; eh bien, exemple; ſoit.
Philoſophiquement, ſi je vais dire à l'homme,
Contente toi de médiocrité;
Il ne t'en coûtera le repos ni le ſomme;
Tu l'auras ſans difficulté.
Mais par mille projets je te vois agité;
Tes deſirs n'ont point de limites;
Toutes fortunes ſont à ton gré trop petites.
Tu veux tout; tout échape à ton avidité.
Belles leçons! mais l'homme y bâille.
Que faire pour le réveiller?
Or voici comme j'y travaille;
Je lui conte une Fable; il ceſſe de bâiller.

UN Jeune Enfant, je le tiens d'Epictete, (a)
Moitié gourmand & moitié sot.
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir;
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sçait que pleurer; en plainte il se consomme;
Il vouloit tout avoir & ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit, (& je le dis à l'homme,)
N'en prends que la moitié, mon enfant; tu l'auras.

(a) Philosophe Stoïcien qui a vécu sous Neron, & qui a laissé de grandes Leçons de Morale.



LE LINX ET LA TAUPE.

FABLE IV.

JADIS dans le siécle des Fables ;
Et du tems qu'il étoit des Sirenes, (a) des Sphinx, (b)
Centaures (c) & choses semblables,
Vivoit aussi Messire Linx, (d)
L'Argus (e) des animaux, dont la perçante vûë
Ne trouva jamais rien d'obscur :
Tandis que l'œil du jour perce à peine la nuë,
Le sien perce au travers d'un mur.
Un de ces animaux, tapi sous un branchage ;
(Car ils étoient chasseurs de leur métier)
Se tenoit à l'affût, attendoit le gibier,
Préparant ses dents à l'ouvrage.
Notre Argus apperçoit une Taupe en son trou.
Ah ! lui dit-il ; que je te plains ma mie !
Pauvre animal que fais-tu de la vie ?
Tu n'as point d'yeux ; Jupiter étoit fou

(a) Nymphes de la Mer, moitié femmes & moitié Poissons, renommées pour leur chant.

(b) Monstre qui étoit Aigle, Femme & Lion, & célébre par les Enigmes qu'il proposoit.

(c) Moitié hommes & moitié chevaux.

(d) Animal dont on dit que la vûë est assez perçante pour voir au travers d'un mur.

(e) Argus commis par Junon pour épier les amours de Jupiter, & qu'on supposoit avoir cent yeux.

Quand il te fit de cette ſorte.
Pourquoi t'ôter le jour qui doit tout éclairer ?
Tu fais fort bien de t'enterrer ;
Je te tiens plus d'à moitié morte ;
Et ce ſeroit faveur que de te dévorer.
Pardonnez-moi, lui dit la Dame ;
Je ſens fort bien que je vis tout-à-fait.
Je n'ai point d'yeux ; eſt-ce un ſujet
D'accuſer Jupiter ? Croyez-m'en ſur mon ame,
Il a bien fait ce qu'il a fait.
A-t-il beſoin qu'on le conſeille ?
Il m'a donné de ſa grace une oreille
Qui vaut des yeux, & qui me ſert autant.
Tenez, par exemple, elle entend
Derriere vous un bruit qui vous menace ;
Je crains pour vous quelque diſgrace,
Fuyez. Dame Taupe entendoit
La corde d'un arc qu'on bandoit.
La fléche part, & l'atteinte mortelle
Envoya notre Argus dans la nuit éternelle.

Mépriſeurs indiſcrets, vous n'y connoiſſez rien ;
Les Dons ſont partagés, & chacun a le ſien.



LES DEUX SONGES.

FABLE V.

VArieté, c'est toi, mon cœur,
Qui te perd un moment de vûë,
Tombe aussi-tôt dans la langueur.
Rien ne charme à la continuë.
Seule, tu plais toujours. J'ai plû à des Lecteurs
Quand tu n'as pas versé tes graces sur [illegible].
Préside à mes écrits; préside à mes images;
Peins toi-même mes paysages;
Changeons d'objets, changeons de lieux,
Promenons-nous dans mes ouvrages
De la Terre aux Enfers, & des Enfers aux Cieux.
A peine la Nature est-elle assez féconde:
Tout est dit, tout devient commun.
Les Conquerans voudroient un nouveau
Monde:
C'est aux Rimeurs qu'il en faut un.
Toûjours des animaux, des bois & des campagnes
Sans cesse le même horizon?
Comment y résister? [illegible].
De la varieté les graces sont compagnes,
J'en veux dans mon ouvrage éprouver la raison.
Là j'amenerai sur la Scene
Cadet Ciron qui se croit important,
Tout auprès Jupiter de son Trône éclatant
Gratifiera la race humaine;

De-là, je vais aux sombres bords
Faire juger Minos, faire parler les morts.
Aujourd'hui dans le Nord & demain dans l'Affri-
que,
Quelquefois Iroquois, & d'autres fois Persan,
Gay, sérieux, galant ou politique,
Je serai tout, mais toûjours véridique.
Ça, ma Muse, prend le turban,
Et tire ici le vrai des songes d'un Sultan. (a)



DEUX Songes, grands menteurs, l'un noir, mé-
lancolique;
L'autre blanc & vermeil comme albâtre & corail,
Sortoient un matin du Sérail. (b)
D'un Esclave le blanc s'étoit fait domestique,
Et le Noir avoit pris le grand Seigneur à bail,
Même à bail emphitéotique.
Ils retournoient ensemble au ténébreux manoir.
Ça, dit le Songe blanc au noir;
As-tu bien tourmenté ton homme?
Je t'en réponds, dit l'autre; & vingt fois en sursaut
Je l'ai retiré de son somme;
Je l'ai de mal en pis promené comme il faut.
Par l'infidele Janissaire, (c)
D'abord de la prison j'ai fait tirer son Frere;

(a) L'Empereur des Turcs.
(b) Palais du grand Turc.
(c) Soldat de la garde du Sultan, ils sont en grand nombre, & redoutables quand ils se révoltent.

On l'arrachoit du trône, & prêt d'être étranglé
Il s'éveille en criant, tout en eau, tout troublé :
Je l'attendois à la reprise
Il se rendort, & sur le champ
Je me transforme en nouveau Tamerlan (*d*)
J'attaque sa Hautesse & la ville est surprise;
A mon pouvoir tout se soumet.
De ses Enfans je fais ample carnage ;
Et lui-même je vous l'encage,
Ainsi qu'un autre Bajazet.
Nouveau sursaut ; & dès qu'il se remet
Sur l'oreiller, nouvelle image
Plus triste encor : enfin, je m'en donne à souhait
Voilà toutes les nuits le soin qui me regarde.
C'est ma tâche en un mot. Je corromps ses
Visirs ; (*e*)
Le Mufti (*f*) le proscrit ; je révolte sa Garde ;
Une Sultane le poignarde ;
Ce sont là mes menus plaisirs.
Je lui rends la nuit si funeste
Qu'il en a pour le jour du trouble encor de reste.
Oh ! pour moi, dit le Songe blanc,
Je sers mieux mon homme, & ma tâche
Est de le rendre heureux, de rafraîchir son sang.
A peine le sommeil sur son grabat l'attache,

(*d*) Empereur des Tartares qui vainquit le Sultan Bajazet ; & le fit enfermer dans une cage de fer, où il s'écrasa la tête contre les barreaux.

(*e*) Les premiers Ministres du Sultan.

(*f*) Chef de la Loi Mahometane.

Que d'abord je le fais Sultan.
Il prend sa place au trône, assemble le Divan, (g)
Fait des Loix; déclare la guerre,
De succès en succès soûmet toute la Terre,
N'en fait pour lui qu'un Peuple & tout Mahometan.
Puis pour se délasser, de Sultane en Sultane
Va promener ses vœux, examine, & le soir,
Tous attraits bien pesés, il jette le (h) mouchoir.
Je n'offre à ses regards que Tableaux de l'Albane. (i)
Chaque nuit ma faveur le met
Au Paradis (k) de Mahomet.

Problême embarrassant, question épineuse!
Lequel choisir des deux états?
Une vie est souvent heureuse ou malheureuse
Par les endroits qu'on n'en voit pas.
Ambitieux toûjours en quête
De puissance & d'honneurs, gare le Songe noir.
Nous n'envions les Grands que faute de sçavoir
Ce qui leur passe par la tête.

(g) Conseil d'Etat du Sultan.

(h) Maniere dont le grand Seigneur choisit entre ses Sultanes celles qu'il veut honorer de son lit.

(i) Fameux Peintre né à Bologne distingué par ses compositions gratieuses.

(k) Mahomet ne promet dans l'autre vie que des plaisirs sensuels.

LES SINGES MATELOTS.

FABLE [illegible]

UN navire chargé d'une peuplade Singe,
Colonie amassée aux forêts de Narsinge (a),
Venoit d'arriver dans un Port.
Le débit étoit sûr de cette marchandise ;
Le Roi du Pays l'aimoit fort.
Que ce fût bon goût ou folie,
Avec lui tout son Peuple [illegible]
Le monde se conforme à l'exemple du [illegible],
Et sur tout de la Cour [illegible]
Le Prince est entraîné ; le Courtisan veut l'être ;
La mode en court [illegible]
Nos Marchands de Magots, pour [illegible]
foire,
Dans la Ville étoient descendus ;
L'équipage étoit allé boire ;
Les Singes restoient & rien plus.
Leur Doyen se leva, capable personnage :
Camarades, dit-il, je médite un bon tour.
Dérobons-nous à l'esclavage,
L'occasion nous rit, hâtons notre retour.

(a) Royaume de l'Inde. Le vrai mot est Narsingue; quelques-uns ont dit Narsinge.

Vous avez vû quelle manœuvre
Gouverne les vents & les flots;
Pour notre apprentissage essayons ce chef-d'œuvre;
Je serai le Pilote, & vous les Matelots.
Vivent les bons conseils, s'écria l'assemblée;
Partons; liberté, liberté!
On démare aussi-tôt; la voile est étalée:
Et voilà par les vents le navire emporté.
Tout alloit bien d'abord; plus d'un Zéphir les pousse;
Vous eussiez vû maint petit Mousse
Courant de vergue en vergue, & grimpant sur les mats;
Tandis qu'au gouvernail le vieux Singe se place,
D'un Pilote inquiet affectant la grimace:
On l'eût pris pour Tiphis (b) à son grave embarras.
Messieurs, leur disoit-il, l'orage nous menace;
Je vois un nuage là-bas;
Déja des mers se ride & se noircit la face;
Nous aurons du gros tems; mais ne le craignez pas.
Il disoit vrai quant à l'Orage;
Quant à son Art, c'étoit un autre cas.
Les vents dans le moment déployerent leur rage;
De foudres redoublés un horrible fracas
Allarme le pauvre équipage,
Qui se voit à toute heure à deux doigts du trépas.

(b) Pilote du Navire Argo, qui conduisit les Argonautes dans la Colchide pour la Conquête de la Toison d'or.

Ils font à tout hazard ce qu'ils avoient vû faire ;
Mais ils le font en imprudens.
Il faut caler la voile ; ils font tout le contraire.
Voulant fuir les rochers, ils vont donner dedans ;
Comme ils ont vû dans pareille avanture,
Des Matelots jurans, d'autres faisant des vœux ;
Les Singes font de même entr'eux ;
Celui là prie, & l'autre jure.
Priant, jurant, chacun travaille à qui mieux mieux,
Ou bien à qui plus mal ; c'est pure étourderie.
Eh ! que leur sert leur aveugle industrie ?
Le vaisseau heurte un roc & se brise à leurs yeux ;
Et la Mer abîma toute la Singerie.

Imitateurs, je prends mes Singes à témoin ;
Vous échouerez ; votre Art ne vous mene pas loin.



LA ROSE ET LE PAPILLON.

FABLE VII.

QU'EST devenu cet âge où la Nature
Rioit sans cesse au genre humain ;
Cet âge d'or, dont la peinture
Nous flate encor ? songe doux quoique vain.
Mais ce n'est pas que j'en rappelle
Les jours sereins & les tranquilles nuits.
Que la Nature fût plus belle ,
Que Flore eût plus de fleurs, Pomone plus de fruits,
Ce n'est pas-là ce qui fait mes ennuis.
J'en regrette d'autres délices ;
La foi naïve & la simple candeur,
Les vertus hôtesses du cœur ,
L'ignorance même des vices.
Oüi, ce fut-là son plus rare trésor ,
Les discours n'étoient point des embûches dressées ;
Les paroles & les pensées
N'étoient point en divorce encor.
Quoi ! Ces gens étoient-ils des hommes ;
Demanderoit-on volontiers ?
Tant on les trouve singuliers

Et tout autres que nous ne sommes!
Oüi, c'en étoit. Ces bonnes gens
Furent vos peres & vos meres.
Qui croiroit, Messieurs leurs enfans,
Que vous vinssiez d'Ayeux sincéres ?
De mensonge aujourd'hui vous donnez des leçons ;
Tout se viole & tout se falsifie
Promesses & sermens passent pour des chansons :
Sot qui les tient : fou qui s'y fie.
A nous voir en si mauvais train,
Ce n'est plus l'âge d'or qu'à présent je regrette.
C'en seroit trop. Je ne souhaite
Que de revoir l'âge d'airain. (*a*)
Environ ce temps-là fleurissoit ma Coquette.

❧

Il étoit une Rose en un jardin fleuri,
Se piquant de regner entre les fleurs nouvelles.
Papillon aux brillantes aîles,
Digne d'être son favori,
Au lever du Soleil lui compte son martyre :
Rose rougit & puis soupire.
Ils n'ont pas comme nous le tems des longs délais ;
Marché fut fait de part & d'autre.
Je suis à vous, dit-il : moi ; je suis toute votre ;

(*a*) Les Poëtes ont compté quatre Ages du Monde; l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer.

Ils se jurent tous deux d'être unis à jamais.
Le Papillon content la quitte pour affaire :
Ne revient que sur le midi.
Quoi ! ce feu soit disant si vif & si sincére,
Lui dit la Rose, est déja réfroidi ?
Un siécle s'est passé, (c'étoit trois ou quatre heures)
Sans aucun soin que vous m'ayez rendu.
Je vous ai vû dans ces demeures,
Porter de fleurs en fleurs un amour qui m'est dû :
Ingrat, je vous ai vû baiser la Violette,
Entre les fleurs simple grisette,
Qu'à peine on regarde en ces lieux ;
Toute noire qu'elle est, elle a charmé vos yeux :
Vous avez caressé la Tulipe insipide,
La Jonquille aux pâles couleurs,
La Tubéreuse aux malignes odeurs.
Est-ce assez me trahir ? Es-tu content, perfide ?
Le petit-maître Papillon
Repliqua sur le même ton.
Il vous sied bien, coquette que vous êtes,
De condamner mes petits tours ;
Je ne fais que ce que vous faites ;
Car j'observois aussi vos volages amours.
Avec quel goût je vous voyois sourire
Au souffle caressant de l'amoureux Zéphire !
Je vous passerois celui-là :
Mais non contente de cela,

Je

Je vous voyois recevoir à merveille ;
Les soins empressés de l'Abeille ;
Et puis après l'Abeille arrive le Frelon ;
Vous voulez plaire à tous jusques-au Moucheron ;
Vous ne refusez nul hommage ;
Ils sont tous bien venus, & chacun à son tour.

C'est providence de l'amour
Que Coquette trouve un Volage.



L'ORME ET LE NOYER.

FABLE. VIII.

SUR le penchant d'une montagne,
Haut & puissant Seigneur de la campagne,
L'Orme habitoit près du Noyer.
Bons voisins, ils jasoient pour se désennuyer.
L'Orme disoit à son compere;
En vérité j'ai lieu de me plaindre du sort.
Je suis haut, verdoyant & fort;
Stérile avec cela; point de fruit; j'ai beau faire;
Je n'en sçaurois porter; la Nature eut grand tort.
Je fais ombre, & c'est tout. Cela me mortifie.
Voisin Noyer le consoloit:
Il te fâche de voir comme je fructifie;
J'ai de trop ce qu'il te falloit.
Mais que veux-tu? le Ciel répand ses graces
Comme il lui plaît; non pas comme nous l'entendons.
Plus élevé que moi, de vingt pieds tu me passes;
Il m'a fait à moi d'autres dons.
J'ai le meilleur lot, à tout prendre.
Le fruit nous sied fort bien; arbre qui n'en peut rendre,
N'est à mon sens, un arbre qu'à demi;
Mais console toi, mon ami,

Il ne t'en viendra pas à force de murmure;
Il faut vouloir, ce que veut la Nature.
Le Noyer babillard continuoit toûjours,
Quand un essain d'Enfans interrompt son discours.
A coups de bâtons & de pierre
Le Bataillon lui livre une cruelle guerre.
Le pauvre arbre n'a point de noix
Qui ne lui coûte au moins une blessure;
Il reçoit cent coups à la fois;
Adieu ses fruits & sa verdure.
La moisson faite, on veut encore glaner:
Sans respect du Noyer, sur lui la troupe monte;
On le rompt, on l'ébranche; il crie, on n'en tient compte,
Tant qu'il n'ait plus rien à donner.
Enfin, chargés de noix, c'est sous l'Orme tranquille
Que les enfans vont les manger;
Et l'Orme dit en les voyant gruger;
C'est souvent un malheur que d'être trop utile.



LE CAMELEON.

FABLE IX.

DEux de ces gens coureurs du Monde,
Qui n'ont point assez d'yeux & qui voudroient tout voir;
Qui pour dire, j'ai vû, je le dois bien sçavoir;
Feroient vingt fois toute la terre ronde:
Deux Voyageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faisant dans les champs d'Arabie
Raisonnoient du Caméléon. (a)
L'animal singulier! disoit l'un; de ma vie
Je n'ai vû son pareil; sa tête de poisson,
Son petit corps lezard, avec sa longue queuë,
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif, à faire une toise par mois,
Par-dessus tout, sa couleur bleuë....
Alte-là, dit l'autre; il est verd;
De mes deux yeux je l'ai vû tout à l'aise!
Il étoit au Soleil, & le gosier ouvert,
Il prenoit son répas d'air pur... Ne vous déplaise,
Réprit l'autre, il est bleu; je l'ai vû mieux que vous,
Quoique ce fût à l'ombre: il est verd; bleu, vous dis-je:

(a) Ce qu'on dit ici du Caméléon est rapporté par les Voyageurs.

Démenti ; puis injure ; alloient venir les coups,
Lorsqu'il arrive un tiers. Eh ? Messieurs quel vertige !
Holà donc ; calmez-vous un peu.
Volontiers, dit l'un d'eux ; mais jugez la querelle
Sur le Caméléon ; sa couleur, quelle est-elle ?
Monsieur veut qu'il soit verd ; moi je dis qu'il est bleu.
Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre,
Dit le grave arbitre ; il est noir.
A la chandelle, hier au soir,
Je l'examinai bien ; je l'ai pris, il est nôtre,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.
Non, disent nos mutins, non je puis vous répondre
Qu'il est verd ; qu'il est bleu ; j'y donnerois mon sang.
Noir, insiste le juge ; alors pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, & l'animal sort blanc.
Voilà trois étonnés, les plaideurs & l'arbitre ;
Ne l'étoient-ils pas à bon titre ?
Allez enfans, allez, dit le Caméléon ;
Vous avez tous tort & raison.
Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres ;
Dites vos jugemens ; mais ne soyez pas fous
Jusqu'à vouloir y soumettre les autres.
Tout est Caméléon pour vous.

APOLLON, MERCURE, ET LE BERGER.

FABLE X.

L'Homme est ingrat ; c'est son grand vice.
Comme une grace il sollicite un bien ;
L'a-t-il reçû ? Ce n'est plus que justice ;
On a bien fait ; il n'en doit rien.
Place-t-on un nouveau Ministre ?
Il faut pour ses flatteurs agrandir son Palais.
Des graces, des trésors n'a-t-il plus le registre ?
Une solitude sinistre
Fait deserter jusques à ses Valets.
La foule se presse où l'on donne ;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus personne.
Je plaindrois un vendeur d'encens
Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoissans.
On a tort ! Les plaisirs que l'on daigne nous faire
Doivent être payés du cœur ;
Et c'est voler son bienfaiteur
Que lui retenir ce salaire.
Mais nous, sans intérêt obligeons les humains.
Que l'honneur de servir soit le prix du service.

La vertu sur ce point fait un tour d'avarice ;
Elle se paye par ses mains.

❀

L'Obligeant Apollon & le malin Mercure
Un jour firent une gageure.
On m'adore pour ma bonté,
Disoit l'un : moi pour ma malice,
Disoit l'autre ; & je suis le plus accrédité.
Faisons un peu l'essai de nôtre autorité !
Qui de nous obtiendra le premier sacrifice,
Aura le pas sur l'autre. On conclut le traité.
Apollon voit alors un Berger dans la plaine,
Qui du son de sa flûte éveilloit les Echos.
Il lui fait sous ses pas rencontrer une aubaine ;
C'est une pierre où sont écrits ces mots ;
Ici gît un trésor qu'Apollon te décele.
Est-il possible ! ô Cieux ! s'écria le Berger.
Il renverse la pierre & la trouve fidéle.
Riche trésor. L'envisager,
Le tirer, le compter ce ne fut qu'une affaire.
Il songe en le comptant à ce qu'il en peut faire.
Il achetera tout ; Terres, Forêts, Châteaux ;
Rien de trop cher avec si grosse somme.
Adieu donc mes pauvres troupeaux ;
Le bon Guillot n'est plus vôtre homme.
Tandis qu'ainsi le Pastre, yvre de son trésor,
Laisse égarer ses yeux & sa pensée ;
Le Dieu malin enleve l'or.

Il ne faut à ce Dieu qu'un instant, moins encor;
Toute la somme est éclipsée.
L'œil de Guillot revient. Plus d'argent. Justes Dieux!
Etoit-ce un songe? Non. Je veille; j'ai des yeux;
Voilà le trou; voilà la pierre renversée.
Il y voit en effet ces autres mots écrits:
Apollon te le donne, & Mercure l'a pris.
Ciel! Mercure l'a pris! O disgrace mortelle!
Voilà bon Guillot à genoux.
Prenez pitié de moi; Mercure calmez-vous,
Ja vais vous immoler ma brebis la plus belle.
Il le dit; il le fait; & les larmes aux yeux,
Allume le bucher, y met la pauvre bête.
Mercure en rit du haut des Cieux;
Et sans songer à signer sa requête,
S'écria, j'ai gagné. Qu'il nous connoissoit bien!

Intérêt obtient tout; reconnoissance rien.



LE FROMAGE.

FABLE XI.

DEux Chats avoient pris un fromage;
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise & peu de conscience;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audiance,
Dame Justice entr'eux vuide le démélé:
Un Singe Maître Clerc du Bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois sa robe & son bonnet,
Parut à nos deux Chats tout un Aréopage. (*a*)
Pardevant Dom Bertrand le Fromage est porté,
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité;
En charge les bassins; puis cherchant l'équilibre,
Pésons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte; & vive l'équité,
Ça; celle-ci me paroît déja trop pésante.
Il en mange un morceau. L'autre pése à son tour;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une legere pente.

(*a*) Sénat d'Athènes.

Bon! nous voilà contens, donnez, disent les Chats.
Si vous êtes contens; Justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand; race ignorante
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas?
Et ce disant, Monseigneur se tourmente
A manger toûjours l'excédent;
Par équité toûjours donne son coup de dent;
De scrupule en scrupule avançoit le Fromage.
Nos Plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reste sans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand; soyez hors de procès;
Mais le reste, Messieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix; & rendez grace aux Dieux.
Le Bailli n'eût pas jugé mieux.



Il ne t'en viendra pas à force de murmure;
Il faut vouloir, ce que veut la Nature.
Le Noyer babillard continuoit toûjours,
Quand un essain d'Enfans interrompt son discours.
A coups de bâtons & de pierre
Le Bataillon lui livre une cruelle guerre.
Le pauvre arbre n'a point de noix
Qui ne lui coûte au moins une blessure;
Il reçoit cent coups à la fois;
Adieu ses fruits & sa verdure.
La moisson faite, on veut encore glaner:
Sans respect du Noyer, sur lui la troupe monte;
On le rompt, on l'ébranche; il crie, on n'en tient compte,
Tant qu'il n'ait plus rien à donner.
Enfin, chargés de noix, c'est sous l'Orme tranquille
Que les enfans vont les manger;
Et l'Orme dit en les voyant gruger;
C'est souvent un malheur que d'être trop utile.



Vous parlez de bons ſens, cher Lecteur, & j'adopte
Ce ſolide raiſonnement.
Veut-on plaire ou déplaire ? Il faut qu'un Auteur opte ;
Qu'il écrive ſans peine, ou bien mal-aiſément.
C'eſt par le travail que l'on cache
L'air même du travail qui déplairoit aux gens.
Du creux de la cervelle un trait naïf s'arrache ;
Il ſemble s'être offert, on l'a cherché long-temps.
Mais revenons au ſtyle de la Fable.
Il eſt aiſé, ſans faſte & ſans ambition ;
Si ce n'eſt que l'occaſion
Demande un ton plus haut, alors plus convenable.
Comme on ſçait, toute regle a ſon exception.
La Fontaine eſt naïf, Eh bien ce La Fontaine
Nomme le Vent qui déracine un chéne,
Le plus (a) terrible des enfans
Que juſques-là le Nord eût porté dans ſes flancs.
Fort bien. Le fait en vaut la peine.
Ici, je ſuis en cas pareil.
J'éleve un peu ma voix ; mais pourroit-on s'en plaindre ?
Devois-je moins ? J'avois à peindre
Toute la gloire du Soleil.

(a) Dans la Fable du Roſeau & du Chéne.

MERCURE ET LES OMBRES,

FABLE XIII.

MERCURE (*a*) conduisoit quatre Ombres aux Enfers.

Comptons-les : une jeune Fille,
Item un Pere de Famille,
Plus un Héros, enfin un grand Faiseur de vers.
Allant de compagnie, au gré du Caducée (*b*)
Ils s'entretenoient en chemin:
Hélas, dit l'Ombre Fille, en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là haut ! Je lis dans la pensée
De mon Amant ; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois, du ton qui se fait croire,
Que loin de moi, le jour ne lui seroit de rien.
Quel amour ! Chaque instant en serroit le lien.
M'aimer, me plaire, étoient son plaisir & sa gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans sans mémoire,
Pour moi, dit l'Ombre Pere, il me reste là-haut:
Des Enfans bien nés, une Femme
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur ame.
Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.

(*a*) C'étoit un des emplois de Mercure de conduirre les Ombres aux Enfers.

(*b*) C'est ainsi que l'on appelloit la verge que Mercure reçut d'Apollon, en échange de la Lyre dont il lui fit présent.

Qui sur tout l'Horison jetta l'obscurité,
Nous apprit que de sa nature
Dame Lune n'étoit qu'une Planette obscure ;
Et de son Frere seul empruntoit sa clarté.

Hommes, voilà notre imprudence.
Nous prenons bien souvent, pour nous faire valoir,
Des moyens insensés qui ne font que mieux voir
Notre jalouse insuffisance.



Quant à toi, Général d'Armée,
On a nommé ton ſucceſſeur.
C'eſt le Héros du jour; déja la Renommée
Le met bien au-deſſus de ſon prédéceſſeur.
Et vous, Monſieur l'Auteur; qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût ſe paſſer,
La mort, diſent-ils tous à bien fait de vous prendre:
Vous commenciez fort à baiſſer.

Ces Ombres ſe trompoient; nous faiſons même faute.
Aux morts comme aux abſens nul ne prend intérêt.
Nous laiſſons en mourant le monde comme il eſt.
Compter ſur des regrets, c'eſt compter ſans ſon hôte.



Ils me regretteront long-temps sur ma parole ;
Les pauvres gens ! que le Ciel les console.
L'Ombre Héros disoit : Eh qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combats célébre ?
Je m'assure qu'en ce moment
Les cris des Peuples font mon Oraison Funèbre.
Mon nom ne mourra point ; du Gange (c) jusqu'à l'Ebre, (d)
D'âge en âge il ira semer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre espére
De vivre autant que moi ? Moi, dit le fier Rimeur,
Qu'est-ce qu'Achille (e) auprès d'Homere ? (f)
On me lira par-tout ; on m'apprendra par cœur.
Dieu sçait comme à présent le monde me regrette.
Vous vous trompez, Héros, Pere, Amante, Poëte,
Leur dit le Dieu. Toi la Belle aux doux yeux,
Ton Amant consolé près d'une autre s'engage.
Toi, Pere, tes Enfans chiffrant à qui mieux mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage ;
Ta Femme les chicane ; & de toi, pas un mot :
Chacun ne songe qu'à son lot.

(c) Fleuve de l'Inde.

(d) Riviere d'Espagne qui donna son nom à l'Iberie.

(e) Fils de Thetis & Pelée, & le plus vaillant des Grecs qui firent le siege de Troye.

(f) Poëte Grec qui a écrit la guerre de Troye.

Qui n'a de fondement que la crédulité.
Ils veulent voir, revoir, trente fois plûtôt qu'une:
Sçavent douter d'un fait par tout autre attesté;
Tout est vû, touché, discuté:
Sur leur scrupuleux témoignage,
J'ose donc mettre en œuvre un des plus jolis faits.
L'écrevisse a, dit-on, des jambes de relais.
S'en rompt-elle une ? Il s'en trouve au passage
Une autre que Nature y substituë exprès.
Une jambe est enfin un magazin de jambes.
Vous riez; vous prenez ceci
Pour l'Histoire (c) des Sevarambes;
N'en riez point. C'est un fait éclairci.
Mais remarquez que ces jambes nouvelles
Pour renaître n'ont pas même facilité.
Il est certains endroits favorables pour elles;
Or l'écrevisse sent cette inégalité:
Et lorsque sa jambe se casse
A l'endroit le moins propre à la production;
Elle (d) se la va rompre elle-même à la place
D'où renaîtra bien-tôt sa consolation.
Vous êtes avertis. Passons à l'action.



UNE Ecrevisse allant chercher fortune,
Se rompit une jambe. Il est tant d'accidens!
Pour les bêtes & pour les gens
C'est une misere commune;

(c) Relation fausse.
(d) Observation d. M. Reaumur de l'Académie des Seicnces.

Nul ne s'en sauve. Or avec bien du mal,
A peine se traînoit l'invalide animal.
Alors du bord de la riviere,
La Grenouille lui dit, raillant hors de saison :
Tu ne troteras plus en avant, en arriere,
A droite, à gauche, ainsi que tu le trouvois bon;
Il faudra, mon enfant, rester à la maison.
Point du tout, reprit la boiteuse ;
Nous trotterons encor avec l'aide de Dieu.
J'ai des jambes de reste. Où, ma mie, en quel li[eu]
Les mets-tu ? lui dit la Railleuse.
Oüi, j'en trouve quand il m'en faut ;
Et je sçaurai bien-tôt m'en faire une meilleure,
Dit l'Ecrevisse, qui sur l'heure.
Se casse la jambe plus haut.
Que fais-tu là ? dit la Grenoüille.
Est-ce-là ton remede ? Oüi. Tu n'y penses pas ;
C'est se plonger dans l'eau, de peur qu'on ne mouille.
Attends cinq ou six jours, dit l'autre, & tu ver[ras.]
En effet, de par la nature,
La jambe en peu de jours revint.

La Raison quelquefois fait ce que fit l'instinct.
Il est des maux de difficile cure.
Les remèdes en sont d'autres maux apparens.
En discerner les temps, en appliquer l'usage,
N'est pas le fait des Ignorans :
C'est le vrai chef-d'œuvre du Sage.

L'HUITRE [illegible]

FABLE [illegible]

D[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] coquilles qui s'ouvrent,
[illegible]
[illegible] Il prend le coquillage;
[illegible]
[illegible] le goût par les yeux.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

RE.

ſommes,
rvint.
ſt,
nes.
aLords;
Chambre-
ſans faute
plus forts.
ppui,
tuna;
autrui.
d'Arcadie,
rdie
nt.
ſon talent.
e,
accords,

ieurs.
poſent le Pa
& l'autre le

du Tambo
G ij

Nul ne s'en sauve. Or avec bien du mal,
A peine se traînoit l'invalide animal.
Alors du bord de la riviere,
La Grenouille lui dit, raillant hors de saison :
Tu ne troteras plus en avant, en arriere,
A droite, à gauche, ainsi que tu le trouvois bon.
Il faudra, mon enfant, rester à la maison.
Point du tout, reprit la boiteuse ;
Nous trotterons encor avec l'aide de Dieu.
J'ai des jambes de reste. Où, ma mie ; en quel lieu
Les mets-tu ? lui dit la Railleuse.
Oüi, j'en trouve quand il m'en faut ;
Et je sçaurai bien-tôt m'en faire une meilleure,
Dit l'Ecrevisse, qui sur l'heure.
Se casse la jambe plus haut.
Que fais-tu là ? dit la Grenoüille.
Est-ce-là ton remede ? Oüi. Tu n'y penses pas ;
C'est se plonger dans l'eau, de peur qu'on ne se moüille.
Attends cinq ou six jours, dit l'autre, & tu verras.
En effet, de par la nature,
La jambe en peu de jours revint.

La Raison quelquefois fait ce que fit l'instinct.
Il est des maux de difficile cure.
Les remèdes en sont d'autres maux apparens.
En discerner les temps, en appliquer l'usage,
N'est pas le fait des Ignorans :
C'est le vrai chef-d'œuvre du Sage.

L'HUITRE.

FABLE XV.

DEUX Voyageurs firent naufrage;
Et sur le débris du vaisseau
Ils abordent tous deux dans un Isle sauvage,
Où les suit un danger nouveau :
L'affreuse faim. Nos gens cherchent par tout à vivre;
Mais ils ont beau courir, nuls fruits, nuls animaux;
Sable alteré comme eux. Les voilà près de suivre
Leurs Compagnons engloutis dans les eaux.
Après deux ou trois jours, sur la rive ils découvrent
Grand nombre d'Huîtres prenant l'air.
Voilà des coquilles qui s'ouvrent,
Dit l'un, nous serions bien obligés à la mer,
Si c'étoit quelque proye. Il prend le coquillage;
Et l'ouvrant tout-à-fait, voit les mets odieux,
Effrayant le goût par les yeux.
Il vaut autant mourir, s'écria le moins sage,
Que de manger cela ; disant pour sa raison,
Que faim n'est pire que poison.
Le cœur lui soûlevoit contre l'affreuse proye.
Il languit & mourut de faim.
L'autre à l'extrémité l'employe,

Mais, content d'en gronder, il n'en fait pas un
pas.
Après quelques jours de paresse,
Et se sentant faillir le cœur,
Il veut sortir ; mais sa foiblesse
L'arrête, & l'insensé meurt enfin de langueur.

Le Ciel prétend qu'en son aide on espere :
Mais il faut distinguer les cas.
Faites toûjours ce que vous pouvez faire ;
La Providence est la commune mere.
Fiez-vous-y : mais ne la tentez pas.



L'HOMME

L'HOMME ET LA SIRENE.

FABLE XVII.

Quelle espece est l'humaine engeance !
Pauvres Mortels où sont donc vos beaux jours !
Gens de desir & d'espérance,
Vous soûpirez long-temps après la jouïssance ;
Jouïssez-vous ? vous vous plaignez toûjours.
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ceci ? Quand aurai-je cela ?
Jupiter vous dit, le voilà,
Demain dites-m'en des nouvelles ;
Jouïssez ; Je vous attends-là.
Ne vous y trompez pas ; toute chose à deux faces ;
Moitié défauts & moitié graces.
Que cet objet est beau ! Vous en êtes tenté.
Qu'il sera laid, s'il devient vôtre !
Ce qu'on souhaite est vû du bon côté ;
Ce qu'on posséde est vû de l'autre



D'Une Sirène un homme étoit amoureux fou.
Il venoit sans cesse au rivage
Offrir à sa Venus (*a*) le plus ardent hommage ;
Se tenoit là, soupiroit tout son soû.

(*a*) Venus est la Déesse de la Beauté.

La nuit l'en arrachoit à peine,
Les ſoucis avoient pris la place du ſommeil;
Et la nuit ſe paſſoit à preſſer le Soleil
De revenir lui montrer ſa Sirène.
Quels yeux ! Quels traits ! & quel corps fait
au tour !
S'écrioit-il : quelle voix raviſſante !
Le Ciel n'enferme pas de beauté ſi touchante.
Il languit, ſéche, meurt d'amour.
Neptune (*b*) en eut pitié. Ça, lui dit-il un jour,
La Sirène eſt à toi ; je l'accorde à ta flamme.
L'Hymen ſe fait ; Il eſt au comble de ſes vœux ;
Mais dès le lendemain le pauvre malheureux
Trouve un monſtre au lieu d'une femme.
Pauvre homme ! autant l'avoient travaillé ſes tranſ-
ports,
Autant le dégoût le travaille.
Le deſirant ne vit que la tête & le corps ;
Le jouïſſant ne vit que la queuë & l'écaille.

(*b*) Dieu de la Mer.



L'ASNE ET LE LIÉVRE.

FABLE XVIII.

AUx tems aînés de cet âge où nous sommes,
Entre les Animaux une guerre survint.
Parfois, n'en déplaise à l'instinct,
Ils sont aussi fous que les hommes.
La Commune vouloit l'emporter sur les (a) Lords;
Chambre-Basse (b) prétend devenir Chambre-Haute.
On s'arme, on s'assemble & sans faute
On veut voir ce jour-là qui seront les plus forts.
Au service de la Commune
Le Liévre & l'Asne offrirent leur appui,
Non pour se battre & tenter la fortune;
Mais, ils se disoient bons pour exciter autrui.
L'Asne, excellent sonneur, Misene (c) d'Arcadie,
Devoit appeller Mars, & par sa voix hardie
Rendre le combat plus sanglant.
Le Liévre étoit Tambour; (d) c'étoit-là son talent.
Derriere une haye on les place,
Où commençant leurs belliqueux accords,

(a) Ce mot chez les Anglois, signifie les Seigneurs.

(b) La Chambre basse & la Chambre haute composent le Parlement d'Angleterre, l'une comprend le Peuple, & l'autre les Seigneurs.

(c) Trompette célébrée par Virgile.

(d) On apprend aisément aux Liévres à joüer du Tambour.

Voilà dans tous les cœurs une nouvelle audace ;
On s'attaque ; on se mêle ; on porte mille morts :
Mais, Trompette & Tambour bien-tôt sont inutiles.
Le camp des Lords étoit plein de Héros.
C'étoit autant d'Ajax ; (e) c'étoit autant d'Achilles;
La Commune effrayée enfin tourna le dos.
Derriere leur buisson, on prend l'Asne & le Liévre
Embarassé de son Tambour.
Nos deux poltrons ont déja la fiévre.
Leur supplice, dit-on, va finir ce grand jour :
Ils ont beau, pour obtenir grace,
Alléguer aux Vainqueurs qu'ils n'étoient point Soldats :
Qu'ils n'ont porté nul coup, ni même fait un pas.
Oüi ; mais des Révoltés vous excitiez l'audace ;
Poltrons séditieux, vous n'échapperez pas.

C'étoit à mon avis bien décider l'affaire.
Aider au mal, c'est autant que le faire.

(e) Deux des plus vaillans Capitaines Grecs qui se trouverent au Siége de Troye.



LES GRILLONS.

FABLE XIX.

DEUX Grillons Bourgeois d'une
Ville,
Avoient élû pour domicile
D'un Magistrat le spacieux Palais.
Hôtes du même lieu, sans pourtant se connoître,
L'un logeoit en Seigneur au Cabinet du Maître;
L'autre dans l'antichambre habitoit en Laquais,
Un jour Jasmin Grillon sort de sa cheminée;
Trotte de chambre en chambre, & faisant sa tournée,
Arrive au Cabinet; entend l'autre Grillon.
Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
Votre serviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon;
Traitez-moi comme ami; je suis de la maison.
Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie
Monseigneur reçoit les placets;
Qu'il est sage & qu'il m'édifie!
Désintéressement, équité, modestie,
Il a tout: C'est plaisir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel Juge est bien sûr du succès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'est pas là mon maitre,

Dit Meſſire Grillon. Je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas, pour ce qu'il veut paroître;
Ici je le vois tel que le Sort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains; pour les belles, des yeux;
Pour les puiſſans, égards & tours officieux;
Voilà tout le code du traître.
N'en ſois donc plus la dupe; & laiſſe le commun
S'abuſer à la maſcarade.
Ne confondons rien, Camarade.
Diſtinguons deux hommes en un:
L'Homme ſecret, & l'Homme de parade.



MINOS ET LA MORT.

FABLE XX.

RIONS, chantons, parons-nous de ces roſes,
Que les doux Zéphirs de leur main
Nous offrent fraîchement écloſes ;
Saiſiſſons un plaiſir certain ;
De vin, d'amour doublons les doſes ;
Hâtons-nous ; nous mourrons demain.
C'eſt fort mal conclu, n'en déplaiſe
Au bon Horace, au vieillard de Theos (a)
Ils poſent par tout cette theſe ;
Moi, j'en poſe une autre en deux mots.
Laiſſons-là le plaiſir ; ſongeons à la juſtice ;
Les momens que nous différons,
Pis que perdus pour nous, ſont gagnés pour le vice ;
Hâtons-nous, demain nous mourrons.
Ces gens pour le plaiſir tenant l'affirmative,
Fondez ſur un prochain trepas,
Ne le voyoient pourtant qu'en perſpective ;
Ils en parloient ; mais ils n'y penſoient pas.
Qui croit mourir demain, ſe tient ſur le qui vive ;
Il voudroit être juſte à vingt-quatre carats.
Ce n'eſt pas des plaiſirs que l'on compte là-bas

(a) Anacréon Poëte Grec fort voluptueux.

Avec Minos (*b*) & ses Confreres ;
Ils veulent des vertus : songeons à nos affaires.



CE Minos à la mort faisoit un jour sa plainte ;
Vous ne nous envoyez ici que des Pervers ;
Les Bons de votre faux bravent-ils donc l'atteinte?
Il n'en vient pas-un aux Enfers.
Voluptueux, perfide, ambitieux, avare,
On n'y voit autre chose ; il faut toûjours punir,
Tout regorge dans le Tartare (*c*)
Megere (*d*) aux criminels ne sçauroit plus fournir ;
S'il en arrive encor, où pourront-ils tenir ?
L'Elisée (*e*) est desert, & ses heureux ombrages
N'hebergent plus d'hôtes nouveaux.
Par ci, par-là, quelques anciens Sages
Tout esseulés errent au bord des eaux :
J'ai presque peur que l'ennui ne les gagne ;
C'est peu d'un bois fleuri, d'une belle campagne ;
Si quelqu'un n'admire avec nous,
C'est bien-tôt fait. Or je m'en prends à vous.

(*b*) Minos jugeoit les Ombres avec Eaque & Rhadamante.

(*c*) Lieu des Enfers, où les méchants sont punis.

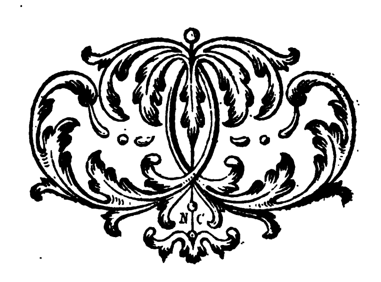
(*d*) Une des trois Furies.

(*e*) Séjour heureux où demeurent les gens de bien après leur mort.

Moi, dit la Mort, j'abats ce que je trouve.
Qu'y faire, si Minos réprouve
Tous les humains que moissonne ma faux ?
Quelle part ai-je à leurs défauts ?
Oüi, vous dis-je, c'est vôtre faute ;
Vous les frappez, sans vous montrer.
Tenez-leur la bride plus haute ;
D'une utile frayeur, sçachez les pénétrer ;
Guérissez-les de la longue espérance ;
Vous verrez changer cette engeance :
Et par plaisir, essayez ces moyens ;
L'Elisée en aura bien-tôt des Citoyens.
Volontiers, dit la Mort. Alors d'un pas rapide,
Au milieu d'une Ville elle va se loger ;
Fait trembler le plus intrépide ;
Se montre à tous, ne les laisse songer
Qu'au glaive pendu sur leur tête.
Plus de jeux, plus de folle fête ;
Le Squelette à toute heure est présent à leurs yeux,
Leur prêchant le devoir & la crainte des Dieux.
Tout prit bien-tôt une face nouvelle.
Le Magistrat fut juste, & le Prêtre fut saint ;
Le Mari sage & la Femme fidelle,
L'enfant soûmis. C'est la faux que l'on craint,
Il est vrai ; mais la crainte amena la Sagesse ;
Par ses propres appas elle se fit aimer.
Cette Ville devint celle que dans la Grece

Platon (*f*) auroit voulu former.
On n'y vit ni crimes, ni fautes.
Minos fut satisfait; l'Elisée eut des hôtes.

(*f*) Fameux Philosophe Grec qui a composé un Livre où il donne une idée de Republique parfaite.





LIVRE TROISIEME.

ACHILLE ET CHIRON.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR LE MARE'CHAL DE VILLEROI.



ILLUSTRE sang de Villeroi,
Second du nom dans l'important emploi (a)
Dont ta vertu t'a fait un patrimoine ;
Au Héros de la Macédoine (b)
Tu vas faire un Rival dans notre jeune Roi.
Tu feras mieux encor : aussi grand, mais plus sage,

(a) Le pere du Maréchal de Villeroi a été Gouverneur de Louis le grand.

(b) Alexandre.

Dans l'Inde il n'ira point chercher d'autres (c)
Porus ;
LOUIS sera toûjours maître de son courage ;
L'autre du sien fut l'esclave, & rien plus.
Tu ne souffriras point qu'un mauvais alliage
Fasse baisser un jour le prix de ses vertus.
Songe que dans tes mains repose l'Espérance
Des peuples qu'il doit gouverner ;
Des fruits qu'il fera moissonner.
Nous les promettre ainsi, c'est déja les donner.
Jouïs-en toi-même d'avance ;
De ton auguste Eléve admirant les essais,
Préviens les tems, & que ta prévoyance,
D'un heureux Avenir te peigne les succès.
Dans la pitié dont le Prince sensible
A pour les malheureux senti les premiers traits,
Vois un autre Titus (d) secourable, accessible,
Soulageant tous les maux, comblant tous les souhaits ;
Pleurant même les jours vuides de ses bienfaits.
Cet Oracle sacré, ces paroles (e) touchantes,
Où de Louis mourant l'ame réside encor
Son fils veut les avoir présentes ;
Et son cœur tout entier s'attache à ce trésor.

(c) Porus étoit un Roi des Indes qu'Alexandre voulut aller combattre parce qu'il avoit entendu parler de sa valeur.

(d) Empereur Romain, célebre par sa bonté, & surnommé les délices du genre humain.

(e) Dernieres paroles de Louis XIV. que le Roi a voulu avoir dans sa Chambre écrites en Lettres d'or.

De combien de vertus ce goût est la promesse !
Ne vois-tu pas déja la Justice en Maîtresse
Chassant de ses projets l'aveugle passion,
La Paix sans luxe & sans molesse,
Tout un Regne animé de la Religion ?
Oui, Villeroi, voilà le Maître
Qu'il t'appartenoit d'élever.
Le sang a commencé ; c'est à toi d'achever :
Sçavoir faire un grand Roi, c'est autant que de l'être.
Lis cette Fable ; elle va le prouver.



JADIS aux célestes demeures,
L'Hymen joignit Pelée à la belle Thétis. (f)
Neuf mois après leur vint un Fils ;
Tant l'Amour ménagea les heures :
Il fallut l'élever ; le tems court, & déja
La Raison commençoit à luire.
A qui remettra-t-on le soin de le conduire ?
Ce fut Chiron (g) qu'on en chargea :
Sage, noble, vaillant, plus encor que cela,
Juste ; ce mot dit tout : c'est au juste d'instruire.

(f) Thétis Déesse de la Mer, fut aimée de Jupiter qui ayant appris du Destin qu'elle auroit un fils qui s'éleveroit au-dessus de son Pere, la maria à Pélée, pour ne pas s'exposer lui-même à être déthrôné.

(g) Centaure fils de Phyllire & de Saturne qui s'étoit métamorphosé en cheval pour plaire à cette Nymphe, on dit que ce fut lui qui apprit la justice aux hommes.

Voilà donc par ce Maître Achille gouverné.
Chiron s'y prit si bien que dans l'ame royale
Chaque vertu bien-tôt eut son rang assigné ;
Que d'une main sûre & loyale
Tout vice en fut déraciné,
A la colere près ; c'étoit un vice inné
Qui tint bon contre la Morale.
Du reste, Achille étoit fort bien moriginé.
Des vertus du Héros les Dieux ont tenu compte
Au Gouverneur ; le vice fut la honte
Du Prince seul ; on n'avoit rien ômis
Pour l'en guérir ; ainsi Chiron fut mis
Entre les Dieux ; & c'est ce (*h*) Sagittaire
Qui du Ciel encor nous éclaire.
Monument éternel par qui nous apprendrons
Comment nous avons part à la vertu des autres.
Les efforts généreux que nous leur inspirons
Nous sont comptés comme les nôtres.

Mais, Villeroi, souffre qu'ici
J'ajoûte une notte à ma Fable :
Achille eut un vice incurable ;
LOUIS n'en a point, Dieu merci.
A toutes les vertus il offre un cœur docile ;
Et le Ciel tout exprès l'a fait pour notre bien.
Tu vaux mieux que Chiron : il est meilleur qu'Achille ;
Et la conséquence est facile :
Tu nous le dois parfait ; nous n'en rabatrons rien.

(*h*) Un des douze Signes du Zodiaque.

LA MONTRE ET LE CADRAN SOLAIRE.

FABLE II.

UN jour la Montre au Cadran insultoit,
Demandant quelle heure il étoit.
Je n'en sçais rien, dit le Greffier Solaire,
Eh! que fais-tu donc là, si tu n'en sçais pas plus?
J'attends, répondit-il, que le Soleil m'éclaire;
Je ne sçais rien que par Phœbus.
Attends-le donc; moi je n'en ai que faire,
Dit la Montre; sans lui je vais toûjours mon train;
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, & ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promene.
Ecoute; voilà l'heure. Elle sonne à l'instant
Une, deux, trois & quatre. Il en est tout autant,
Dit-elle: mais, tandis que la Montre décide,
Phœbus de ses ardens regards,
Chassant nuages & brouillards,
Regarde le Cadran, qui fidele à son guide
Marque quatre heures & trois quarts.
Mon enfant, dit-il à l'Horloge,

Va t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge:
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerois de suivre mon usage.
Si je ne vois bien clair, je dis: Je n'en sçais rien.
Je parle peu, mais je dis bien.

C'est le caractere du Sage.



LES LUNETTES.

FABLE III.

TOUTE tête abonde en ſon ſens.
Nous ſommes ainſi faits ; n'en exceptons perſonne.
La façon dont je vois & celle dont je ſens,
La maniere dont je raiſonne,
Je vous ſoûtiens que c'eſt la bonne ;
Tandis que ſelon vous je vois à contre ſens.
Ce qui me paroît vrai, vous ſemble erreur extrême ;
En rien nous ne ſommes d'accord :
Mais comment, s'il vous plaît, prouvez-vous que j'ai tort ?
En diſant : J'ai raiſon. Je vous le dis de même :
La Confiance eſt notre fort.
Qui de nous eſt l'opiniâtre ?
Je ne me rends point ; cédez-vous ?
Je le répete encor ; nous nous reſſemblons tous ;
De ſon opinion chacun eſt idolâtre.



JUPIN un jour, en pointe de Nectar,
Voulut faire un préſent à la Nature humaine.
Momus (a) en eſt porteur. Sur un rapide char
Des airs il traverſe la plaine.

(a) Dieu de la plaiſanterie.

Venez, s'écria-t-il, venez heureux humains;
Jupin ouvre pour vous ses bienfaisantes mains;
Il vous fit la vûë un peu basse;
Mais voici bien de quoi réparer ce défaut.
Il ouvre sa male aussi-tôt;
Et Lunettes alors de tomber sur la place:
Humains de ramasser. Il s'en trouva pour tous;
Chacun en rapporta sa paire,
Rendant grace à Jupin d'avoir trouvé pour nous
Ce supplement à notre luminaire.
Les Lunettes pourtant faisoient voir les objets
Sous de menteuses apparences.
Celui-là les voit bleux; celui-ci violets;
Qui blancs, qui noirs; enfin de toutes les nuances;
Mais, malgré la diversité,
Chacun charmé de sa Lunette,
Compta d'avoir attrapé la plus nette;
Et goûta dans la fausseté
Le plaisir de la vérité.



LES DEUX PIGEONS.

FABLE IV.

EN certains lieux les Pigeons ſont Couriers (a)
Deux de ces Couriers là faiſant contraire route,
Se rencontrent dans l'air. Hola, Compere, écoute,
S'écria l'un des deux. Vien-t'en ſous ces palmiers ;
Jaſons un peu ; quelle nouvelle ?
Ta Maîtreſſe perſiſte-t-elle
A nous aimer ? par nous, j'entends Damon,
(C'étoit le maître du Pigeon.)
Si nous l'aimons ! vraiment je lui porte une lettre,
Répondit l'autre ; & je puis te promettre
Que c'eſt de bon amour, & du meilleur qui ſoit ;
Sur quoi le juges-tu, toi qui ne ſçais pas lire ?
J'en ſuis ſûr par plus d'un endroit,
Repartit-il. En la voyant écrire,
J'obſervois avec ſoin Iris.
Ses yeux changeoient à chaque ligne ;
Tantôt ardens ; quelquefois adoucis :
Je devinois à plus d'un ſigne
Sa penſée & ſes mots ; j'en ſçai tout le précis.
Quelquefois c'eſt reproche ; auſſi-tôt c'eſt excuſe ;
Projet de n'aimer plus ; ſerment d'aimer toujours ;

(a) Dans le Levant.

Crainte que Damon ne l'abuse,
Et puis crédule espoir de fixer ses amours.
Tu vois bien que sans sçavoir lire,
De la lettre d'Iris je te rends la teneur.
J'oubliois qu'elle est longue; & s'il faut tout te dire,
Elle n'y rêvoit point, & tout partoit du cœur.
Que je plains donc Iris, lui répond son Compere!
Damon est à ce compte un ingrat achevé.
Iris va par cet ordinaire
Recevoir un billet, mais court; & pour le faire
Le pauvre homme a long-tems rêvé.

Vive des passions l'éloquence soudaine:
Ne cherchons point ailleurs l'air vif, original;
L'esprit les imite avec peine;
Encor le plus souvent les imite-t-il mal.
Quant au Pigeon si fort en conjecture,
Où prenoit-il cet art? Où? dans son colombier.
Les Pigeons sont amans d'état & de nature;
Chacun doit sçavoir son métier.

LES GRENOUILLES
& les Enfans.
FABLE V.

Y PENSEZ-VOUS, Messieurs les Princes.
Vous vous picquez de nobles sentimens.
Vous voulez batailler, conquerir des Provinces :
Ce sont là vos amusemens.
Mais sçavez-vous bien que nous sommes
Les victimes de ces beaux jeux ?
Bon, il n'en coûte que des hommes,
Dites-vous. N'est-ce rien ? Vous comptez bien les sommes ;
Mais, pour les jours des malheureux,
C'est zero : Belle Arithmétique
Qu'introduit votre Politique !



DES Grenouilles vivoient en paix,
Barbotant, croassant au gré de leur envie.
Une troupe d'Enfans sur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Ça, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous
Un jeu plaisant, une innocente guerre.
Qui lancera plus loin sa pierre,

Sera notre Roi. Taupe. Ils y consentent tous.
Pierres volent soudain. Chacun veut la victoire.
L'enfant n'est il pas homme? Il aime aussi la gloire.
Bien-tôt tout le marais est couvert de cailloux;
Et Grenoüilles pour fuir n'ont pas assez de trous.
L'une a dans le moment l'épaule fracassée;
L'autre se plaint d'une côte enfoncée;
Celle-ci, comme eût dit le Chantre d'Ilion, (a)
Reçoit une contusion
Dans l'endroit où le col se joint à la poitrine;
Celle-là meurt d'un grand coup sur l'échine.
Enfin la plus brave de là
Leve la tête, & dit : Messieurs, holà;
De grace allez plus loin contenter votre envie;
Choisissez-vous un Maître à quelque jeu plus doux.
Ceci n'est pas un jeu pour nous;
Vos plaisirs nous coûtent la vie.

Rois, serons-nous toûjours des Grenoüilles pour vous?

(a) Homere qui a écrit la Guerre de Troye, & qui fait souvent des descriptions anatomiques des blessures.

LE CASTOR ET LE BŒUF.

FABLE VI.

Nos Seigneurs les Castors tenant le Canada ;
Se piquent d'être un Peuple libre,
Tel que le fut aux bords du Tibre (a)
Ce Peuple conquerant que Romulus (b) fonda.
Un de ces Messieurs Amphibies,
Par certain Bœuf un jour fut traité de grossier.
Grossier ! mon ami, tu t'oublies,
Dit le Castor : mais sans t'injurier,
Raisonne un peu. Sur quoi fondes-tu ton reproche ?
Et quelle est à ton sens notre grossiereté ?
C'est, dit le Bœuf, que vous fuyez l'approche
De l'Homme vrai docteur de la civilité.
Entre vous nuls traités ; aucunes alliances :
C'est pourtant l'Animal favori des Sciences.
Les autres Animaux, les plus sages s'entend,
Chez lui vont prendre leurs licences ;
Il en sçait plus que nous ; partant,
Vivre avec lui, c'est se polir d'autant.
Il est vrai que de vous on compte des merveilles ;
Et tous les jours à mes oreilles
On en dit tant que je n'y conçois rien.
Ils disent tous que vous bâtissez bien ;

(a) Fleuve qui passe à Rome.
(b) Les Romains.

Que c'est plaisir de voir votre petit ménage,
Et vos maisons à triple étage.
Par vous, digue, chaussée, ont toutes leurs façons;
Vous portez terre & bois, par tout où bon vous semble;
Vous êtes, dit-on, tout ensemble,
Les civieres & les Maçons.
Mais que sert tout cela? malgré tant d'ouvertures,
On ne peut vous civiliser;
L'Homme qui vient à bout des têtes les plus dures
Dit qu'il perd son latin à vous apprivoiser.
La voilà donc notre rudesse?
Dit le Castor. C'étoit mon sens,
Reprit le Bœuf. Apprends que c'est sagesse,
Dit le Républicain. Comment sans cette adresse,
Pourrions-nous vivre indépendans?
Si nous faisions comme vous autres,
Et qu'avec l'Homme un jour nous fussions familiers,
Il nous feroit servir en Valets d'ateliers,
A bâtir ses toits, non les nôtres.
Eh! qui ne connoît pas vos jougs & vos colliers?
Nous prévoyons nos malheurs par les vôtres.

Ne point s'apprivoiser avec gens trop puissans,
N'est grossiereté; c'est bon sens.

✿

LES

LES DEUX SOURCES.

FABLE VII.

FILLES d'une même Montagne,
Deux Sources commençoient leur cours.
L'une, à flots résonnans, tomboit dans la campagne;
L'autre, plus lentement rouloit des flots plus sourds.
Ma sœur, dit la Source bruyante,
De ce train-là tu n'iras pas bien loin.
Tu vas tarir dans peu; tandis que triomphante,
Entre les Fleuves moi je vais tenir mon coin.
A trois cens pas d'ici je gage
Que déja je porte bateau;
Puis étendant mon lit, reculant mon rivage,
Je veux qu'au loin, sur mon passage,
Il ne soit bruit que de mon eau.
Je vais par le commerce appeller la Fortune
Dans tous les lieux de mon département;
Et puis, majestueusement
J'irai porter mon tribut à Neptune. (a)
Adieu, pour remplir mon destin,
Il faut un peu de diligence.
Pour toi, tu ne seras qu'un Ruisseau clandestin;
Adieu, ma Sœur; prends patience.

(a) A la Mer.

L'autre ne sçait répondre à ce discours hautain,
Que d'aller doucement son train.
Elle s'ouvre un chemin, descend dans les prairies,
Appelle dans son lit mille petits Ruisseaux
Qui serpentoient sur les rives fleuries;
Et poursuivant son cours, elle en grossit ses eaux.
La voilà parvenuë aux honneurs des Rivieres;
Elle a des Mariniers, se voit déja des ponts;
Nourrit un Peuple de poissons;
Abreuve de ses eaux les campagnes entieres:
Puis des Rivieres même enflant encor son cours,
La voilà Fleuve enfin à force de secours.
Tandis que la Source orgueilleuse,
Qui sans aide croyoit suffire à sa grandeur,
Demeurant un Ruisseau, se trouva trop heureuse
De se jetter enfin dans les bras de sa Sœur.

En vain le sot orgueil s'applaudit & s'admire;
N'attendez rien de grand de qui croit se suffire.



LA CHENILLE ET LA FOURMI.

FABLE VIII.

N'ECRIRE que pour amuser,
Autant vaudroit ne pas écrire.
Du langage c'est abuser,
Que de parler, pour ne rien dire.
Auteurs, j'en ai honte pour vous,
Vous gâtez le métier par ce vain batelage.
Je crois voir des Farceurs qu'applaudissent des Fous,
Tandis qu'ils sont sifflés du Sage.
Riches de mots, pauvres de sens,
Tous vos discours ne sont que tours de passe-passe,
Bons pour charmer la populace ;
La populace ici comprend bien des Puissans.
Je n'irai pas leur dire en face ;
Je ne le dis, discret Auteur,
Qu'à l'oreille de mon Lecteur.
Mais ne croyez-vous pas qu'on vous en doit de reste,
Lorsque vous contentant de vaines fictions,
Vous n'allez pas orner d'un agrément funeste
Les vices & les Passions ?
Vraiment, je vous trouve admirables :

Vous n'êtes pas les plus coupables ;
Donc vous êtes des gens de bien ?
La conséquence ne vaut rien.
Je punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à nuire,
Comme un perturbateur de la Société.
Je chasserois aussi pour l'inutilité
Celui qui ne sçait pas instruire.
Tout Citoyen doit servir son pays
Le Soldat de son sang ; le Prêtre de son zèle ;
Le Juge maintient l'ordre, il sauve les petits
De la Griffe des grands ; & le Marchand fidele
Garde à tous nos besoins des secours assortis.
Or, qu'exige la République
De mes Confreres les Rimeurs ?
Que de tous leurs talens, chacun d'entr'eux s'applique
A cultiver l'esprit, à corriger les mœurs.
Malheur aux Ecrivains frivoles,
Atteints & convaincus de négliger ce bien !
Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?
Rien n'est-il pas le prix de rien ?
Je voudrois lever ce scandale,
Et je tâche du moins à faire mon métier.
J'orne, comme je puis, quelques traits de morale.
Qu'un autre fasse mieux ; je serai le premier
A l'en aller remercier.

DEMOISELLE Fourmi trottant par la campagne,
Rencontre une Chenille à peine remüant.
L'aide du Ciel vous accompagne,
Dit le Ver en la ſaluant :
Si tant eſt cependant que Chenille ſaluë.
Mais la Fourmi ne s'en remuë,
Et d'un air dédaigneux recevant l'amitié,
Pauvre animal que tu me fais pitié !
Dit-elle : entre nous la Nature
En te faiſant a bien manqué.
Qui voudroit te compter pour une créature ?
Tu n'en es qu'un eſſai croqué.
Dieu ſoit loüé, puiſqu'à me faire
Nature a voulu mettre un peu plus de façon.
Je vais, je viens d'une jambe legere ;
Je. . . mais c'eſt trop jaſer pour une ménagere ;
Adieu, l'ami rampant : je cours à la moiſſon.
L'humble Chenille eſt müete à l'outrage ;
S'enferme dans ſa coque, y vaque à ſon ouvrage ;
Puis au moment qu'elle en devoit ſortir,
L'orgueilleuſe Fourmi par cet endroit repaſſe ;
Le Ver ſort Papillon. Arrête un peu de grace,
Dit il à la Fourmi ; je voudrois t'avertir
Qu'il ne faut mépriſer perſonne :
Le mépriſé prend quelquefois l'eſſor :
Tel qui rampoit s'éleve & nous étonne.
Me voilà dans les airs, & tu rampes encor.

LES MOUCHES ET LES ÉLEPHANS.

FABLE IX.

EN présence étoient deux Armées,
Qui d'un courage égal toutes deux animées,
Différoient seulement de force & de secours.
Un long rang d'Elephans qui sur de hautes tours,
De soldats bons Archers portoit mainte cohorte,
Servoit à l'une de rempart.
L'autre Armée est plus foible, & n'a contre la forte
Que bon courage pour sa part.
L'instant fatal arrive ; on a sonné la charge ;
Les Elephans de se mouvoir,
Et les traits mortels de pleuvoir.
Quelque tems on tient ferme ; & puis on prend le large.
Par tout devant les tours les escadrons plioient ;
La Victoire déja de son aîle divine
Couvroit la troupe Elephantine ;
Et les Monstres vainqueurs jusqu'au Ciel envoyoient
Mille cris dont au loin les Echos s'effrayoient.
Par bonheur un essain de Mouches
Eut pitié des Vaincus, prit en aversion
Les Elephans & leurs clameurs farouches.
Ça, punissons un peu cette ostentation,
Dirent-elles. Fondons sur ces superbes masses,

Et que l'on parle aussi de nous.
Ce ne fut pas vaines menaces ;
Et sur les Elephans les picqueurs fondent tous.
Il n'est peau si dure qui tienne ;
Le fût-elle encor plus, Messieurs, vous en aurez,
Bourdonnent-ils ; vous apprendrez
A qui le Destin veut que la gloire appartienne.
Soudain de leurs traits acérés
Ils blessent coup sur coup les yeux de nos Colosses ;
Dans l'une ou l'autre oreille, ou dans la trompe entrés,
Ils les harcellent tant, que devenus féroces,
Les Elephans déses pérés
Retournent en arriere, en foule se renversent
Sur le Parti qu'ils troublent, qu'ils dispersent.
Par l'effroi des Vainqueurs les Vaincus rassurés
Reviennent au combat ; la valeur tourne en rage ;
Ils frappent, percent tout, ce n'est plus qu'un carnage ;
Ils font litiere enfin d'ennemis massacrés.
Un Florissant Empire ainsi changea de face ;
Le Roi fut dépouillé ; l'Etranger eut sa place.
Sur cette révolution
L'Histoire a debité maintes raisons subtiles ;
Les Vaincus étoient malhabiles ;
Ils ne firent pas bien leur disposition :
Le Vainqueur prudent comme Ulisse (a)

(a) Roi d'Itaque, l'un des Capitaines grecs qui détruisirent Troye, & renommé pour sa prudence.

Dans l'Armée ennemie avoit des gens à soi ;
C'est de ces gens que vint le désordre & l'effroi ;
Et cent contes pareils que Dame Histoire glisse,
Et qu'on croit cependant comme article de foi.
Des Mouches, pas un mot. Pourquoi ?

Aux grands événemens il faut de grandes causes;
Voilà son systême, fort bien :
Mais qui sçauroit au vrai les choses,
Verroit souvent que ce n'est rien.



LA BREBIS ET LE BUISSON.

FABLE X.

QUELQUES-uns veulent que la Fable
Soit courte : ils ont raiſon ; mais l'excès n'en vaut rien.
Qui dit trop peu, ne dit pas bien ;
L'aride n'eſt point agréable.
Eſope même étoit trop ſec ;
Je m'en étonne ; car tout Grec
Eſt grand parleur : témoin notre Divin Homere.
Ces deux Conteurs ne ſe reſſemblent guère.
L'un par des vers ſans fin dit qu'il faut s'accorder.
A l'autre allez le demander ;
En deux mots il vous expédie.
Ces deux extrémités ne ſont point de mon goût.
Évitez, c'eſt bienfait, la longue rapſodie ;
Ne dites rien de trop ; mais auſſi dites tout.
La Fontaine a bien fait d'étendre
Son laconique Original.
Tout fleurit dans ſes vers ; le plus vil Animal
Eſt éloquent : c'eſt plaiſir de l'entendre ;
Tout prend des ſentimens, des mœurs ;
Tout converſe ; on y croit être avec ſes ſemblables.
Le précepte à loiſir ſe coule ſous les fleurs ;
Sans cela que ſervent les Fables ?

Voilà mon Maître, & j'en fais vanité;
Sur son exemple & son autorité,
Je donne à mes récits toûjours quelque étenduë.
Voici pourtant une Fable nuë,
Pour le seul intérêt de la variété.

❀

UNE Brebis choisit, pour éviter l'orage,
Un Buisson épineux qui lui tendoit les bras.
La Brebis ne se moüilla pas;
Mais sa laine y resta. La trouvez-vous bien sage?

Plaideur, commente ici mon sens.
Tu cours aux Tribunaux pour rien, pour peu de chose.
Du temps, des frais, des soins; puis tu gagnes ta cause.
Le gain valoit-il les dépens?



LE LION, LE RENARD ET LE RAT.

FABLE XI.

LE Lion & le Tigre ayant eu longue guerre,
Le Lion enfin fut vainqueur.
Devant lui se taisoit la Terre ;
Et le Monde Animal reconnut son Seigneur.
De chaque espéce aussi-tôt on députe,
Pour aller rendre hommage au Roi.
Ainsi qu'un autre Ulisse (a) après quelque dispute,
De Harangueur le Renard eut l'emploi.
Il loüa donc sa Majesté Lionne ;
Lui dit que son front seul méritoit la couronne ;
Que semblable à Jupin, qui sur son Trône assis,
Ebranle tout le Ciel quand il meut ses sourcis,
Du mouvement de sa criniere,
Lui Lion, il faisoit trembler la Terre entiere ;
Puis, du petit au grand, vient du grand au petit ;
Lui dit qu'il n'a de loi que son seul appetit ;
Que pour son Souverain chaque espéce l'avoue ;
Qu'ils sont ses fidéles Vassaux ;
Et qu'il peut se joüer des autres Animaux,
Comme du Rat le Chat se joue.
Le trait déplut au Rat qui même en fit la moue.
Sire Lion trouvant que Renard disoit d'or,

(a) Tous les Poëtes ont vanté son Eloquence.

Lui fit expédier une bonne Ordonnance
Payable à certaine échéance,
Par le Dragon, Garde de son trésor.
Le Singe, comme Sécrétaire,
En bonne forme mit l'affaire.
Il remet au Renard le royal parchemin,
Signé *Lion*, & plus bas, *Fagotin*.
Le Renard désormais comptant sur sa fortune;
Croit qu'il achetera les Poulets au marché;
Mais l'argent n'étoit pas touché;
D'ailleurs le Rat n'étoit pas sans rancune.
Le trait de l'oraison lui tenoit fort au cœur;
Il brûloit d'en tirer vengeance.
Il se glissa chez l'Orateur,
Et lui rongea son Ordonnance.
Ce que Lion flaté vouloit faire de bien;
Rat offensé le réduisit à rien.



PLUTON ET PROSERPINE.

FABLE XII.

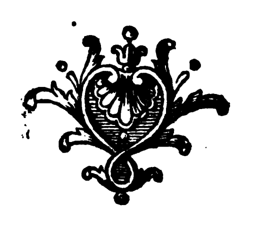
DÈs que l'ardent Pluton eut ravi Proſerpine,
Cérès en jetta les hauts cris.
Pour s'en plaindre, elle vôle aux céleſtes Lambris:
Jupin, ſouffriras-tu que Pluton m'aſſaſſine?
Je perds ma Fille; hélas! Si ce bien m'eſt ôté,
Ote moi donc auſſi mon immortalité.
Votre affaire eſt embaraſſante,
Répondit Jupin à Cérès;
Ce Cadet-là n'a pas l'humeur accomodante;
Il tient bien ce qu'il tient: mais calmez vos regrets:
Afin d'avoir la paix dans ma famille,
J'imagine un traité que le Sort ſcellera.
Que ſix mois de l'année il garde votre fille;
Et les ſix autres mois pour vous elle vivra.
Voilà mon Arrêt; Toi, Mercure,
Va le porter au Dieu des Morts.
L'Huiſſier céleſte part, arrive aux ſombres bords;
Inſtruit Pluton. L'Arrêt excite ſon murmure.
Quoi, mon Frere, dit-il, attente à mes deſirs!
Prétend-il donc me tailler mes plaiſirs?
Nous lui laiſſons ſes biens; qu'il nous laiſſe les nôtres.
Je n'aurois que ſix mois cette chere Beauté!

Eh! comment vivre les six autres ?
Est-ce pour l'adorer trop de l'éternité ?
Vous êtes à plaindre sans doute ;
Lui dit Mercure, en reprenant sa route :
Mais c'est l'ordre du Sort : tel qu'il est, le voilà ;
Il faut bien en passer par là.
Proserpine est donc épousée.
Grande fête aux Enfers ; tout supplice y cessa :
On dit qu'ainsi que l'Elisée,
Tout le Tartare à la nôce dansa.
Au bout de quinze jours Pluton dit à sa femme :
On va vous ravir à ma flâme ;
Enfin le terme approche où vous m'allez quitter.
Ici nous ne pouvons compter
Ni les jours ni les mois : nos astres (a) immobiles
Ne sçauroient mesurer le temps :
Mais je sens bien, depuis que mes vœux sont tranquilles,
Qu'il s'est passé bien des instans.
On va nous séparer : ô regrets inutiles !
(Le terme est loin pourtant, il falloit deux saisons.)
Autre quinzaine passe, & Pluton s'en étonne.
Quoi, dit-il en bâillant, six mois sont donc bien longs !
Autre mois passe encor ; alors le Dieu soupçonne
Que Jupiter le trompe, & qu'enfreignant ses loix,

(a) Les Anciens croyoient que l'Elisée, séjour des Ombres heureuses, étoit éclairé par des Astres particuliers.

reut pas tenir la clause des six mois.
plaint ; mais sa plainte eut beau se faire en-
tendre :
sa Proserpine il lui fallut attendre
Qu'il plût au terme d'arriver.
Quand Mercure vint la reprendre,
Notre Epoux sentit à la rendre
Plus de plaisir qu'à l'enlever.

un bien souhaité quels charmes on suppose !
Vient-on à jouir de ce bien ?
les jours il décroît, perd toûjours quelque
chose ;
Il devient mal en moins de rien.



LE JUGEMENT, LA MEMOIRE, ET L'IMAGINATION.

FABLE XIII.

IMAGINATION, Mémoire, & Jugement;
Quels étranges Acteurs, dit-on, pour une Fable!
Qui fera critique femblable,
N'a pas les trois affurément.
Jugement lui diroit que ces trois perfonnages
Valent bien le Renard, & le Loup, & l'Agneau;
Et qu'il s'agit de voir fi j'ai de ces images
Pû compofer un bon tableau.
Tout eft bon, pourvû que du conte
Il réfulte une vérité.
La Fable git dans la moralité;
Quand l'Auteur y va droit, le Lecteur a fon compte.
S'il chicane, tant pis; il a le goût gâté.
Les Acteurs n'y font rien; j'en attefte l'ufage.
Mais quand il me contrediroit,
Je foûtiens toûjours qu'il faudroit
En appeller au Juge le plus fage,
Au bon fens; & s'il n'y foufcrit,
Je refufe de me foûmettre.
D'ailleurs, qui fuit toûjours une regle à la lettre,
En viole fouvent l'efprit.

DOM Jugement, Dame Mémoire,
Et Demoiselle Imagination,
Quoique n'en dise rien la Fable ni l'Histoire,
Avoient jadis même habitation.
Ils vivoient en commun, enfans de même pere.
Quelque tems de la paix on gouta les douceurs;
Mais l'union ne dura guère;
L'humeur broüilla bien-tôt le frere & les deux sœurs.
Imagination cédoit à ses saillies;
Mémoire babilloit toûjours:
Las de caquet & de folies,
Jugement murmuroit: ainsi passoient leurs jours.
C'étoit sans cesse entr'eux quelque parole;
Brouillerie au moindre incident:
A leur dire, l'une étoit fole,
L'autre une babillarde, & l'autre un vrai pedant.
Il faut nous séparer, mes Sœurs; que vous en semble,
Leur dit Jugement leur aîné?
Nous ne sçaurions durer ensemble?
Pour vivre à part chacun de nous est né.
Imagination trouva le conseil sage;
Pour trois têtes, dit-elle, est-ce assez d'un bonnet?
Les trois Fils de Saturne (a) autorisent le fait,
Reprend Mémoire en un long verbiage,

(a) Jupiter, Neptune, & Pluton qui partagerent entr'eux le Monde. Le Ciel échut à Jupiter, la Mer à Neptune, & les Enfers à Pluton.

Dont le résultat fut que las de leur ménage,
Ils s'étoient séparés tout net.
L'exemple étoit auguste ; on le met en usage,
On se quitte ; adieu, bon voyage ;
Chacun emporte son paquet.
Les voilà donc tous trois qui cherchent domicile.
Ils trouvent bien-tôt un azile
Chez trois Voisins broüillés qui ne se voyoient point :
Circonstance pour eux qui venoit bien à point.
Celui chez qui logea Mémoire,
Devint sçavant, Dieu sçait ; & du train qu'il alla,
Langues, Opinions, Usages, Fable, Histoire,
Il apprit tout, & par de-là.
Imagination fit bien-tôt de son homme
Un Poëte hardi, mais des plus effrénés :
Extravagant, entousiaste, en somme
Grand inventeur d'objets mal enchaînés ;
Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnés.
Dom Jugement, maître d'une autre étoffe,
De son Hôte obligeant prit un soin empressé :
En moins de rien il devint Philosophe ;
Je disois mal ; il fut homme sensé :
Selon son prix, jugeant de chaque chose ;
Ami du vrai, du juste ; allant toûjours au bien :
Ne décidant jamais de rien
Qu'avec connoissance de cause.
Nos Voisins sentirent bien-tôt
Qu'ils pouvoient l'un pour l'autre être de quelque usage.

Les faits chez le Sçavant étoient tous en dépôt ;
Et là s'alloient fournir le Poëte & le Sage.
Des fougues de l'Auteur le Sage s'amusoit ;
Le bon sens veut qu'on se délasse.
Le Poëte aussi s'avisoit
De prendre ses conseils dont parfois il usoit ;
Tant mieux alors pour le Parnasse.
Pour l'Erudit , il méprisoit ,
Qui ? tout le monde ; & ses Voisins ? Sans doute ;
Mais il falloit jaser. Où chercher qui l'écoute ?
Chez ses Voisins. Il le faisoit.

C'est pour le commun avantage
Qu'ici tous les talens ne sont point d'un côté ;
Aucun ne les a tous ; mais ce même partage
Est le lien de la Société.



LE SOC ET L'EPE'E.

FABLE XIV.

AUTREFOIS le Soc & l'Epée
Se rencontrerent dans les champs.
De sa noblesse elle tout occupée,
Ne sembloit pas appercevoir les gens.
Le Soc donne un salut, sans que l'autre le rende.
Pourquoi, dit-il, cette fierté ?
L'ignores-tu ? belle demande !
Tu n'es qu'un Roturier, je suis de qualité.
Eh ! d'où prends tu, dit-il, ta gentilhommerie ?
Tu ne fais que du mal ; je ne fais que du bien :
Mon travail & mon industrie
De l'homme entretiennent la vie ;
Toi, tu la lui ravis, bien souvent sur un rien.
Petit esprit, ame rampante,
Dit l'Epée, est-ce ainsi que pensent les grands cœurs ?
Oüi, répondit le Soc ; on a vu des Vainqueurs
Remettre à la charuë une main triomphante :
Témoins les Romains (*a*) nos Seigneurs.
Mais sans moi, dit la Demoiselle,
Ces Romains eussent-ils subjugué l'Univers ?

(a) Plusieurs fameux Romains après avoir triomphé des ennemis de l'Etat, ont retourné labourer leurs champs.

Rome n'étoit qu'un bourg ; on n'eût point parlé
d'elle,
Si mon pouvoir n'eût mis le monde dans ſes fers.
Tant pis ; elle eût mieux fait de ſe tenir tranquille,
Répondit maître Soc, belle néceſſité ;
Que l'Univers devînt l'eſclave d'une ville
Que de ſa vaſte cruauté
Elle effrayât l'Europe, & l'Afrique, & l'Aſie !
Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, à quelle utilité ?
Pour une ambition que rien ne raſſaſie
Trouves-tu donc cela digne d'être vanté ?
L'Epée au bout de ſa Logique,
Appelle enfin maître Soc en duel.
Te voilà ; battons-nous : c'eſt tout ton rituel,
Dit le Soc : Quant à moi, ce n'eſt pas ma pratique ;
Je travaille, & ne me bats point :
Mais, un tiers entre nous pourroit vuider ce point.
Prenons la Taupe pour arbitre ;
Comme Themis (b), elle eſt ſans yeux,
L'air grave & robe noire, on ne peut choiſir mieux.
Chacun au Juge expoſe alors ſon titre.
La nouvelle Thémis les entend de ſon trou :
Et le tout bien compris, prononce cet adage ;
Qui forgea le Soc étoit Sage,
Et qui fit l'Epée étoit fou.

(b) La Déeſſe de la Juſtice qu'on peint avec un bandeau ſur les yeux.

LES DEUX CHIENS.

FABLE XV.

A Madame la Marquise DE LAMBERT.

LAMBERT, mon cœur à chaque instant me dit
Que ma Muse te doit un tribut qui te plaise.
Il en parle bien à son aise :
Le plaisir est pour lui, la peine est pour l'esprit.
Tant bien que mal je puis décrire
Ton bon goût, ta raison, tes vertus, tes talens :
Mais parmi de certaines gens,
Semblables vérités sont fâcheuses à dire.
Les Sages sont des Dieux qui refusent l'encens.
Ne te loüons donc point, quoique le cœur m'en dise.
J'aime mieux te féliciter,
Prendre part à la joie exquise
Qu'avec de vrais Amis tu sçais si bien goûter.
Sçavoir, Politesse, Génie,
Guidés par l'Amitié, se rassemblent chez toi.
Ils ont trouvé leur Uranie : (a)
Ils l'aiment : en ce point je parle aussi de moi.

(a) Muse qui s'occupe de ce qu'il y a de plus élevé dans les Sciences.

Qu'on demande à chacun de ces amis d'élite,
Quel lien te l'attache & quel est son attrait :
A ton tableau chacun mettra son trait :
Somme totale, on aura tout mérite,
Et par conséquent ton portrait.
Le mot m'est échappé. Tu rougis, mais pardonne;
Mon intention étoit bonne;
De ne te point loüer j'avois pris mon parti :
Mais quand le cœur veut quelque chose,
C'est en vain que l'esprit s'oppose;
Il a toûjours le démenti.
Lis ma Fable; le fait est de ta compétence :
J'y peins la disgrace d'un Chien
Qui fera voir à tous, ce que tu sçais si bien,
Qu'amitié veut de la prudence.

❀

MAITRE Brifaut, chien fort doux, fort civil,
En son chemin rencontra de fortune
Aboyard, Chien hargneux, un autre la rancune.(b)
Il l'acoste humblement. Pardonnez, lui dit-il;
Peut-être je vous trouble en votre rêverie;
Mais si vous vouliez compagnie,
Je suis à vous, je m'offre de bon cœur;
Et je tiendrai la grace à grand honneur.
Aboyard n'étoit pas dans son accès farouche;
Les brutaux ont leurs instans.

(b) Personnage du Roman comique, d'un caractere querelleur & malin.

Nos Chiens font amitié : dans la patte on se touche ;
On s'embrasse ; on se traite en amis de tout temps.
Nos freres suivent leur voyage.
Confidences trottoient de la part de Brifaut,
Racontant ses emplois, ses amours, son ménage ;
(Amitié fraîche a ce défaut
Qu'elle jase plus qu'il ne faut.)
Le tout, pour amuser le grave personnage,
Qui parloit peu, qui sembloit s'ennuyer,
Plus on prétendoit l'égayer.
Ils arrivent bien-tôt au plus prochain Village.
Là notre la Rancune aboye à tous les Chiens ;
Attaque l'un, puis l'autre, & se fait mille affaires ;
Tant qu'enfin le tocsin sonne sur nos deux freres,
Qui sont, l'un portant l'autre, ajustés en vauriens.
Pauvre Brifaut en fut pour ses oreilles,
Ni plus ni moins que Seigneur Aboyard.
L'un attira les coups, & l'autre en eut sa part.
Je l'en plains ; mais choses pareilles
Menacent qui choisit ses amis au hazard.



LE CONQUERANT ET LA PAUVRE FEMME.

FABLE XVI.

ROIS, vous aimez la gloire; elle est faite pour
vous.
Il ne s'agit que de la bien connoître
Soyez ce que vous devez être;
Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus doux.
Mais que devez-vous être? & qu'est-ce qu'un Monarque?
C'est plûtôt un Pasteur qu'un maître du troupeau;
C'est le Nocher qui gouverne la barque,
Non le Possesseur du vaisseau.
Votre empire s'étend du Couchant à l'Aurore;
Cent peuples suivent votre loi:
Vous n'êtes que puissant encore;
Gouvernez bien; vous voilà Roi.
Le fameux (*a*) Vainqueur de l'Asie
N'étoit pas Roi: c'étoit un Voyâgeur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
Voulut voir en courant l'Univers allarmé.
De bonne heure Aristote (*b*) auroit dû le convaincre

(*a*) Alexandre.
(*b*) Précepteur d'Alexandre.

Qu'au bien de ses Etats un Roi doit se donner.
Il perdit tout son temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.
Si Dieu sur votre front grava sa ressemblance;
C'est moins en égalant votre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant pour notre bien
Substituts de sa Providence.
Veillez donc à ce bien qu'il veut vous confier;
Mettez-là votre gloire & n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obéir, voilà notre métier;
Et nous rendre heureux, c'est le vôtre.

❀

CERTAIN Sophi, (c) tenant Bellone (d) à son service,
Conquerant de profession,
Bon homme pourtant & sans vice,
(Exceptez-en l'ambition,
Si c'en est un) qu'on le demande
A Messieurs les Héros; ils n'en conviendront point;
C'est la marque d'une ame grande.
Point de bruit avec eux; & passons leur ce point.
Le Monarque Persan de conquête en conquête
Voyoit tous ses voisins domptés;
Vingt couronnes ceignoient sa tête,
Et sous ses loix couloient cent Fleuves bien comptés.

(c) C'est le nom des Empereurs de Perse.
(d) Déesse de la Guerre.

Il usoit bien de ses victoires ;
Et vouloit que par tout la justice fleurît,
Il écoutoit les gens, il lisoit leurs mémoires ;
L'Innocent triomphoit, l'Injuste étoit proscrit.
Sur cette bonne renommée,
Des bornes de son vaste Etat,
Une vielle Femme opprimée
Vint apporter sa plainte aux pieds du Potentat,
Sire, par le droit de la guerre,
Ma Fille & moi nous sommes vos vassaux :
On l'a deshonorée, on a pillé ma Terre ;
Sous un bon Roi doit-on souffrir ces maux :
C'est vous, Sire, que je reclame.
Que je vous plains, ma pauvre Femme !
Dit le Prince : Je veille à maintenir les Loix ;
Mais de si loin que puis-je faire ?
Puis-je songer à tout ? l'Astre qui nous éclaire,
Eclaire-t-il tout le Monde à la fois !
Il n'est pas étonnant que si loin de mon Trône
Mes bons ordres soient mal suivis.
Eh ! pourquoi donc, Seigneur, répondit la Matrone,
Ne pouvant nous régir, nous avez-vous conquis ?



LES DEUX DANDINS.

FABLE XVII.

A Caën pays de Sapience,
Vivoient Messieurs Dandins Avocats, pere & fils.
Le pere consultoit ; le fils à l'Audience
Endormoit quelquefois Thémis.
Qui l'eût cru d'une ame Normande ?
Le pere accommodoit les anciens procès ;
Il sauvoit aux plaideurs les dépens & l'amende ;
Le fils admiroit ses succès :
Mais à ses gains encor il portoit plus d'envie.
C'étoit de jour en jour nouveau remerciment ;
L'un lui devoit les biens, l'autre devoit la vie ;
La Poule & le Ducat au bout du compliment.
Le fils affriandé, sur les traces du pere,
Se met en train de tout accommoder.
Ami de l'un, & de l'autre compere,
Il veut guérir, dit-il, les Normands de plaider.
Déja sur la moindre querelle,
Il assemble les contestans,
Leur prêche la paix fraternelle :
Déteste des procès la longueur éternelle :
Ennuis, chagrins, travaux, ruine au bout du tems
Bien prêché, dit une Partie ;
Mais Pierre est un fripon, Monsieur.

Les fripons ſont chez toi, reprend l'autre crieur.
De repartie en repartie
Chacun ſe quitte en s'outrageant;
Laiſſe Dandin, court au Sergent.
D'un démenti reçu notre Juge novice
Veut décider. On lui conte le fait;
Mais en préſence de Juſtice,
Le démenti tout frais eſt payé d'un ſoufflet:
Pour de ſi beaux ſuccès, point d'honneur, point d'épice;
Pas le moindre petit Poulet.
Jeannot Dandin court à ſon pere;
Qu'eſt-ceci, lui dit-il? comment pouvez-vous faire?
Arbitre des procès, vous accommodez tout.
Au diable le premier dont Jeannot vienne à bout.
J'en veux prévenir un, j'en fais renaître quatre
J'ai beau dire; ils veulent plaider.
Eh! ſot; que n'attends-tu pour les accommoder
Que les Gens ſoient las de ſe battre?



L'ESTOMAC.

FABLE XVIII.

JADIS un Estomac de gourmande mémoire.
Et pour qui, je croi, le premier
Fut inventé l'art de manger & boire
Plus que ne veut Besoin notre vrai Cuisinier,
Notre vrai Médecin, si nous sçavions l'en croire.
Cet Estomac étoit amoureux du ragoût;
De potages farcis & de fines entrées,
De piquans entremets, sophistiques denrées;
Qui font à l'appetit survivre encor le goût.
L'insatiable donc s'en donnant à cœur joie,
Ne disoit jamais : C'est assez.
Tant bien que mal il digeroit sa proie;
Puis, sans rien dire, il vous envoie
Mauvais chile, & de-là se forme mauvais sang;
Sang qui bien-tôt du corps rend toutes les parties
Languissantes, appesanties :
Toutes s'en trouvoient mal; chacune avoit son rang.
Tantôt c'étoit bons maux de tête;
Tantôt colique, ou bien douleurs de reins;
Poitrine embarassée, ou rhumatisme en quête
De l'une ou l'autre épaule; & pour combler la fête,
Dame Goute entreprend & les pieds & les mains.

Qu'eſt-ceci, dit l'homme malade ?
Qui cauſe tout cela ? Ce n'eſt pas moi du moins,
Dit l'Eſtomac ; je vous rends bien mes ſoins,
Et ne vous fais point d'incartade.
Vous fais-je mal ? tâtez ; faut-il d'autres témoins ?
La poitrine ma camarade,
N'eſt pas ſi fidele que moi :
La Tête rêve trop ; le Pied, de bonne foi,
Ne fait pas aſſez d'exercice :
Le Calomniateur donne à chacun ſon vice ;
On n'eſt bien ſervi que de lui.
Le Malade le crut : ainſi, ce fut autrui
Que l'on punit des fautes du perfide.
Topiques aux endroits où la douleur réſide ;
Puis, biſtouris en dance ; enfin la fiévre prend ;
Tout le corps y ſuccombe, & le voilà mourant.
C'eſt fait, pauvre Eſtomac, dites vos patenôtres ;
Les Médecins par les regles de l'art,
Des membres & de vous ont conclu le départ.

Nous avons beau jetter nos fautes ſur les autres ;
Nous en patiſſons tôt ou tard.



L'AMOUR ET LA MORT.

FABLE XIX.

LOIN, Lecteurs dont la critique
Souffle le chaud & le froid,
Qui répandez ſur tout une bile cauſtique,
Sans diſtinguer ni le tort, ni le droit.
Toute perfection chez vous s'appelle vice.
Eſt-on ſublime ? on eſt guindé.
Eſt-on ſimple ? on eſt bas. Tout art eſt artifice ;
Et tout ce qui plaît eſt fardé.
Si je hazarde quelque conte,
Qui vous ſemble un peu fort de ſens,
Eh quoi ! direz-vous, quelle honte
De propoſer ces traits à des Enfans !
Mais, s'il vous plaît, la Fable eſt-elle l'ennemie
Du profond & du fin, quand il vient à propos ?
La prenez-vous pour une Mie,
Qui ne ſçait rien qu'endormir des Marmots ?
Bien-tôt vous allez vous dédire
Au premier trait commun que j'oſerai rimer.
N'eſt-ce qu'à des Enfans qu'il veut ſe faire lire ?
C'eſt bien la peine d'imprimer.
C'eſt ainſi que chaque rencontre
Vous voit changer de meſure & de poids ;
Diſant blanc ou noir ; pour ou contre ;

Vous contredisant mille fois
Pour vous sauver d'approuver une.
Eh bien, n'approuvez pas; qui veut vous y forcer?
Pour moi, me remettant du tout à la Fortune.
J'irai mon train sans m'en embarrasser.
J'avertis seulement d'avance,
Que je me propose en effet
D'instruire & d'amuser l'Enfance;
Mais sans oublier l'Homme fait.
Je voudrois qu'en mes vers tout âge pût apprendre;
J'imagine & j'écris pour tous.
Laissez à vos Enfans ce qu'ils en pourront prendre;
Et gardez le reste pour vous.



LA Mort fille du Temps, & l'Enfant (a) de Paphos,
Jadis, comme aujourd'hui, voyageoient par le Monde.
Tous deux l'arc à la main, le carquois sur le dos,
Ils faisoient ensemble leur ronde.
Jupiter vouloit que l'Amour
Blessant les jeunes cœurs, mit des humains au jour;
Et que la Mort frappant la Vieillesse imbécile,
Délivrât l'Univers d'une charge inutile.
C'étoit là l'ordre; & tout devoit aller
Selon ce plan que semble exiger l'âge.

(a) L'Amour.

Gloto, (b) disoit l'Amour, aura de quoi filer;
Nous lui taillerons de l'ouvrage;
Et moi, disoit la Mort, je m'en vais occuper
Sa sœur Atropos (c) à couper:
Qu'elle ait de bons cizeaux, pour moi j'ai bon courage.
Nos Voyageurs, au coin d'un bois,
Se reposant un jour fatigués du voyage,
Ils mettent bas & l'arc & le carquois,
Confondent tout leur équipage;
Et quand il faut partir, le reprennent sans choix.
De l'enfant le Squelete avoit pris maintes fléches;
L'Amour parmi ses traits mêla ceux de la Mort.
L'une au cœur des Vieillards fit d'amoureuses bréches;
L'autre des Jeunes gens alla trancher le sort.
Jupiter rit de la méprise,
Et n'y mit de remede en rien:
Il pensa que de leur sotise
Il pouvoit naître quelque bien.
Si notre espéce en effet étoit sage,
Depuis ce troc nous craindrions,
Malgré la force ou la langueur de l'âge,
Et la mort & les passions.
Sans ce danger que je soûtiens propice,
Dans la vigueur des ans, ou bien sur leur déclin,
Le vice n'auroit point de frein,
Et la vertu point d'exercice.

(b) Une des trois Parques. C'est celle qui file les jours des hommes.

(c) Une des trois Parques. C'est celle qui coupe le fil de la vie.



LIVRE QUATRIEME.

LE ROI DES ANIMAUX.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR L'ANCIEN EVESQUE DE FREJUS.



LEURI, nouveau Mentor (*a*) d'un
nouveau Télémaque, (*b*)
Toi, qui le promenant par les siécles
passés,
Pour le bonheur d'un autre Itaque,
Rapproches sous ses yeux tant de faits dispersés.
Dans ces sédentaires voyages,
Tu le conduis sans crainte des naufrages,

(*a*) Grec fameux par sa sagesse, il fut le gouverneur de Télémaque.
(*b*) Il étoi fils d'Ulisse Roi d'Itaque.

De païs en païs, cueillant par tout des fleurs;
Formant, chemin faisant, son esprit & ses mœurs.
Tu sçais lui faire de l'Histoire
Une étude féconde, où tout rit, où tout plaît;
Il s'instruit de la vraie & de la fausse gloire;
A chaque trait dont s'orne sa mémoire,
Dans son cœur quelque vertu naît.
Mais sçais-tu bien sur quoi j'espere
De tes leçons le succès le plus grand?
C'est qu'en instruisant, tu sçais plaire;
Tu sçais te faire aimer, & voilà mon garand.
Quand tes sages discours l'invitent
A commencer en lui ce qu'il doit être un jour,
Tes graces, ta douceur obtiennent son amour;
Le Maître plait; les leçons en profitent.
Tu vois voler son estime & sa foi
Au devant des vertus qu'il confond avec toi.
Fais de cet ascendant un usage fidéle.
L'amour qu'il te donne aujourd'hui,
Est la mesure & la source du zèle
Que tout son Peuple aura pour lui.



LASSEZ de vivre en République
Jadis les Animaux essayerent d'un Roi;
Ils firent choix d'un Bœuf surnommé Pacifique;
On se promit d'être heureux sous sa loi.
Le Monarque nouveau, doux, bienfaisant, affable,
Se fit aimer; mais ce fut tout.

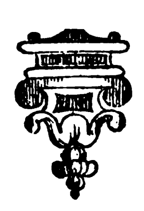
Il ne sçavoit que plaindre un misérable :
Falloit-il punir un coupable ?
Tout son pouvoir étoit à bout.
Mille petits Tirans désoloient sa Province ;
Les Tigres, les Lions enlevoient ses Sujets ;
Qu'y faisoit-il ? il leur prêchoit la paix :
C'étoit pitié qu'un si bon Prince.
Bienfaits tant qu'on vouloit, point de punition ;
Par tout, Indulgences Plenieres.
On le dépose enfin, pour choisir le Lion.
Le nom de Conquerant suit cette élection.
Bien-tôt le nouveau Roi recule ses frontieres ;
Soûmet tous ses voisins à son ambition ;
Fait trembler ses sujets, plus de rebellion :
Mais aussi point d'amour ; il n'inspiroit que crainte.
Sa Majesté cruelle & de sang toûjours teinte,
Effrayoit jusqu'à ses flatteurs ;
Sur un soupçon, sur une plainte ;
Malheur aux accusés, même aux accusateurs.
Qu'est ceci, dit le Peuple ? & quel choix est le nôtre ?
La Diéte (c) a bien mal réüssi ;
De deux Rois, pas un bon ; nous ne craignions point l'autre ;
Le moyen d'aimer celui-ci ?
Il ne connoît d'autre Loi que sa rage.
Enfin déseperé d'un si dur esclavage,

(c) Nom d'usage en Allemagne & en Pologne pour signifier une assemblée d'Etats.

Sur le Néron (d) des bois tout le Peuple courut.
Imaginez-vous le carnage ;
Il en coûta du sang ; mais le Tiran mourut.
Alors, ce Bœuf si débonnaire,
Qu'on avoit déposé sans qu'il en dit un mot :
Messieurs, dit-il, j'ai trouvé votre affaire ;
Cet Elephant est votre vrai balot.
Il est bon comme moi, terrible comme l'autre ;
Vous serez ses enfans ; il vous défendra bien ;
Je lui donne ma voix, joignez-y tous la vôtre ;
Pour vous régir, que lui manque-t-il ? Rien,
S'écria tout le Peuple. On le choisit : son Regne
Répara les malheurs passés.

Rois, qu'on vous aime & qu'on vous craigne :
L'un sans l'autre n'est pas assez.

(d) Empereur Romain fameux entre les Princes cruels.



LE PECHER ET LE MEURIER.

FABLE II.

UN Pécher, les amours & l'eſpoir de ſon Maître,
Du jardin l'arbre favori,
Le Printems ne faiſant que naître,
S'applaudiſſoit d'être déja fleuri.
Il aviſe un Meurier tout auſſi ſec encore
Que dans les froids les plus cuiſans :
Aucun ſigne de vie ; on n'y voit rien éclore,
Feüilles ni fleurs ; ſes rameaux languiſſans
Sont encor tous tranſis à la honte de Flore. (a)
L'ami, dit le Pécher, que te ſert le Printems ?
Ta pareſſe le deshonore.
Déja de ſa touchante voix.
Philomele (b) l'annonce aux Echos de ces bois ;
Toute la Nature s'éveille.
Dès le matin une Aurore vermeille
Vient nous arroſer de ſes pleurs,
Nectar délicieux des arbres & des fleurs.
Cependant, pareſſeux, le Zéphire a beau faire ;
Tu dors, quand tout eſt éveillé.
Que ne m'imites-tu ? Regarde, conſidere
Comme j'ai déja travaillé.

(a) Déeſſe des fleurs.
(b) Le Roſſignol.

Me voilà tout fleuri ; d'une belle eſpérance
Voilà déja mon maître régalé.
Je lui tiendrai parole, il peut compter d'avance
Qu'au nombre de mes fleurs mon fruit eſt égalé.
A peine l'Arbre a-t-il parlé,
Qu'un vent de Bize ſouffle, & détruit tout l'ouvrage.
Du Fécher la fleur déménage,
Et tout eſpoir de fruit avec elle envolé
Lui laiſſe à peine attendre un ſtérile feüillage.
Eh bien, dit le Meurier, avois-je donc grand tort
De ne me pas preſſer ſi fort ?
Zéphire a beau ſouffler, je crains encor la Biſe.
Sçache qu'il faut à tems commencer l'entrepriſe,
Quand on veut en venir à bout.

L'impatience gâte tout.



L'OPINION.

FABLE III.

J'IMPLORE ton ſecours, Invention divine,
Je ne puis travailler ſur d'antiques tableaux :
Si je ne crée & ſi je n'imagine,
Je jette de dépit & couleurs & pinceaux.
Les fictions d'autrui n'excitent point ma veine ;
Si le fonds n'eſt à moi j'y bâtis avec peine.
Je craindrois toûjours que le dol (a)
Ne m'en dépoſſédât ſous ombre de Juſtice,
Et qu'un jour le maître du ſol (b)
Ne revendiquât l'édifice.
Ne brodons point enfin le Canevas d'autrui.
Jadis on inventoit ; inventons aujourd'hui.
Nos Peres l'ont bien fait ; ne pourrions-nous le faire ?
Non, me dit-on, les tems en ſont paſſés.
Il falloit naître aux jours ou d'Eſope ou d'Homere ;
Mais vous venez trop tard. Imitez : c'eſt aſſez.
Je n'en ſuis point d'avis. Il ſemble à ce langage
Que le monde ſoit décrépit,
Qu'il ait tout vû, qu'il ait tout dit :
Il s'en faut bien ; il n'eſt qu'à la fleur de ſon âge ;

(a) Terme de Pratique qui ſignifie fraude.
(b) Autre terme de Pratique qui ſignifie le terrain.

Et c'eſt trop dire, il n'a que cinq ou ſix mille ans.
Or, près des millions d'années
Que vraiſemblablement portent ſes deſtinées,
Il ne fait que de naître; & nous ſommes enfans.
Il y paroît, toûjours timides,
Nous n'oſons avancer, ſi nous n'avons des guides.
Nous demandons à chaque pas,
A-t-on été par-là? Non; n'y marchons donc pas.
Voilà bien le diſcours d'enfans tels que nous ſommes.
Nous ſerons plus hardis, quand nous ſerons des hommes.
Que de terres encor reſtent à découvrir!
La Fiction ſur tout eſt un païs immenſe:
On ira loin, pourvû qu'on penſe.
Les chemins manquent-ils? c'eſt à nous d'en ouvrir.
Imaginons des faits; créons des perſonnages;
Si nous trouvons des critiques ſauvages,
Allons toûjours, & laiſſons-les crier.
A l'honneur d'inventer Apollon nous convie;
Et nous ſommes, malgré l'envie,
Créateurs de notre métier.
En vertu de ce privilége
Voici donc de nouveax Acteurs,
Dame Ignorance & ſon cortége,
Pareſſe, Orgueil. Ecoutons ces Docteurs.
Ils font déja gronder tout le Peuple critique
Contre un conte métaphiſique.

DEMOISELLE Ignorance étoit grosse d'enfant:
Demandez-moi qui l'avoit abusée?
Je n'en sçais rien, mais on comprend
Qu'abuser l'Ignorance est chose bien aisée:
Elle étoit grosse enfin, le dernier mois couroit.
Sur cet évenement maint Oracle à la ronde
En termes pompeux déclaroit
Qu'elle alloit accoucher de la Reine du monde;
D'un Enfant qui feroit des Rois, même des Dieux;
Qui regleroit lui seul tous les usages;
Et si vous voulez encor mieux,
Qui fonderoit des écoles de Sages;
Le monde désormais verroit tout par ses yeux.
On accouche de peur; mais la pauvre Ignorance
Accoucha d'admiration:
L'Oracle s'accomplit. Comment? par la naissance
De Demoiselle Opinion.
On fait venir l'Orguëil & la Paresse,
Parens de l'Ignorance, & de plus ses Amis;
Et de nommer l'Enfant l'honneur leur est remis.
La Marraine l'admire, & lui sourit sans cesse;
Le Parrain gravement le flate, le caresse;
Et de leur pleine autorité
Ils l'appellent la Vérité.



LES CHIENS.

FABLE IV.

Pour chercher sûrement fortune
Nombre de braves Chiens se liguerent entr'eux.
De gloire & de butin faisons bourse commune,
Leur dit, monté sur la Tribune,
Un Dogue, Orateur vigoureux.
Vous l'eussiez entendu par sa docte harangue
Enflammer les Confédérés,
Et leur étaler en sa langue
La Concorde & ses droits sacrés :
Ce Dogue en un Collége avoit pris ses dégrés.
Vous avez tous maint (a) Hector à poursuivre,
Les Loups, les Sangliers : courez ; je vous les livre,
Si de votre union vous serrez le lien ;
Mais si quelqu'un hargneux & difficile à vivre
Met le trouble entre vous, & s'en va sur un rien
Traiter son compagnon de visage (b) de chien,
Si vous donnez entrée à la guerre civile,
Vous périrez ; & j'en atteste ici
Les manes querelleurs d'Achille :
Car, comme vous voyez, l'Orateur, Dieu merci,
Etoit sçavant & plagiaire aussi.

(a) Fils de Priam qui défendit Troye, & qui fut le plus fatal aux Grecs.

(b) Injure qu'Achille dit à Agamemnon dans l'Iliade.

Sur ſa figure pathétique
Nos Ligués font ſerment de demeurer unis.
Du zéle de la République
Contre tout intérêt les voilà bien munis.
De ce pas nos Héros partirent,
Trouvent un Sanglier, l'attaquent, le déchirent ;
Il n'eſt plus queſtion que de le partager.
C'eſt le point délicat. Nos gens ſe déſunirent.
Moi diſoit l'un, j'en veux manger
Ma groſſe part : j'ai renverſé la Bête.
L'autre, c'eſt moi qui viens de l'étrangler.
Pour ceux-ci, qui de loin ont regardé la fête,
Penſent-ils par ſe régaler
Comme les plus vaillans ? qu'ils jeunent ; à la quête
Pour leur compte ils peuvent aller.
Tant fut dit, que le feu leur montant à la tête,
Les voilà furieux, combatans pour les parts.
De moment en moment s'accroît leur barbarie ;
La farouche Bellone & l'implacable Mars
Irritant encor la furie,
De carnage & de ſang repaiſſent leurs regards.
Ce Champ au peuple Chien fut une autre Pharſale (c)
Où n'écoutant qu'une rage brutale,
Parens contre Parens, chacun ſe diſputa
Le Sanglier dont aucun ne tâta :
Car, tandis qu'en ce choc leur fureur ſe déploye,
Que de s'entretuer ils ſe donnent la joye,

(c) Champ de bataille où Céſar vainquit Pompée.

Ils virent accourir une troupe de Loups.
Qui put s'enfuir, s'enfuit ; mais ils ne purent
Des Loups le reste fut la proye.
Or, de cela deux vérités :
C'est l'Intérêt qui fait & qui rompt les traités
La Discorde sa fille enfante la Ruine.
En seize mille vers bien sonnans, bien com;
Plus n'en apprend l'Iliade divine.



LE PORTRAIT.

FABLE V.

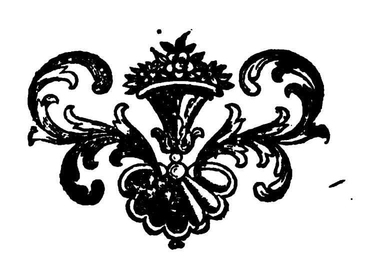
LE Monde est plein de faux Censeurs.
Qu'on leur montre une bonne piéce,
Leur ignorante hardiesse
De son autorité la renvoye aux Farceurs.
Il n'y trouvent ni goût, ni force, ni justesse;
C'est ceci, cela qui les blesse;
Blâmant, proscrivant tout, & de par les neuf Sœurs.
Eh, Messieurs, c'est orgueil, & non délicatesse :
Vous n'étes qu'ignorans, soi disans connoisseurs.



DE se faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour propre de son métier
Est ami des Portraits : cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là notre unique folie.
Le Portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en Peinture :
Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
Bon, dit l'un on vous a fait noir;

Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre. Ce nés n'est pas bien à sa place,
Reprend un tiers : Je voudrois bien sçavoir
Si vous avez les yeux si petits & si sombres ?
Et puis, en vérité, que servent-là ces ombres ?
Ce n'est point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le Peintre en vain s'écrie ; il a beau se fâcher ;
Sur cet Arrêt il faut qu'il recommence :
Il travaille, fait mieux, réüssit à son choix,
Et gageroit tout son bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.
Les Connoisseurs assemblés de nouveau
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le visage ;
On vous creuse la jouë ; on vous ride la peau ;
Vous êtes là laid & sexagenaire ;
Et flaterie à part, vous êtes jeune & beau.
Eh bien, leur dit le Peintre, il faut encor refaire ;
Je m'engage à vous satisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les Connoisseurs partis, le Peintre dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom s'il faut que je les nomme,
Ne sont que de francs ignorans ;
Et si vous le voulez, demain je les y prends.
D'un semblable Tableau je laisserai la tête,
Vous mettrez la vôtre en son lieu.
Qu'ils reviennent demain ; l'affaire sera prête.
J'y consens, dit notre homme ; à demain donc adieu.

troupe des Experts le lendèmain s'assemble,
Peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,
:la vous plaît-il mieux ? dites ; que vous en semble ?
u moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
›urquoi nous rappeller, dirent-ils ? Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi,
e n'est point du tout lui, vous l'avez pris à gauche.
ous vous trompez, Messieurs, dit la Tête, c'est moi.



LES GOURMETS.

FABLE VI.

(a) MAis n'eſt-il pas auſſi des goûts ſûrs ? oüi ſans doute :
Ils ſont rares ; mais il en eſt.
Heureux qui les rencontre ! Heureux qui les écoute !
Plus heureux encor qui leur plaît !
Travaillons-y, quoiqu'il en coûte.



SUR un vin frais cuvé le maître d'un Logis
Tenoit conſeil, interrogeoit ſon monde ;
La taſſe couroit à la ronde ;
Il vouloit que chacun en donnât ſon avis.
L'un le goûtant à vingt repriſes,
Très élegamment décidoit
Qu'il étoit fait exprès pour les tables exquiſes ;
Un autre en l'avalant opinoit du godet.
Ce vin tout d'une voix vaut la liqueur ſuprême
Dont les Dieux s'enivrent là-haut :
On eût défié (b) Bacchus même
D'y trouver le moindre défaut.
Arrivent deux Gourmets, Docteurs en l'art de boire,

(a) Cette Fable eſt liée avec la précéden e.
(b) Dieu du vin.

Le Marguillier Lucas & le Syndic Gregoire ;
On leur en fait goûter. Eh bien, qu'en dites-vous ?
Votre avis n'eſt-il pas le nôtre ?
Il ſent le fer, dit l'un : le cuir auſſi, dit l'autre.
Bon, dit-on, quelle idée ! & d'où viendroient ces goûts ?
Le Bacchique Sénat les croit devenus fous.
On les raille à l'envi ; mais courte fut la joie ;
L'évenement vint les juſtifier.
On trouve, en le vuidant, dans le fonds du Cuvier,
Une petite clef pendant à ſa courroye ;
Et railla bien qui railla le dernier.

Auteurs, à mille gens votre ouvrage a ſçû plaire ;
On le dit excellent ; ne vous y fiez pas.
Maint défaut échape au vulgaire,
Qu'appercevront les délicats.



PANDORE.

FABLE VII.

(a) VULCAIN tout frais banni du céleste Serdeau
Voulut à sa façon faire une créature.
D'abord, en employant la forge & le marteau.
Il imita du corps la secrette structure ;
Puis en fit les dehors ; & son adroit cizeau
Tailla, polit, acheva la figure.
Jupiter dit : L'ouvrage est beau ;
Certes mon Fils entend bien la sculpture :
D'Humains il feroit presque une manufacture :
Mais après tout, ce n'est qu'un corps,
Qu'une statuë ; il y faut joindre une ame
Qui de l'ouvrage anime les ressorts.
Il dit : L'airain respire, & la statuë est Femme.
Tout habitant du Ciel voulut lui faire un don.
Jugez quel fut son appanage !
Rien ne manquoit à son ménage ;
De Graces & de Ris on lui fit sa maison.
Chaque Dieu la dota d'un nouvel avantage,
De charmes, de talens, d'adresse, de courage ;
Et de là Pandore est son nom ;

(a) Fils de Jupiter & de Junon. Jupiter fâché de le voir si laid, le précipita du Ciel en terre d'un coup de pied. Il étoit Forgeron des Dieux.

C'eſt-à-dire, tout don, ô le bel aſſemblage !
Mais le Dieu ſournois de là-bas,
Pluton, s'en vint offrir une boëte à Pandore.
Tenez, dit-il ; voici bien mieux encore ;
C'eſt le plus grand tréſor, ſi vous ne l'ouvrez pas.
La belle à ce diſcours trouva quelque embarras.
Elle étoit femme & partant curieuſe ;
L'œil toûjours ſur la boëte on la voit ſoucieuſe ;
Ne point l'ouvrir, dit-elle ! on ſe mocque de moi :
Plaiſant tréſor de qui la jouïſſance
Eſt de n'en point uſer ! Je m'y perds, plus j'y penſe ;
C'eſt une enigme : oh, par ma foi,
J'en aurai le cœur net. Il faut voir. Elle l'ouvre.
Dieux, qu'en ſort-il ? Qu'eſt-ce qu'elle découvre ?
Quels maux affreux s'échapperent de-là ?
La Douleur & la Mort : pis encor que cela :
Des Vices odieux l'engeance toute entiere
Se produiſit à la lumiere.
Or je demande en quel rang mettrons nous
La Curioſité qui fut mere de tous ?

❦

A Ce fait ancien joignons un peu du nôtre.
Je ne puis me guerir de l'émulation.
Cette Fable en enfante une autre :
C'étoit mon avant ſcène ; & voici l'action.
Nous voilà, ſe dirent les Vices,
Mais que deviendrons-nous ? ſongeons à nous lo-
ger.
Moi, dit l'Ambition, je n'ai point à ſonger :

Des Grands je ferai les délices,
Et de ce pas je m'y vais héberger :
La Cour des Rois sera mon gîte.
Et moi, dit l'Intérêt, je m'en vais au plus vîte
Chez les Négocians & Messieurs leurs Commis;
J'y ferai bien-tôt des amis.
Je veux leur enseigner à se tracer sur l'Onde
Aux plus lointains Climats mille chemins nouveaux :
Je veux que sur de bons vaisseaux,
Ils me promenent par le monde :
Je verrai le païs. La Débauche à son tour,
Dans la maison du Riche établit son séjour.
Là, de rien elle n'aura faute;
Goûtant de plus d'un vin & de plus d'un amour,
Elle va regner chez son Hôte.
L'Hipocrisie alors se logeoit encor mieux;
Ces Gens aux doux parler, au saint baissement d'yeux,
Pour elle ont des chambres garnies :
Elle sera dans les Temples des Dieux
Maitresse des cérémonies,
Quant à la Jalousie, où sera son quartier ?
Peut-elle manquer de retraites ?
Ne fût-il dans le monde entier
Que deux Belles ou deux Poëtes ?
Ainsi de se loger tout Vice vint à bout.
La Vanité pourtant paroissoit sans domaine.
Et toi, lui dit quelqu'un? N'en soyez point en peine;
Moi, dit-elle, Messieurs, je logerai par tout.

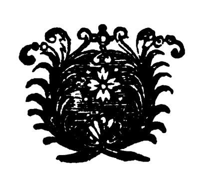
LE CHAT ET LA SOURIS.

FABLE. VIII.

FINETTE, gentille Souris,
Avoit un jour donné dans une Souriciere :
Pour un morceau de lard la voilà prisonniere :
Par fois les plus Sages sont pris.
Maître Matou que cette odeur attire,
S'en vient flairer le trébuchet ;
Il y voit la Souris & du lard à souhait :
Quel repas pour le Maître Sire !
Pour l'avoir, le rusé se met sur son beau dire.
Ma Commere, dit-il d'un ton de papelard,
Mettons bas la vieille rancune ;
C'est trop vivre ennemis ; j'en suis las pour ma part :
Si comme moi la guerre t'importune,
Il ne tiendra qu'à toi que desormais
Nous ne vivions en pleine paix.
Du meilleur de mon cœur, lui répondit Finette.
Quoi, tout de bon, dit l'un ? Oüi, dit l'autre. Voyons,
Reprit le Chat ; pour faire alliance complette,
Ouvre-moi ton logis, que nous nous embrassions.
Volontiers ; vous n'avez qu'à lever une planche
Qui le ferme de ce côté.

Ça, dit le Chat de bonne volonté,
Et qui déja croit tenir dans sa manche
Souris & lard tant convoité.
De ses deux griffes il attrappe
Le long morceau de bois où la planche pendoit.
Il se baisse, elle leve. Alors Finette échappe
Avec le lard qu'elle mordoit.
Le Chat court, mais trop tard, & bien loin de son compte,
N'eut ni lard ni Souris, n'eut que sa courte honte.

Le Prudent sçait tirer son bien,
Même de l'ennemi qui pense à le détruire.
Autre morale y viendroit aussi-bien.
Tel nous sert en voulant nous nuire.



LES DEUX LIVRES.

FABLE IX.

J'AI vû quelquefois un Enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable.
L'élevoit-on sur une table ?
Le Marmot pensoit être grand.
Tout Homme est cet Enfant. Les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe & la splendeur,
C'est la table du Nain ; ce sont autant d'échasses,
Qu'il prend pour sa propre grandeur.
Je demande à ce Grand, qui me regarde à peine,
Et dont l'acueil même est dedain,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine ?
Est-ce sa race, ou son rang, ou son train ?
Mais quoi ? de tes Ayeux la mémoire honorable ;
L'autorité de ton emploi,
Ton Palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme ; est-ce toi ?
Rien moins ; & puisqu'il faut qu'ici je t'apprétie,
Un cœur bas, un esprit mal-fait,
Une ame de vices noircie
Te voilà nud, mais trait pour trait.
Du surplus ton orgueil te trompe & nous surfait.

Il eſt quelques Puiſſans que de leurs dons céleſtes
Les Dieux prennent plaiſir d'orner :
L'orgueil à ceux-là ſeuls pourroit ſe pardonner;
Mais ceux-là ſont les ſeuls modeſtes.
C'eſt un double exemple à donner.

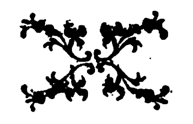
❦

COTE à côte ſur une planche,
Deux Livres enſemble habitoient.
L'un neuf, en maroquin & bien doré ſur tranche;
L'autre en parchemin vieux que les vers grignotoient.
Le Livre neuf, tout fier de ſa parure,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici;
Mon Dieu, qu'il put la moiſiſſure!
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain?
Eſt-il œil qui ne s'en offenſe?
Eh! de grace, Compere, un peu moins de dedain,
Lui dit le Livre vieux; chacun a ſon mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connoiſſiez à fonds... Je vous en quitte,
Dit le Livre Seigneur. Un moment d'entretien,
Reprend ſon camarade. Eh non; je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte...
Taiſez-vous; vous me faites honte;
Holà (*a*) Mons du Libraire, holà,

(*a*) Maniere vaine & cavaliére de prononcer le nom de Monſieur en l'abrégeant.

Pour votre honneur, retirez-moi de là.
Un Marchand vient sur l'entrefaite,
Demande à voir des Livres; il en voit:
A l'aspect du Bouquin, il l'admire & l'achette;
C'étoit un Auteur rare, un Oracle du Droit.
Au seul titre de l'autre, ô la mauvaise emplette!
Dit le Marchand homme entendu.
Que faites-vous de ce Poëte
Extravagant ensemble & morfondu?
C'est bien du maroquin perdu.

Reconnoissez-les bien; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces vers il s'agit?
Du sage mal vêtu le grand Seigneur rougit;
Et cependant l'un est un homme;
L'autre n'est souvent qu'un habit.



Il est quelques Puissans que de leurs dons célestes
Les Dieux prennent plaisir d'orner :
L'orgueil à ceux-là seuls pourroit se pardonner ;
Mais ceux-là sont les seuls modestes.
C'est un double exemple à donner.



COTE à côte sur une planche,
Deux Livres ensemble habitoient.
L'un neuf, en maroquin & bien doré sur tranche ;
L'autre en parchemin vieux que les vers grignotoient.
Le Livre neuf, tout fier de sa parure,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici ;
Mon Dieu, qu'il put la moisissure !
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci ?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain ?
Est-il œil qui ne s'en offense?
Eh! de grace, Compere, un peu moins de dedain,
Lui dit le Livre vieux ; chacun a son mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connoissiez à fonds... Je vous en quitte,
Dit le Livre Seigneur. Un moment d'entretien,
Reprend son camarade. Eh non ; je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte...
Taisez-vous ; vous me faites honte ;
Holà (*a*) Mons du Libraire, holà,

(*a*) Maniere vaine & cavaliére de prononcer le nom de Monsieur en l'abrégeant.

Il ne voit plus la mort ni l'esclavage ;
Dans son esprit ce sont traits effacés.
Le voilà donc qui voit en perspective
Ce Sceptre absolu qui l'attend :
En est-il mieux ? le croyez-vous content ?
L'impatience la plus vive
Lui fait un siécle d'un instant.
Quelque faveur que le Ciel lui déploye,
Tout est insipide pour lui :
Où les autres mourroient de joie,
Ce Roi futur séche d'ennui.
Ciel, cria-t-il encor, retranchez les années
Qui me séparent de mon bien.
Hâtez mes grandes destinées :
Hors de-là je ne goûte rien.
Çà dit le Sort, malgré ton imprudence
Je ferai mieux que tu ne veux.
C'en est fait, tu va être heureux ;
Je te rends à ton ignorance.

Bon lot ! bien à propos tout homme en fut pourvû.
Sans cela notre impatience
Feroit un mal d'un bien prévû.
Et le mal nous tueroit d'avance.



LES ARBRES.

FABLE XI.

CHEZ nos Ayeux, à qui Dieu faſſe paix;
Un Aſtrologue étoit un meuble néceſſaire.
Sans ſon avis on ne pouvoit rien faire.
La Raiſon commandoit ; il reſte encore un mais ;
Qu'eſt-ce que l'Aſtrologue augure de l'affaire ?
Vouloit-on bâtir, voyager,
Vendre, aller faire des emplettes,
Se marier ou ſe purger ?
Il vous falloit ſurtout le *Viſa* des Planetes.
Tout Aſtrologue étoit priſé ſon peſant d'or,
Idiot préjugé, qui n'exceptoit perſonne !
L'homme eſt ſi ſot, que je m'étonne
Que la mode n'en dure encor.



UN grand Seigneur ami du Jardinage,
Avoit des arbres à planter.
Son Prédiſeur qu'il s'en va conſulter,
Fait ſon théme, étudie, & trouve pour l'ouvrage
Les Céleſtes aſpects dont il faut profiter.
Allons, dit le Docteur, qu'on plante tout-à-l'heure ;
Le Ciel ne veut ni délai, ni demeure;

Il ne voit plus la mort ni l'esclavage ;
Dans son esprit ce sont traits effacés.
Le voilà donc qui voit en perspective
Ce Sceptre absolu qui l'attend :
En est-il mieux ? le croyez-vous content ?
L'impatience la plus vive
Lui fait un siécle d'un instant.
Quelque faveur que le Ciel lui déploye,
Tout est insipide pour lui :
Où les autres mourroient de joie,
Ce Roi futur séche d'ennui.
Ciel, cria-t-il encor, retranchez les années
Qui me séparent de mon bien.
Hâtez mes grandes destinées :
Hors de-là je ne goûte rien.
Çà dit le Sort, malgré ton imprudence
Je ferai mieux que tu ne veux.
C'en est fait, tu va être heureux ;
Je te rends à ton ignorance.

Bon lot ! bien à propos tout homme en fut pourvû.
Sans cela notre impatience
Feroit un mal d'un bien prévû.
Et le mal nous tueroit d'avance.

APOLLON ET MINERVE,

Médecins.

FABLE XII.

A M. DE FONTENELLE.

FONTENELLE, grand maître & de Prose & de
Rime,
De qui l'esprit contient tous les esprits,
Et qui, doué d'une raison sublime,
Ne l'as point aux dépens des Graces & des Ris :
Je traite dans ces vers la science commune
Que personne n'apprend, que chacun croit sçavoir,
La Morale ; & de peur qu'elle soit importune,
Sous des voiles rians je la fais entrevoir.
Tu sçais à fonds cet art qu'à peine l'on effleure.
Avant de t'élever aux spéculations,
Tu t'étois muni de bonne heure
Du principe des actions.
Prononce donc sur mes Allégories ;
Juges-en sans appel le fonds & le détail :
C'est à tes lumieres chéries
Que je soûmets tout mon travail :
Non pas qu'en tout j'espére gain de cause ;
J'aurai tort en plus d'un endroit.
Ici la rime souffre, & plus loin c'est la chose ;

Je n'irai pas peut-être à mon but assez droit ;
Parfois un mot intrus d'un autre tient la place,
Et quelquefois le tour est vicieux ;
Tantôt trop de foiblesse, & tantôt trop d'audace ;
Même, où j'aurai bien fait, j'aurai manqué le mieux.
Mais quoi ! ne sçai-tu pas quelle espéce est la nôtre ?
Chacun de ses talens a beau s'enorgueillir :
Dès qu'on est homme, il faut faillir,
Et je suis homme en cela plus qu'un autre.

(a) APOLLON & (b) Minerve étoient bannis des Cieux.
Pour quel sujet ? Cela n'importe ;
Passons-nous-en ; le Souverain des Dieux,
Quand tel est son plaisir, met les gens à la porte :
On obéït, faute de mieux.
Que faire, dirent-ils ? sevrez (c) de l'Ambroisie
Il faut chez les Mortels aller gagner sa vie.
Moi, dit le Dieu, je sçais un bon métier.
J'ai bien aussi le mien, répondit la Déesse.
Ils firent choix d'une ville de Gréce,
Et s'établirent là, chacun en son quartier.
Apollon se fit Empirique ;
Guérissoit tous les maux du corps ;

(a) Apollon Dieu de la Médecine.
(b) Déesse de la sagesse.
(c) Nourriture des Dieux.

APOLLON ET MINERVE,

Médecins.

FABLE XII.

A M. DE FONTENELLE.

FONTENELLE, grand maître & de Prose & de Rime,
De qui l'esprit contient tous les esprits,
Et qui, doué d'une raison sublime,
Ne l'as point aux dépens des Graces & des Ris ;
Je traite dans ces vers la science commune
Que personne n'apprend, que chacun croit sçavoir,
La Morale ; & de peur qu'elle soit importune,
Sous des voiles rians je la fais entrevoir.
Tu sçais à fonds cet art qu'à peine l'on effleure.
Avant de t'élever aux spéculations,
Tu t'étois muni de bonne heure
Du principe des actions.
Prononce donc sur mes Allégories ;
Juges-en sans appel le fonds & le détail :
C'est à tes lumieres chéries
Que je soûmets tout mon travail :
Non pas qu'en tout j'espére gain de cause ;
J'aurai tort en plus d'un endroit.
Ici la rime souffre, & plus loin c'est la chose ;

Je n'irai pas peut-être à mon but assez droit ;
Parfois un mot intrus d'un autre tient la place,
Et quelquefois le tour est vicieux ;
Tantôt trop de foiblesse, & tantôt trop d'audace ;
Même, où j'aurai bien fait, j'aurai manqué le mieux.
Mais quoi ! ne sçai-tu pas quelle espéce est la nôtre ?
Chacun de ses talens a beau s'enorgueillir :
Dès qu'on est homme, il faut faillir,
Et je suis homme en cela plus qu'un autre.

(a) APOLLON & (b) Minerve étoient bannis des Cieux.
Pour quel sujet ? Cela n'importe ;
Passons-nous-en ; le Souverain des Dieux,
Quand tel est son plaisir, met les gens à la porte :
On obéït, faute de mieux.
Que faire, dirent-ils ? sevrez (c) de l'Ambroisie
Il faut chez les Mortels aller gagner sa vie.
Moi, dit le Dieu, je sçais un bon métier.
J'ai bien aussi le mien, répondit la Déesse.
Ils firent choix d'une ville de Gréce,
Et s'établirent là, chacun en son quartier.
Apollon se fit Empirique ;
Guérissoit tous les maux du corps ;

(a) Apollon Dieu de la Médecine.
(b) Déesse de la sagesse.
(c) Nourriture des Dieux.

Des organes usés rajustoit les ressorts;
Pour chaque maladie avoit un spécifique.
Quant à Minerve, elle exerçoit
Une plus haute Médecine;
C'étoit l'ame qu'elle pansoit;
En extirpoit le mal jusques à la racine.
L'Homme est ami du stile charlatan:
Bien le sçavoit la prudente Déesse.
Elle l'affecta donc, & comme Orvietan,
Elle débitoit la Sagesse.
Son affiche portoit en caracteres d'or
Qu'à son art souverain rien n'étoit incurable.
Que l'on m'amene un scélérat, un diable;
Quelque chose de pis encor;
Je vous le rends blanc comme neige;
Je vous le guéris net d'un seul trait d'Elixir:
Au sortir de chez moi les Vertus en cortege
Marcheront sur ses pas; il n'aura qu'à choisir.
Je vous redresse un esprit gauche;
Je vous nétoye un cœur gangréné de débauche;
Fiévre d'ambition, au feu toûjours nouveau,
Avec redoublement & transport au cerveau
Mensonge continu, malice invétérée,
Avarice désespérée,
Tous les Vices en un monceau,
Je m'en joue, & cent fois j'ai fait semblables cures.
Et n'allez pas penser que ce soient impostures:
Usez de mon reméde, & je n'en veux le prix
Que de ceux que j'aurai guéris.

Apollon faisoit mieux, on le payoit d'avance ;
Avant la guérison il vendoit l'espérance.
Cependant tout couroit chez le Dieu Médecin ;
Surchargé de pratique, il prenoit davantage ;
La foule en augmentoit ; on eût tont mis en gage,
Plutôt que de manquer le remede divin.
Il fut riche bien-tôt, comme un Homme d'affaire,
Et Minerve n'étréna pas.

Les maux du corps sont tout nôtre embarras :
Ceux de l'ame n'importent guère.



LE TRESOR.

FABLE XIII.

UN Prince voyageoit,cherchant les avantures,
Mais non pas tout à fait en Chevalier errant;
Il marchoit avec suite, avoit pris ses mesures,
Sa cassete suivoit, bon trésor, sûr garand.
Contre mille besoins enfans des longues courses;
Le courage & l'argent, c'étoit là ses ressources.
Il apperçoit un jour, écrits sur un rocher,
Ces mots en vrai stile d'Oracle:
Je mene au Grand Trésor qu'un Dieu voulut cacher;
Il est gardé par maint obstacle,
Et d'abord, pour premier miracle,
C'est par mon sein qu'il faut marcher.
Perçons-le, dit le Prince. On assemble mille hommes,
Travaillans jour & nuit, bien nourris, bien payés;
Et moyennant de grosses sommes
En peu de jours les chemins sont frayés.
Le rocher traversé, se présente un abime.
Le Trésor est plus loin, dit un autre écriteau;
Comble-moi. Soit, comblons; dit l'Amadis (a) nouveau;

(a) Héros d'un fameux Roman de Chevalerie.

Le Trésor, à ce que j'estime
Sur ces précautions, doit être un bon morceau.
Nouveau travail & nouvelles dépenses.
Mais l'abîme comblé, les belles spérances
Se reculent encor. D'une épaisse forêt
Un Pin gravé lui dit : *Le Trésor est tout prêt ;*
Mais pour aller jusqu'à sa niche,
Il faut abattre bien du bois.
Sur nouveaux frais, on travaille, on défriche;
La cassette du Prince est enfin aux abois.
Il arrive au travers de la futaye ouverte
Dans une campagne déserte.
Un seul Dragon gardien du Trésor,
Lui dit : ce n'est pas tout, il faut me vaincre encor.
Bon, dit l'autre ; il s'agit maintenant de courage :
Ma bourse étoit à bout, ma valeur ne l'est pas.
Il fond sur le Dragon, qui réveillant sa rage,
Et d'un regard terrible annonçant le trépas,
Vomissoit un affreux nuage
De fumée & de feux precurseurs du carnage.
Le Prince combat en Héros ;
Le danger même l'évertuë.
Il porte mille coups ; le sang coule à grands flots ;
Il est blessé vingt fois ; mais à la fin il tuë.
Enfin, voici, dit-il, le Trésor qu'on me doit.
Il appelle ; on vient voir ; on calcule la somme ;
On trouve, sou pour sou, tout l'argent qu'à nôtre homme
Avoit coûté ce grand exploit ;

POUR mille bons endroits, les Chameaux ont un
vice ;
Ce n'eſt pas trop ; le pied leur gliſſe ;
Ils ſont ſujets à s'écarter.
Ceci poſé, je puis conter
Comme un Chameau, d'ailleurs fort ſage & fort
honnête,
S'enorgueillit d'un cas qui lui tourna la tête.
Avec ce Monſieur-là, ceux qui le conduiſoient
Alloient paſſer un mont fort rude.
Le Chameau patiſſoit ; ſes pieds s'y refuſoient ;
Nos gens ſont en inquiétude ;
Pour rendre le chemin moins gliſſant & plus beau,
Ils mettoient des tapis ſous les pieds du Chameau.
A la précaution qu'il prend pour déférence,
Le Chameau ſe rengorge ; il vous fait le gros dos ;
Compte ſes pas, comme un Pedant ſes mots,
Et marche gravement ainſi qu'une Eminence.
A paſſer la montagne il met le jour entier ;
Et la nuit toute entiere il rêve
A l'honneur du tapis ; le ſommeil n'y fait trêve ;
Il ne dort point, de peur de l'oublier.
Mais quand, le lendemain, on veut qu'à l'ordi-
naire,
Pour recevoir ſa charge il baiſſe les genoux,
Qu'eſt-ce, *Meſſieurs ?* êtes-vous fous,
Dit le Superbe Dromadaire ?

N'eſt-

est-ce pas moi qu'hier vous traitiez en Seigneur ?
is-je aujourd'hui d'une autre espéce ?
s Maîtres à grands coups guérissent son yvresse,
Allons, bas, maître raisonneur ;
: tapis t'a gâté : ce n'étoit pas honneur ;
C'étoit égard pour ta foiblesse.



Sentimens tout pareils & pareilles penſées ;
L'un comme l'autre raiſonna.
Bon, dirent-ils, voilà les diſputes chaſſées
Oui, mais auſſi voilà tout charme évanouï ;
Plus d'entretien qui les amuſe.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous, Oüi.
C'eſt déſormais entr'eux le ſeul mot dont on uſe.
L'ennui vint : l'amitié s'en ſentit altérer.
Pour être trop d'accord nos gens ſe déſuniſſent.
Ils cherchent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contrediſſent.

C'eſt un grand agrément que la diverſité.
Nous ſommes bien comme nous ſommes.
Donnez le même eſprit aux hommes ;
Vous ôtez tout le ſel de la ſociété.
L'ennui nâquit un jour de l'Uniformité.



LES AMIS TROP D'ACCORD.

FABLE XV.

IL étoit quatre Amis qu'assortit la Fortune ;
Gens de goût & d'esprit divers.
L'un étoit pour la Blonde,& l'autre pour la Brune;
Un autre aimoit la Prose, & celui-là les Vers.
L'un prenoit-il l'endroit ? l'autre prenoit l'envers.
Comme toûjours quelque dispute
Assaisonnoit leur entretien,
Un jour on s'échauffa si bien,
Que l'entretien devint presque une lutte.
Les poumons l'emportoïent ; Raison n'y faisoit rien.
Messieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il seroit doux d'avoir même goût,mêmes yeux!
Si nous sentions, si nous pensions de même,
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du problême,
Et l'on se proposa d'aller prier les Dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au Temple d'Apollon
Présenter leur humble Requête ;
Et le Dieu sur le champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête :
C'est-à-dire, qu'il leur donna

Le voilà d'abord à la Cour.
On sçait que Politesse habite ce séjour :
Le Dieu croit tenir son affaire.
On s'y louë, on s'embrasse, on s'empresse à se plaire ;
Offres, soins obligeans, complimens faits au tour.
Bon, n'allons pas plus loin ; mais il se désabuse ;
Il voit bien-tôt que c'est traitresse ruse,
Que tout est divisé, qu'on se hait, qu'on se nuit,
Que la guerre est réelle, & le reste un vain bruit.
Aux Tribunaux Mercure se transporte ;
Non pas qu'il crût trouver la Paix chez les Plaideurs,
Mais chez les Magistrats : Gravité les escorte ;
La Paix regne en leur air, & semble être en leurs cœurs.
Mais il s'y trompe encor ; Thémis embarrassée
Ne peut les accorder sur le sens de ses Loix ;
Chacun plaide pour sa pensée ;
Chicane brouille tout, les avis & les droits.
Des Tribunaux Mercure court aux Temples;
Leurs Ministres, dit-il, doivent les bons exemples ;
J'y trouverai la Paix. Non pas la Paix, je croi,
Monsieur le Dieu ; mais bien Discorde continuë ;
Sentimens opposés, haine, mauvaise foi.
L'un soûtient son Oracle, & l'autre sa Statuë ;
Chacun veut tout tirer à soi.

Voyons chez les Sçavans ; car la ſcience eſt une,
Dit le Dieu ; ces Meſſieurs doivent être d'accord.
Point du tout ; jalouſe Rancune
Au milieu d'eux eſt comme dans ſon fort.
Diſpute à l'infini ; procédé malhonnête ;
Modernes, Anciens, ſont toûjours en procès.
Homere étoit un Dieu. Non, c'étoit une Bête,
Dit l'autre : & des deux parts excès.
Mercure de ce pas s'en va dans les familles.
Que trouve-t-il chez les Epoux ?
Prudes & débauchés, coquettes & jaloux,
Maris caducs, Femmes qu'on laiſſe Filles,
Et s'en vengeant peut-être ; enfin les béatilles
De l'Himenée, ennuis, chagrins, dégoûts :
L'un dit blanc, l'autre noir ; voilà comme ils ſont tous.
Entre Freres autre diſcorde ;
Jalouſie, intérêt, & toûjours démélés.
Ne trouverai-je donc perſonne qui s'accorde ?
Tous les cerveaux ſont ils troublés,
Dit Mercure ? Du moins les Enfans & les Peres...
Autre erreur, & nouveaux débats.
Il les trouve appointés contraires,
Ou les Peres ſont durs, ou les Enfans ingrats.
O juſte Ciel ! j'ai fait une belle ambaſſade, *(b)*
Diſoit déja Mercure, en retournant aux Cieux :
Mais comme en ſon chemin il détournoit les yeux,

(b) Paroles de Sofie dans l'Amphitrion.

Il voit la Paix assise, ainsi qu'une Nayade, (c)
Au bord d'une fontaine & sous de verds rameaux.
Ah, te voilà ; dit-il ? J'habite ces hameaux,
Lui répond elle, avec ce Solitaire.
Fort bien, reprit Mercure, à ce que je puis voir,
Non plus que nous, l'Homme a beau faire ;
Il faut être seul pour t'avoir.
Encor avec soi-même a-t-on plus d'une affaire.

(c) Nymphe des Eaux.



LE CHEVAL ET LE LION.

FABLE XVII.

DOUTEZ, Mortels, doutez ; car vous ne sçavez rien.
Je ris, quand je vous vois prendre l'affirmative ;
Je ris quand je vous vois tenir la négative :
Doutez, vous dis-je encor ; cela seul vous sied bien.
Point de questions décidées ;
Vous n'avez qu'un petit cerveau,
Où voltigent quelques idées
Qui ne sont pas du vrai l'infaillible flambeau.
Il est ailleurs un Océan immense
De vérités qui ne vous luisent point ;
Et votre Etre même est un point
Que vous sentez sans connoissance.
Après cela, pourriez-vous bien
En croire sur le reste un orgueil qui vous flate ?
Apprenez seulement ce que sçavoit (*a*) Socrate :
Sçachez que vous ne sçavez rien.

❦

CERTAIN Cheval natif de la Norvege
Voyageur d'inclination,

(*a*) Philosophe Grec, il avoit coutume de dire qu'il ne sçavoit rien, quoique l'Oracle l'eût déclaré le plus sage des hommes.

Il voit la Paix assise, ainsi qu'une Nayade, (c)
Au bord d'une fontaine & sous de verds rameaux.
Ah, te voilà; dit-il? J'habite ces hameaux,
Lui répond elle, avec ce Solitaire.
Fort bien, reprit Mercure, à ce que je puis voir,
Non plus que nous, l'Homme a beau faire;
Il faut être seul pour t'avoir.
Encor avec soi-même a-t-on plus d'une affaire.

(c) Nymphe des Eaux.



Me croit-il une dupe ? en ai-je quelque marque ?
Eſt-ce ainſi qu'on impoſe aux Rois ?
Notre Voyageur quadrupéde
Veut repartir ; il n'eſt plus tems.
Au diable le trompeur de gens,
Cria toute la Cour : on vous le chaſſe ; il céde.
Aux coups de cornes & de dents.

Tel eſprit fort, ſoit diſant infaillible,
Nie avec même orguëil, tout ce qui le ſurprend.
Je ne le conçois point ; donc il eſt impoſſible.
Vrai ſillogiſme d'ignorant !



LES ANIMAUX COMÉDIENS,

FABLE XVIII.

A MONSIEUR GILLOT.

GILLOT, mon frere en Apollon ;
Car ce n'eſt pas par fantaiſie
Que la Peinture avec la Poëſie
Fraterniſe au ſacré Vallon ;
Leur origine en effet eſt pareille ;
L'une & l'autre eſt un don des Cieux :
Ce que par les diſcours l'une peint à l'oreille,
L'autre par les couleurs ſçait le conter aux yeux.
Les Animaux qui parlent dans mes Fables,
Doivent agir dans tes tableaux.
Montre-les ſous des traits naïfs & véritables ;
Que ſous ta main, Quadrupédes, Oiſeaux,
Inſectes, que tout prenne une ame.
Vole plutôt au Ciel y dérober la flâme
Dont (*a*) Prométhée autrefois anima
Le corps humain que lui-même il forma.
Argumente par ton génie
Contre l'orgueil Cartéſien
Dont la Logique aux animaux dénie

(*a*) Il fut puni pour avoir animé l'homme du feu qu'il avoit dérobé dans le Ciel.

Crainte, desir & tout : je n'y souscris en rien.
Je les fais raisonner ; & ton art, je m'en flate,
M'empêchera de paroître menteur :
Tout Animal par toi va dire au Spectateur :
Qu'en pensez-vous ? suis-je Automate ?



LEs Animaux, un jour joüoient la Comédie.
Théâtre artistement formé de rameaux verds ;
Dans les entr'actes simphonie
D'Oiseaux, de Rossignols experts.
Le plus beau cependant n'étoit pas l'harmonie.
Ce qui se faisoit plus loüer,
C'étoit l'assortiment des rôles au génie
Des Acteurs qui devoient joüer.
Le Lion fait le Roi ; Roi qu'il étoit lui-même,
Doute-t-on que sa Majesté
Ne soûtint bien l'honneur du diadême ?
Qu'il ne prît, comme il faut, le ton d'autorité ?
Le Taureau fait l'Amant ; air noble, mine haute,
Et vive flâme dans les yeux ;
Passion ne lui faisoit faute ;
Sentant ce qu'il disoit, sentant même encor mieux.
Le Chien prudent & plein de zéle,
Etoit de l'Amoureux le confident fidéle.
La Genisse à la blanche peau,
Parée encor de sa jeunesse,
Faisoit le rôle de Princesse,
Recevant fierement les soupirs du Taureau.

Le Tigre pour regner ménageoit une ligue ;
D'un vrai conſpirateur il avoit le maintien :
Bref, afin qu'il n'y manquât rien,
Le Renard conduiſoit l'intrigue.
Le beau ſpectacle que c'étoit
Qu'un choix de tels Acteurs, tous dans leur caractére !
Etoit-ce une action que l'on repréſentoit ?
Non, c'étoit le vrai même ; on ne pouvoit mieux faire ;
C'étoit la bonne troupe : auſſi l'on s'y portoit.
Mais, un Singe un beau jour en levant les épaules,
O, dit-il, les pauvres Acteurs !
Il gagea que lui ſeul joueroit tous les rôles,
Et raviroit les Spectateurs.
On vous le prend au mot ; il joue,
Contrefait tout en moins de rien ;
Mais que ſervent ſes ſauts, ſa grimace & ſa moue ?
En faiſant tout, il ne fait rien de bien.
Pour imiter le Roi, ſur ſes pieds il ſe hauſſe,
Il fronce le ſourcil, crie haut, fait l'emporté ;
Et ne met qu'une grandeur fauſſe
En place de la Majeſté.
Il fait l'Amant ſans grace & ſans délicateſſe ;
Le Confident ſans zéle & ſans diſcrétion ;
Met dans le rôle de Princeſſe
Force mines, faux airs, mainte affectation ;
Dans le Séditieux ne fait voir que baſſeſſe,

Ne mêle aucun courage avec l'ambition.
Enfin au lieu d'un intriguant habile,
Il ne montra qu'un étourdi.
De ſiflets redoublés l'Acteur eſt aſſourdi.
Que ne ſe donnoit-il pour bouffon, pour agile ?
Dans la farce on l'eût applaudi.

La vie humaine eſt une piéce,
Où nous avons notre rôle à jouer.
Chacun a le ſien propre où Nature le dreſſe.
En veut-on prendre un autre ? on ſe fait baſouer.



LE TYRAN DEVENU BON.

FABLE XIX.

NON, il n'eſt rien de ce que nous voyons
Qui ne parle & ne nous inſtruiſe.
Tout eſt matiere à nos réflexions;
Tout évenement moraliſe.
Sçachons donc réfléchir, méditer, raiſonner;
Sans ce point là l'Homme & la Bête
Sont même choſe: on pourroit les donner
L'un pour l'autre, tête pour tête.
Ne comptons point ſur les avis d'autrui:
Ils ne cauſent ſouvent que colere ou qu'ennui.
De tout Cenſeur, quel qu'il puiſſe être,
Le ſermon nous eſt odieux;
Quand on ſe parle, on s'écoute bien mieux;
Pour être bon diſciple, il faut être ſon maître.
Pourquoi cela? demande t-on.
En voici, je croi, la raiſon.
C'eſt qu'on ne ſent quand un autre nous blâme
Que la honte d'ètre en ſon tort:
Sentiment douloureux qui repouſſe notre ame.
Et qui lui ſeul épuiſe ſon effort.
Mais, quand ſoi-même on ſçait ſe faire entendre
Que la Raiſon nous doit donner la loi,

On ſent l'honneur de ſe reprendre ;
Et le plaiſir de ne céder qu'à ſoi.
Ce qu'un autre nous dit ſe grave ſur le ſable ;
Ce que nous nous diſons ſe grave ſur l'airain.
Ainſi fut fait l'eſprit humain ;
Et vous l'allez voir par ma Fable.



IL étoit un Tyran, l'horreur de ſes Vaſſaux,
Qui ſe joüa long-tems au gré de ſon envie,
De leur honneur, de leurs biens, de leur vie.
Guerre, famine, peſte, & s'il eſt d'autres maux,
Tous enſemble euſſent moins affligé la Province,
Que ne faiſoit ce méchant Prince.
Il changea pourtant un beau jour.
Le Tyran ſe transforme en Prince débonnaire;
Neron devint Titus, & ſon Peuple eut un pere :
Il en étoit l'horreur; il en devint l'amour.
Un de ſes Courtiſans lui demandant la cauſe
De cet étrange changement ;
Tout étrange qu'il eſt, dit le Roi, peu de choſe
L'a produit en un ſeul moment.
Un jour que j'étois à la chaſſe,
J'apperçus un Renard, qui de gayeté de cœur
Etrangloit un Poulet qui lui demandoit grace :
Soudain accourt un Loup d'auſſi mauvaiſe humeur,
Qui vous met le Renard en quartiers ſur la place.
Je vois un Tigre au même-tems,
Qui ſur le Loup aſſouviſſant ſa rage

Vous le déchire à belles dents ;
Et le Tigre après ce carnage,
la tomber plus loin ſous les traits de mes gens.
Je m'aviſai de trouver là l'image
De mes tyranniques penchans;
je me rappellai cette vengeance ſage,
ui garde en ſes tréſors un ſalaire aux méchans.
Le bien ou le mal ſe moiſſonne,
Selon qu'on ſeme ou le mal ou le bien.
tte réflexion fit naître en moins de rien
Tout le changement qui t'étonne.

Sans qu'il en voulût être inſtruit,
1 l'avoit mille fois étourdi de ce thême ;
Mais la leçon porta ſon fruit,
Dès qu'il ſe la donna lui-même.



LA VICTIME.

FABLE XX.

D'UNE blanche Geniſſe, honneur de ſon troupeau,
On fit choix pour un Sacrifice.
Le Dieu que par l'offrande on veut rendre propice,
N'avoit jamais goûté d'un ſi friand morceau.
Le front orné de ſaintes bandelettes,
Elle brilloit des plus riches couleurs.
La tête couverte de fleurs,
Elle marche au ſon des trompettes;
Grande muſique à pluſieurs chœurs.
Que de cérémonie! eh! que puis-je connoître,
Dit la Geniſſe, à tout ceci?
Serois-je donc Déeſſe? & pourquoi non? peut-être.
Aux reſpects qu'on me fait paroître,
Il faut bien qu'on le penſe: Eh bien, penſons-le auſſi.
Elle entre au Temple, en raiſonnant ainſi.
Nouveaux honneurs; à l'autel on la mene;
Le feu ſacré s'allume; on fait fumer l'encens.
De ſa Divinité la voilà plus certaine,
N'en doutons plus, dit-elle; je me ſens;
Ils m'adorent ces bonnes gens.

Par le (a) Stix je payerai leur peine.
Certaine Mouche alors, fort incivilement,
Bourdonne autour de la Genisse,
Tais-toi; ne vois-tu pas que ton bourdonnement,
Dit la nouvelle Io (b), trouble le Sacrifice?
A mon Apothéose est-ce à toi de souffler?
Pardon, je ne veux rien troubler
Dit la Mouche; j'attends seulement qu'on t'immole,
Pour te savourer à loisir:
Le mets est bon sur ma parole;
Ces Messieurs sçavent bien choisir.
Seule tu vaux un (c) Hecatombe...
La Mouche parle encor, que la Genisse tombe.
Le fer sacré termine ses erreurs;
De son sang la terre est couverte.

Ainsi les insensés s'applaudissent d'honneurs
Qui les menent droit à leur perte.

(a) Fleuve des Enfers, que les Dieux prenoient à témoin de leurs sermens.

(b) Nymphe aimée de Jupiter, métamorphosée en Vache par Junon & reçue enfin parmi les Déesses, sous le nom d'Isis.

(c) Sacrifice de cent Taureaux.



LES MOINEAUX.

FABLE XXI.

NOTRE Cœur veut avoir ſa pleine liberté
L'ombre de contrainte le bleſſe ;
Et c'eſt un Roi jaloux de ſon autorité,
Juſques à la délicateſſe.
Cet objet me plaît ; mais ſur tout
Ne m'obligez pas de m'y plaire.
Ordonnez-moi ce que je voulois faire ;
Vous allez m'en ôter le goût.
Eh ! pourquoi cette Loi m'eſt-elle rigoureuſe
En me liant à mon plaiſir ?
C'eſt que je n'y ſens plus cette douceur flateuſe
Que je goûtois à le choiſir.
En choiſiſſant, je croi du diadême
Exercer les droits ſouverains.
Quelque ordre ſurvient-il ? je ne ſuis plus le mêm
Le ſceptre me tombe des mains.
Je ſonge alors à ſecouer ma chaîne,
Impatient de rentrer dans mes droits :
L'objet de mon plaiſir le devient de ma peine ;
Ma dépendance eſt tout ce que j'y vois.
Tout beau, me dira-t-on ; réprimez ce langage
Nos devoirs ſelon vous ſont donc un eſclavege ;
La loi qui les preſcrit nous devroit allarmer.
Non pas ; car elle eſt pour le Sage

La beauté même qui l'engage;
Et c'est choisir que de l'aimer.

ns un bois habité d'un [illegible]
euse cité du Peuple [illegible],
L'Amour unissoit [illegible]
Amour constant, [illegible]
sse sur caresse, & [illegible]
ne se quittoient point. [illegible]
les eût vû [illegible]
Voler [illegible]
S'abreuver [illegible]
ébrer tout le jour [illegible]
Et de leurs [illegible]
Atten[illegible]
ême roche la [illegible]
goûtent côte à [illegible]
une sans son amant, [illegible]
N'eût jamais [illegible]
Ainsi dans une paix [illegible]
De plaisirs assidus [illegible]
Entre tous les [illegible]
Ils se choisissoient [illegible]
Tous deux à l'ordinaire [illegible]
Dans un piège [illegible]
En même cage [illegible]

(e) Airs qui se chantent [illegible]

ps d'A-
ne vie :
es,
connu,
:
'arbre,
ôtre,
it.
heme?
tu n'as
rois-le
u
aindre.
qui m'a
ire,
,
n

Vous voilà, mes enfans ; paſſez-là votre vie ;
Que vous êtes heureux d'être ſi bon amis !
Mais dès le premier jour il ſemble
Que le couple encagé ne s'aime plus ſi fort ;
Second jour, ennui d'être enſemble ;
Troiſiéme, coups de bec ; puis on ſe hait à mort.
Plus de duos ; c'eſt muſique nouvelle ;
Diſpute & puis combat pour vuider la querelle
Qui les appaiſera ? pour en venir à bout,
Il fallut ſéparer le mâle & la femelle.
Leur flâme en liberté devoit être éternelle ;
La néceſſité gâta tout.





LIVRE CINQUIEME.

LE PHŒNIX ET LE HIBOU.

FABLE PREMIERE.

A LA REINE DE PRUSSE.



'AI commencé mon Livre par mon Roi ;
Une autre Majesté couronnera l'ouvrage.
Reine, agrée ici mon ouvrage ;
Ce tribut étranger n'en vaut que mieux pour toi.
L'encens de tes Sujets ressent la dépendance ;
Tous leurs hommages te sont dûs :
Ils sont sujets de ta puissance ;
Je ne le suis, moi, que de tes vertus,
J'ai consulté la Renommée
Sur ton cœur & sur ton esprit ;
La bonne Courriere charmée

Et ta vertu so[illegible]
Qui rebelles aux loix , [illegible]
Plus d'une Pri[illegible]
Apprend à soûtenir ton [illegible]
S'instruit à faire un jour, [illegible]
Les délices d'un Peuple , [illegible]
La Déesse , en passant , m[illegible]
Ne se refusoit pas à mes [illegible]
Sans doute la vertu dont [illegible]
Y met à tes yeu[illegible]
Mes Fables à p[illegible]
Aspirent aux m[illegible]
De mes Odes [illegible]
Que ces Cadet[illegible]
Trouvent auprès *de toi* [illegible]
Elles te font leur cour , [illegible]
meur.
Puisse ton jeune Fils , qui [illegible]

PHŒNIX, premier du nom, Roi des champs d'Arabie,
Grand adorateur du Soleil,
Avoit, comme un vrai Saint, passé sa longue vie:
Le Peuple ailé n'eut jamais son pareil.
L'Oiseau religieux, après plus de cent lustres,
A son terme étoit parvenu.
L'ordre enfin veut qu'il meure; à peine il l'a connu,
Que sans regret à ses destins illustres,
Sans se plaindre, sans s'allarmer;
Il travaille au bucher qui doit le consumer:
Un Hibou près de là, caché dans un trou d'arbre,
Misérable, vieux, mal en point,
Souffrant & glacé comme un marbre,
Maudissoit le Soleil qui ne l'échauffoit point.
Mon frere, dit le Saint, à quoi bon ce blasphême?
Prends patience, & meurs mieux que tu n'as vécu;
La mort n'est point un mal; crois-le... Crois-le toi-même,
Dit le Hibou; moi je suis convaincu
Que c'en est un; je veux m'en plaindre.
Quand je me portois bien, j'ai fait comme il m'a plû;
Je meurs encor sans me contraindre,
Et ton Sermon est superflu.
D'ailleurs, tu parles bien à l'aise,
Toi, qui seul de ton ordre avec le monde es né;

Ton Dieu, le Soleil même, à peine eſt ton Aîné :
Eſt-il étonnant qu'il te plaiſe
De mourir ? tu dois être ſoû
Et du Monde & de ſon allure :
Si j'avois eu de jours auſſi pleine meſure,
Je regretterois moins mon trou.
Qu'aurois-tu vû de plus ? dit l'Arabique Apôtre ;
C'eſt toûjours même choſe ; un jour reſſemble à l'autre :
Mourant tous deux au même inſtant,
Nous aurons vécu tout autant.
Adore le Soleil de qui tu tiens la vie ;
Et repens toi de l'avoir fui.
Quel bien t'eſt revenu de cette fuite impie,
Que remords, que chagrin, qu'ennui ?
Mais je finis ; le temps ſe paſſe ;
Et je ſuis preſſé de mourir.
Serviteur, & grand bien te faſſe,
Dit le Hibou ; pour moi je veux guerir.
Le Phœnix alors ſuit ſon zéle ;
D'Aromates, de bois acheve ſon bucher
Aux rayons du Soleil l'allume de ſon aîle ;
Et ſoûmis, il s'y va coucher.
Les feux emportés par Zéphire
Prennent au logis du Hibou :
Sur ſon bucher le Saint expire,
L'Impie expire dans ſon trou.
ais l'un meurt pour toûjours, & l'autre de ſa cendre

Renaît avec tout ſon éclat.
A l'immortalité le Juſte doit s'attendre :
La mort & pis, eſt pour le ſcélérat.
Mais c'eſt dommage, ce me ſemble,
D'avoir encor à dire une autre vérité.
Le Phœnix eſt unique ; & pour la rareté,
Le Juſte à peu près lui reſſemble.



LE FESTIN DU LION.

FABLE II.

LE Lion, en bon Roi, voulut traiter sa Cour.
Il n'étoit pas comme ces Rois de l'Inde,
Qu'on ne voit point, qui craignent le grand jour,
Et dont la majesté sur la terreur se guinde :
Assuré de la crainte, il vouloit de l'amour.
On s'assemble à son antre, où la table est servie,
Ses Cuisiniers avoient mis là leur art ;
Chevres, bonne Volaille, & Moutons gras à lard ;
Bref, du côté des mets, odeur qui fait envie,
Grand appetit de l'autre part.
Sire Lion prend donc sa place ;
Princes Tigres après ; puis Milords Sangliers,
Et les Ours à l'informe masse ;
Un Cerf & quelques Loups se placent les derniers:
Bien entendu que de chacune espéce
Les Dames se mêlent entr'eux ;
Car pour les ris & pour les jeux,
Que servent bonne chere & bon vin sans Maitresse?
Je dis bon vin, puisqu'il n'y manquoit pas.
Le Singe les servoit, Echanson du repas
Ce fut lui qui les mit en joie,

Comme Vulcain (a) y mit jadis les Dieux.
A ſon maintien boufon, bonne humeur ſe déploye ;
Chacun de rire à qui mieux mieux.
Après l'aimable raillerie,
De libertés en libertés,
On pouſſa la plaiſanterie
A d'offençantes vérités.
Comme au plus foible (c'eſt le ſtile)
Tous s'adreſſent au Cerf. O le Compere agile !
Diſoit-on. Quel Héros, s'il ne craignoit le cor !
Il a les pieds legers d'Achille,
Et ſçait fuir comme un autre (b) Hector.
Tout beau, reprit le Cerf chaud de vin & de bile ;
Serois-je ici, Meſſieurs, ſi je n'avois du cœur ?
Je l'avouerai pourtant, le bruit du cor me bleſſe :
Mais, comme vous ſçavez, chacun à ſa foibleſſe ;
Demandez même au Roi ; la flâme lui fait peur.
Le Lion à ces mots demeure comme un Terme ;
Et réprimant ſon couroux cette fois,
Il ouvre ſeulement la griffe, & la referme :
Clémence eſt le don des grands Rois.
Pour un moment la joye interrompuë
Revient bien-tôt; on boit ſur nouveaux frais.
Dès que la crainte eſt diſparuë,
Voilà tout de nouveau les Satyriques traits.
Entre la poire & le fromage,

(a) Vulcain ſert à boire aux Dieux, dans l'Iliade.
(b) Hector fit trois fois le tour de Troye en fuyant Achille.

… Cerf crut avoir bien trouvé
L… [Ou]rs : Mon Dieu le joli personnage !
Qu'il seroit beau ! que c'est dommage
Qu'on ne l'ait pas tout à fait achevé !
L'Ours n'entend guère raillerie ;
Sur le Railleur il se jette en furie,
Et vous l'étrangle bel & bien.
D'imiter le Lion l'Ours n'eût pas le courage :
Le Cerf par son danger ne devint pas plus sage ;
Les sots ne profitent de rien.



LE RENARD PREDICATEUR.

FABLE III.

LA Morale ſans doute eſt l'ame de la Fable ;
C'eſt une fleur qui doit donner ſon fruit :
Vous voulez ſeulement lire un conte agréable ;
Sans le vouloir, vous allez être inſtruit.
On badine ; il paroît qu'on ne ſonge qu'à plaire
Et le jeu ſe tourne en leçon.
L'homme n'eût point voulu d'un précepte ſévere ;
Pour le prendre, il falloit trouver cet hameçon.
Ainſi ce (*a*) Phrigien que l'Univers renomme,
Fut précepteur du genre humain.
Qu'un Lecteur eſt bien ſous ſa main !
Il l'amuſe en enfant;mais pour en faire un homme.
Cultivons ce bel art. Qu'à l'envi du premier
S'élevent de nouveaux Eſopes,
Cenſeurs réjouiſſans, & qui loin de crier
Comme de chagrins Miſantropes,
En nous réprimandant ſe font remercier.
Mais, faiſons-nous des regles ſûres,
Que le conte ſoit fait pour la moralité ;
Prenons ſi juſte nos meſures,
Que nous allions tout droit à notre vérité :
Que le trait ſoit vif, & qu'il frappe.

(*a*) Eſope.

N'allez pas vous répandre en de trop longs propos;
Plus le ſens eſt précis, & moins il nous échappe.
Gagnez-vous la mémoire en ménageant les mots.
D'elle-même parfois la Fable eſt évidente ;
Le ſens en ſaute aux yeux, & l'art
Défend alors qu'on le commente.
J'obſerve ici cette regle prudente.
Qui n'entendra pas mon Renard ?



UN Renard grand Docteur, mais déja chargé d'âge,
Ne pouvant plus comme autrefois,
Aſſiéger les oiſeaux, ni chercher loin ſes droits,
De la ruſe eſſaya l'uſage.
Il ſe mit à prêcher, dit-on,
Contre la guerre injuſte & l'appetit glouton.
Outre une morale ſi belle,
Il avoit forte voix, geſte libre & bon ton,
L'air humble & grand dehors de zéle :
Pere Renard ſe fit bien-tôt un nom ;
On dit que le Lion eut deſir de l'entendre ;
Pere Renard refuſa cet honneur.
Il avoit ſes raiſons, & qu'il ſçut faire prendre
Pour crainte de s'enfler le cœur.
Outardes, Poules, & mainte Oye
S'en venoient en foule au Sermon ;
On n'appréhendoit point de devenir ſa proye ;
Son texte raſſuroit tout l'auditoire Oiſon.

Malheur, s'écrioit-il, à l'animal vorace !
Quoi, ſans tuer ne peut-on ſe nourrir ?
Nous avons tant de biens que le Ciel de ſa grace,
Dans les Campagnes fait fleurir,
Et ſur les rameaux fait meurir :
Vivons d'herbe & de fruits, que faut-il autre choſe?
Tout ce qui vit, Meſſieurs, doit être reſpecté.
Nous en dirons plus d'une cauſe :
Injuſtice *primo* ; *ſecundo* cruauté ;
Mais cruauté qui nous expoſe
A manger nos parens ; oui, nos parens, Meſſieurs:
Car apprenez que par (*a*) métempſicoſe,
(Ecoutez bien chers Auditeurs)
Après que dans un corps l'ame a fait quelque pauſe,
Elle paſſe en un autre, & là ne ſe repoſe
Que pour paſſer encor ailleurs.
Vous voyez bien que le Loup ſanguinaire
En mangeant un Mouton, peut bien manger ſon
Pere :
Que moi Renard, ſi j'allois eſcroquer
Quelque Poule ou bien quelque Outarde,
Je m'expoſerois à croquer
Ma pauvre Mere la Renarde.
Plûtôt mourir cent fois ! ah ! que le Ciel m'en
garde.
C'eſt ainſi que s'eſtomaquoit
(*c*) Le Pithagore à longue queuë :

(*b*) Paſſage d'une ame d'un corps dans un autre.

(*c*) Pithagore enſeignoit la Metempſicoſe, & ne mangeoit que des fruits & des légumes.

Ses exclamations s'entendoient d'une lieue,
Et ſon zèle le ſuffoquoit.
Le Sermon achevé, tout l'Auditoire en joye
En le louant ſe retiroit :
Mais pour le conſulter, quelque Poule ou quelque Oye
Avec le Cafard demeuroit.
Pour ſa collation il vous croquoit la proye;
Bienheureuſe qui s'en tiroit !



LE CHIEN ET LE CHAT.

FABLE IV.

RAGOTIN, Chien Picard & ſentant le terroir,
Fidéle & bien la meilleure ame
Que dans ſon eſpéce on pût voir ;
Hôte d'une maiſon , ne s'y faiſoit valoir
Que par ſes ſoins zélés pour Monſieur , pour Madame,
Pour Enfans , Valets , tout le Train :
Jamais Chien ne fut plus humain.
Vous l'euſſiez vû careſſer ſa Maîtreſſe,
Faire cent tours pour l'éguayer ;
Prendre ſa part de joye ou de triſteſſe,
Selon qu'il la voyoit ou rire ou larmoyer ;
D'une lieue annoncer ſon Maître ;
Pour le ſervir appeller tous ſes gens;
Careſſer ſes amis, de loin les reconnoître ;
Patte flateuſe & point de dents.
Quelquefois dans un petit coche
De traîner les enfans il faiſoit ſon devoir ;
Il eſcortoit Catos quand elle alloit le ſoir;
Pour le Cuiſinier même il étoit tournebroche;
Il étoit tout : auſſi dans le logis
Ne comptoit-il que des amis :
J'en excepte un Matou dont il tira l'oreille

Un jour en disputant un os.
Tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille,
Lui dit alors le Chat, l'œil en feu, le cœur gros.
Le Chien ne prend garde au propos,
Ni n'en gruge moins bien, ni moins bien n'en sommeille.
Mais cependant le traître de Matou
Méditant jour & nuit par où
Il pourroit en tirer vengeance,
Le trouve enfin : tout vient quand on y pense.
La Maitresse avoit un Serin,
Qui la charmoit de son ramage;
Le scélérat un beau matin
Incognito s'en va rompre la cage;
Etrangle le Musicien,
Et tout rongé le porte à la loge du Chien.
Or, je vous laisse à juger le vacarme
Que la Maîtresse fit se trouvant sans Serin.
Tout le logis est en allarme;
On court, on cherche; on trouve enfin
Le vrai corps du délit auprès de Ragotin.
Ah! le perfide! Il faut qu'il meure;
Point de pardon pour cet ingrat.
Vite, qu'on me l'assomme. On obéit sur l'heure;
En le frappant chacun le pleure:
Mais l'amitié n'alla qu'à soupçonner le Chat,

Et pas plus loin : du Chien nul ne prit la défence ;
Et pour toute reconnoiſſance,
C'eſt dommage, dit-on ; mais qu'y faire ? il eſt mort.
Un ennemi nuit plus que cent amis ne ſervent ;
Qu'à jamais les Dieux m'en préſervent.
La Haine veille, & l'Amitié s'endort.



HOMERE ET LE SOURD.

FABLE V.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.

Noailles, toi, qui fais le métier de Héros,
Comme on le sçavoit faire à Rome & dans l'Attique;
Qui connois l'usage Héroïque
De l'action & du repos,
Moderne (a) Scipion, propre à faire un Terence:
Qui même dans les champs de Mars,
Entretenois intelligence
Avec les Nourriçons des Arts;
Couvert des lauriers dont Bellone
T'a couronné plus d'une fois,
Juge de ceux que je moissonne
Par mes Poétiques exploits.
Un Arbitre éclairé mal-aisément se trouve;
Tout Lecteur ne m'est pas un Juge compétent.
Dans ce siécle hardi (quelquefois je l'éprouve)
Soit que l'on blâme ou qu'on approuve,
On décide plus qu'on n'entend.



(a) Capitaine Romain Ami de Terence Auteur de comédies.

LE Chantre (b) d'Achille & des Rats,
Guindé ſur des tréteaux dans une grande place,
Recitoit à la populace
Les ſotiſes des Dieux, & les ſanglans combats.
Il avoit là ſon tableau, ſa baguette;
Montroit tous ſes Héros, les nommoit par leur nom:
Celui-ci, c'eſt Ajax; cet autre (c) Agamemnon;
Puis il chantoit leurs faits: la Scéne étoit complette,
Tout en étoit juſques au violon.
Le Peuple oiſif autour de lui s'empreſſe;
De ſes mots compoſés admire le beau ſon;
Chacun faiſoit voler le mouchoir & la piéce;
Le Chantre renvoyoit & mouchoir & chanſon.
On ſonne là-deſſus le marché du poiſſon.
Tout déſerte; il reſte un ſeul homme.
Homere court à lui, le nomme
Favori d'Apollon; l'embraſſe tendrement.
Au poiſſon, lui dit-il, tout court avidement;
L'heure du marché ſonne; au diable qui demeure!
L'Auditeur étoit ſourd: que dites-vous de l'heure?

(b) Homere qui a fait un Poëme de la colere d'Achille & un autre de la guerre des Grenouilles & des Rats.

(c) Roi d'Argos & Chef des Rois qui détruiſirent Troye.

Le marché sonne en vain, dit le Chantre criant;
Il sonne? Adieu, dit l'autre; en vous remerciant.

Du grand effet de nos ouvrages
Nous nous applaudissons toûjours.
De tels & tels nous vantons les suffrages;
Et souvent tels & tels sont sourds.



LA VERTU, LE TALENT, ET LA REPUTATION.

FABLE VI.

VERTU, Talent, & Réputation
Alloient faire ensemble un voyage.
Ils étoient bons amis, & l'étroit parentage
N'altéroit point leur union.
Quoique nous fassions même route,
Dit Talent, il peut arriver
Qu'on s'égare. On le peut sans doute,
Dit Vertu ; dans ce cas comment nous retrouver ?
Réputation dit : il faut donc que d'avance
Vous me donniez des signes assûrés,
Qui, si je vous perdois, me donnent connoissance,
A peu près pour le moins, des lieux où vous serez.
Soit, dit Talent : Partout où vous verrez
Du progrès dans les arts, du goût dans les ouvrages,
Proses ou Vers marqués au bon coin,
Tableaux rians, Sculpture enlevant les suffrages,
Cherchez-moi là ; je ne serai pas loin.
Moi, dit Vertu, je serai moins facile
A retrouver, si l'on me perd.
Il ne faudra pas trop me chercher à la Ville ;
Je serai bien plutôt cachée en un Desert.

Mais cependant, où vous verrez paroître
Des Riches bienfaiſans par le Pauvre attendris ;
Des Amis empreſſés faiſant gloire de l'être
Pour les Amis que le Sort a proſcrits ;
De fideles Epoux ; des Juges équitables ;
Des Miniſtres zèlés ; des Vainqueurs raiſonnables,
Aimant le bien public & n'aimant que cela :
Demandez-moi moi ; je ſerai là :
Fort bien ; je ne puis m'y méprendre,
Répartit Réputation :
A mon égard, il n'eſt qu'une précaution
Que je vous conſeille de prendre.
Gardez-moi bien ; ayez attention
A ne me point perdre de vuë
Pour peu que vous m'euſſiez perduë
Tous ſignes ſeroient ſuperflus :
Qui me perd une fois, ne me retrouve plus.



LES GRACES.

FABLE VII.

LEs Graces, bonnes Sœurs, goûtoient les ſentimens
De l'amitié la plus unie.
L'émulation d'agrémens
Entr'elles un beau jour ſema la zizanie.
Chacune prétendit qu'elle plaiſoit le plus;
Qu'à ſes yeux ſeuls les cœurs rendoient les armes,
Et que pour lui prêter des charmes,
Elle ſuffiſoit à Venus.
Je n'en veux d'autre Juge qu'elle,
Dit alors Euphroſine avec un ris jaloux.
Soûmettons-lui nos droits; qu'elle nomme entre nous
La plus aimable & la plus belle:
Mais promettez, mes Sœurs, de ſouſcrire à l'Arrêt.
Souſcrivez-y vous-même, s'il vous plaît,
Lui répondit Thalie effarouchée
De la voir trop compter ſur le gain du procès:
J'en vois d'ici la plus fâchée.
Allons, dit Aglaé; voyons-en le ſuccès.
On avertit Venus de ce nouveau caprice.

La Déesse s'assit en son lit de justice,
S'embellissant encor du plaisir de songer
Qu'autrefois en même (a) querelle
Elle s'étoit fait ajuger
La pomme duë à la plus belle.
Les Graces paroissant devant ce Tribunal,
S'inquiétent du soin de plaire :
Mais ce soin gâta leur affaire ;
Tout leur art leur tournoit à mal.
L'une fait la grimace en resserrant sa bouche ;
L'autre altere ses traits en faisant voir se dents ;
L'autre tournoit ses yeux de tant de sens
Qu'elle en devenoit presque louche.
Qu'est-ceci, dit Venus ? Où sont donc vos appas ?
Est-ce donc vous qui marchiez sur mes traces ?
Allez, allez ; finissez vos débats,
Si vous voulez redevenir les Graces ;
Et pour plaire, n'y songez pas.
N'y point songer ? c'est trop. Eh bien, n'y songez guère.
Je soûtiens sans exception,
Qu'on déplaît, dès qu'on veut trop plaire.
Nul Agrément n'est né de l'Affectation.

(a) Venus, Minerve, & Junon disputerent la pomme que la discorde avoit jettée dans le festin des Dieux. Jupiter les renvoya au Berger Paris qui jugea en faveur de Venus.

LE RENARD ET LE LION.

FABLE VIII.

L'Homme, ſans doute, envers l'homme ſon frere.
Eſt tenu de ſincérité :
Mais il faut ſouvent, pour bien faire,
Aſſaiſonner la vérité.
Si le vrai prend dans notre bouche
Le ton impérieux, l'air hautain de leçon ;
L'Amour propre s'en effarouche,
Il faut l'apprivoiſer par un peu de façon.
Il faut par un humble artifice,
L'aider lui-même à ſe perſuader.
Si vous voulez faire aimer la Juſtice,
Inſpirez là plutôt que de la commander.
Les Rois ſur tout veulent qu'on les ménage ;
On doit les manier avec dextérité.
Sans cet art, l'avis le plus ſage
Leur paroît une atteinte à leur autorité.
Fade Flateur, Pédant ſévere
Le meilleur des deux ne vaut rien.
Qui ſçait corriger ſans déplaire
Eſt au but ; qu'il s'y tienne bien.
Ces égards nous ſont dûs à tous tant que nous ſommes ;

Car tout Amour propre a ſes droits.
Il faut ménager tous les hommes :
En fait d'orgueil tous les hommes ſont Rois.

❦

UN Renard pourſuivi, faute d'un autre azile,
S'étoit ſauvé dans l'antre d'un Lion,
Le Chaſſeur l'y laiſſa ſans plus d'ambition ;
Violer la franchiſe eût été difficile.
Mais le Renard épouvanté
Ne compta guère alors ſur l'hoſpitalité.
Ça, dit le Monarque farouche,
Sois le bien arrivé ; tu ſeras pour ma bouche.
A quelle ſauſſe es-tu meilleur ? dis-moi.
Je n'en ſçais rien, dit le Renard au Roi ;
Mais, Sire, ce diſcours & ce regard ſévere
Me rappellent mon pauvre Pere.
J'en pleure encor quand je penſe à ſa fin.
Un Lapin fugitif lui demandoit azile ;
Mais mon Pere trouva la priere incivile ;
Et pouſſé par le Diable, il mangea le Lapin.
Le Lapin en mourant, reclama la colere
De Jupiter Hoſpitalier ;
Et ſur le champ mon pauvre Pere
Fut enfumé dans ſon terrier.
Le Lion s'en émût : & ſoit crainte, ſoit honte,
Soit pitié du Renard, ſa faim ſe ralentit.
Va t'en, dit-il, avec ton conte,
Tu m'as fait paſſer l'appetit.

LA BALEINE, ET L'AMERIQUAIN.

FABLE IX.

SA Majesté Dame Baleine
Sous son ample épaisseur faisant trembler les mers,
Croisoit la côte Amériquaine ;
Elle occupe un arpent de la liquide plaine,
Et ses cris mugissans épouvantent les airs.
Quelle est ma grandeur, disoit-elle !
Les Habitans des Mers me sont assujettis :
Soit crainte, soit amour, mon Peuple m'est fidele ;
Je le mange à mon choix, sans trouver un rebele;
Je vais de pair avec Thétis. (a)
Contentez-vous, Messieurs les Hommes
D'oser porter la guerre aux autres Animaux.
Si vous êtes leurs Rois, apprenez que nous sommes
Vos Souverains, vous nos Vassaux.
Dame Baleine ainsi, de bravade en bravade,
Continuoit sa promenade.
Un (b) Céladon Amériquain

(a) Déesse des Mers.
(b) Céladon est donné pour le modéle des Amours dans le Roman Pastoral qui porte le nom d'Astrée.

Sur le rivage alors pourſuivoit ſon Aſtrée ;
Il vouloit l'attendrir ; hélas ! c'étoit en vain ;
La belle pour tout prix de s'en voir adorée,
Ne lui rendoit que froideur, que dédain.
Quoi ! dit-il ; toûjours inſenſible !
A quel prix donc vous mettez-vous ?
Parlez ; je ferai l'impoſſible.
Soit, lui dit-elle ; engageons-nous ;
Mais à condition, pour vous prendre à la lettre,
Qu'à mes pieds vous allez remettre
Ce Monſtre qui nous brave tous.
L'Amant rève, médite avant que de promettre ;
Puis trouvant ce qu'il a cherché,
A la clauſe, dit il, il faut bien ſe ſoûmettre ;
Allons, c'eſt vous avoir encor à grand marché.
Il ſe munit de ſa maſſuë,
De deux tampons de bois ; & voilà l'homme à l'eau.
Conduit par ſon eſpoir nouveau,
Des ſes deux bras nerveux il fend la mer émuë,
Aborde la Baleine, & ſans civilité
Grimpe au dos de ſa Majeſté.
De ſes mugiſſemens elle fait trembler l'Onde,
Non pas l'Amant : en vain de ſes nazeaux,
Comme rapides traits elle lance les eaux ;
Il prend ſon temps le mieux du monde :
De ſa maſſuë il enfonce un tampon
Dans un nazeau, puis l'autre ; il vous la coule à fond :
Elle étouffe, & ſur le rivage
Notre

Notre nouveau Bellérophon (c)
Revient triomphant à la nage.
Les flots ſecondant ſon ardeur,
Pouſſent le Monſtre mort ſur les pas du Vainqueur.
C'eſt ainſi que périt la premiere Baleine ;
Sa rodomontade fut vaine.

Le plus fort a ſon foible. Encor un autre point.
Les paſſions ſont tout en tous tant que nous ſommes ;
Reglons-les ſeulement ; ne les étouffons point ;
Elles ont tout appris aux hommes.

(c) Bellérophon tua la Chimére.



LES ABEILLES.

FABLE X.

IL est bon d'user de clémence :
C'est le plus beau fleuron de la Toute-puiſſance;
Dieux de la terre, aimez à pardonner,
Et ne foudroyez pas, s'il ſuffit de tonner.
Mais que votre bonté jamais ne ſe permette
D'ôter à la malice un ſalutaire effroi ;
Rarement convient-il que le Prince ſe mette
Entre le Coupable & la Loi.
Souvent la clémence indiſcrette
Eſt le malheur du Peuple, & la honte du Roi.
C'eſt par pitié qu'il faut être ſévere.
Qui punit bien, a bien moins à punir.
Pour le préſent, humeur trop débonnaire
Eſt cruauté pour l'avenir.

❀

MUSCAN, Roi d'un peuple d'Abeilles,
Surnommé Grand pour ſes merveilles,
Fit dans tout ſon Etat publier un Edit :
Maint motif élégamment dit
Préparoit la défenſe expreſſe
Qu'il faiſoit à toute l'eſpéce
De toucher déſormais aux fleurs de mauvais goût,

endu que le miel n'en valoit rien du tout :
oint à ses Portiers de refuser la porte
out contrevenant que l'odeur trahiroit.
La défense est de droit étroit ;
Point de grace en aucune sorte.
Fait en notre Louvre emmiélé,
an, tel jour depuis notre séance au Trône,
Et du grand sceau de cire jaune
Le tout scellé, contre-scellé.
Peuple ainsi lié par la Loi Souveraine,
issoit bien ses mets ; ne touchoit qu'au jassmin,
A l'œillet, à la marjolaine ;
oit le plus souvent de roses & de thin.
s les eussiez vûs tous savourer les fleurettes
Dont les jardins sont parfumés ;
Puis dans leurs utiles retraites
Ils revenoient tout embaumés.
Un jour pourtant une Abeille imprudente,
orite du Prince & presque en droit d'errer,
nt fait son repas d'une mavaise plante,
résente à la ruche, & l'on vient la flairer.
s ne sentez pas bon. Qu'importe que je sente ?
dre n'est pas pour moi, dit la contrevenante,
Portiers là-dessus la laisserent rentrer :
Mais le Prince en faisant sa ronde,
tit l'odeur coupable ; il appelle son monde,
son Trône de cire il s'assied gravement ;
terroge, il pese ; & puis l'affaire instruite ;

Muſcan condamne également
Les Portiers & la Favorite.
Ah ! Sire, s'écria le Peuple d'une voix,
Pardonnez-leur du moins pour la premiere fois.
Non, je n'accorde point votre aveugle demande,
Leur dit Muſcan ; ſçachez qu'un Roi
Doit être eſclave de ſa Loi,
Et qu'il doit obéir à tout ce qu'il commande.
Ma rigueur eſt clemence, & de l'impunité
Prévient les ſuites redoutables.
Combien aurois-je un jour à punir de coupables
Que je ſauve aujourd'hui par ma ſévérité !



LE RAT TENANT TABLE.

FABLE XI.

IL étoit un Grenier vaste dépositaire
Des riches trésors de Cérès.
Un Rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le propriétaire.
Il avoit fait un trou, d'où quand bon lui sembloit;
Il entroit dans son héritage.
C'étoit peu d'y manger; le prodigue assembloit,
Les Rats de tout le voisinage.
Il tenoit table ouverte en Seigneur,
Où selon l'ordre, tout dîneur
Payoit son échot de loüange.
Est toûjours bien fêté celui chez qui l'on mange.
Le bon Rat comptoit donc ses amis par ses doigts,
(Car il prenoit pour siens les amis de sa table ;)
Chacun l'avoit juré cent fois ;
Voudroient-ils lui mentir? Cela n'est pas croyable.
Mais cependant l'autre Maître du grain,
Voyant que ces Messieurs le menoient trop bon train,
Se résolut de le changer de place.
Le Grénier fut vuidé du soir au lendemain.
Voilà mon Rat à la besace.
Heureusement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet espoir, chez eux il se transporte;

Mais d'aucun il ne fut admis ;
Partout on lui ferma la porte.
Un ſeul Rat, bon voiſin, qu'il ne connut qu'alors,
Ouvrit la ſienne, & le reçut en frere.
J'ai mépriſé, dit-il, ton luxe & tes tréſors ;
Mais je reſpecte ta miſere :
Sois mon hôte ; j'ai peu ; ce peu nous ſuffira.
Je m'en fie à ma tempérance :
Mais inſenſé qui ſe fiera
A tout ami qu'amene l'Abondance !
Il ne vient qu'avec elle ; avec elle il fuira.



L'ENFANT SANS SEXE.

FABLE XII.

IL nâquit un Enfant sans sexe ni demi,
Contraire de l'hermaphrodite. (a)
Beautés, à cela près, & des Graces parmi,
Pronostiquoient en lui le plus rare mérite.
Sur l'étonnante nouveauté
Plus d'un Oracle est consulté :
Le cas vaut bien qu'Apollon y réponde.
Il dit donc que l'Enfant croîtroit
Sans sexe & tel qu'il vint au monde ;
Mais qu'à vingt ans il choisiroit
D'être Homme, ou Femme, ou rien ; enfin ce qu'il voudroit.
L'enfant croît ; il est grand ; son esprit, sa prudence
Lui font bien-tôt une foule d'amis.
Tout sexe l'aime ; à tous secrets admis,
Dans son sein pleut la confidence.
Sur tout des tendres cœurs Avocat consultant
En Juge neutre il les entend ;
Regle au plus juste chaque affaire ;
Conseille, accommode les gens ;
Et sans exiger d'Honoraire,
Arbitre entr'eux les frais & les dépens.
Pendant son exercice, il ne reçoit que plaintes ;

(a) Qui a les deux sexes.

Ne voit dans les cœurs des Amans
Que caprices, qu'emportemens,
Qu'impatiens transports & dévorantes craintes;
Les biens seulement en desirs;
Chagrins réels sous l'ombre des plaisirs.
Le temps qui va son train amena la journée
Où le consultant doit opter.
Il marche en pompe au Temple où doit s'éxécuter
De l'infaillible Dieu la parole donnée.
Les Hommes pour leurs intérêts
Le prioient de devenir Femme;
Il en avoit déja tous les attraits:
A quelque bagatelle près
Le Ciel l'avoit designé Dame.
L'autre Sexe de son côté
Le supplioit d'être Homme; pourquoi? pour lui plaire;
Et puis encor, de peur que sa beauté
Ne leur enlevât tout: chacun sçait son affaire.
L'Anonime entre au Temple, & le Peuple à l'entour
Prête au choix qu'il va faire une oreille perplexe.
Dieux, laissez-moi, dit-il, tel que je vins au jour.
L'amitié me suffit. En me donnant un sexe,
Ne m'exposez point à l'amour.
Cette priere fut sage autant qu'imprévûë.
Les sexes sont sans doute établis à propos:
Mais en cela la Nature eût en vûë
Ses intérêts plus que notre repos.

L'HOROSCOPE DU LION.

FABLE. XIII.

LEs Grands ſont friands d'Horoſcope ;
Ils penſent que leur ſort eſt écrit dans les Cieux,
Et que rien de nouveau ne s'offre au (a) Téleſcope,
Qu'ils ne s'en trouvent pis ou mieux.
Soleil, Etoiles & Planetes,
Tout parle d'eux. Petits, n'allons pas nous troubler
Du noir préſage des Cometes ;
Les Princes ont l'orgueil d'en vouloir ſeuls trembler.



UN Lion Souverain d'Afrique
Voulut un jour ſçavoir ſon avenir.
Sa Cour ne lui pouvoit fournir
Aucun Maître en cette rubrique.
De certain Aſtrologue un Singe domeſtique
Promet la choſe, & part pour la tenir.
A tout hazard il vole un papier à ſon Maître ;
C'eſt un Horoſcope ; il ſuffit.
Il l'apporte au Lion ; on le prend, on le lit.

(a) Lunette pour obſerver les aſtres.

Que croyez-vous que le Lion doive être ?
Esclave, & puis Comédien.
L'auriez-vous deviné ? Quoi, traître, oses-tu bien
M'anoncer ce destin, dit le Prince au Prophéte !
Tu n'es qu'un ignorant. Sire, je le souhaite,
Dit le Singe tremblant. Mais toi,
Sçais-tu ton sort, reprit le Roi ?
Voyons ; dirois-tu bien ce qu'il te reste à vivre ?
La griffe étoit ouverte, & le Singe à genoux.
Sire, dit-il, j'ai lû dans le céleste livre
Que je devois mourir au même instant que vous.
Ce tour adroit répara l'imprudence.
Le Lion Superstitieux
Ferma la griffe & retint sa vengeance.
L'Amour propre fit encor mieux ;
Il baptisa sa crainte de clémence.
Nos actions parfois ont un air de vertus :
Qu'on les creuse ; c'est un vice ou foiblesse, & rien plus.
Que deviendra la Prophétie ?
Ecoutez. Le Lion arrêté dans des rets
Est pris, enchainé, puis après
Apprivoisé. Son Maître en veut gagner sa vie.
Ils partent. Avec eux notre Singe Devin
Part aussi bien instruit des tours de Fagotin.
Par les Foires on les promene ;
Par tout nos deux Acteurs établissent leur Scene,
L'un sérieux, l'autre badin ;

C'eſt (a) Lelio, c'eſt (a) Arlequin :
Un ſeul de ces deux en vaut quatre.
Le monde court en foule à ce nouveau Théâtre ;
Chacun les voulut voir. Or le jeu du Lion
Etoit de ne le plus paroître,
D'être doux, complaiſant & docile à ſon Maître ;
Il jouoit la ſoumiſſion.
De ſa queuë il lui faiſoit fête ;
De ſa patte le careſſoit ;
Souffroit que dans ſa gueule il enfonçât la tête ;
Le Spectateur en frémiſſoit.
Le Singe d'autre part fait ſur ſon camarade
Cent jolis tours, mainte gambade ;
Monte à cheval ſur lui, le mene à ſon deſir :
Le ſpectacle à la fois faiſoit peur & plaiſir.
Dom Bertrand applaudi, pour l'être davantage,
S'aviſe un jour d'un tour de ſon métier :
Et pour imiter l'homme, étant trop ſe fier
A la docilité de l'Animal ſauvage,
Va dans la gueule du Lion
Fourer ſa tête. Une telle action
Surprend le Lion & l'irrite :
Il redevient féroce, & ſans attention
A ſa mort autrefois prédite,
Il étrangla Bertrand pour l'indiſcrétion.
Mais puniſſant la faute, il en fit une extrême ;
Du colier de Bertrand il s'étrangla lui-même.

(a) Célébres Acteurs de la Troupe Italienne.

C'est ainsi qu'on vit s'achever

Le destin du Lion, prononcé pour un homme ;

Jusqu'au tour dont le Singe usa pour se sauver,

Tout s'accomplit, tout se consomme.

Qu'après cela l'on prenne le parti

D'un art aveugle & qui n'a point de guide ;

Maître Hazard s'est par fois diverti

A le justifier ! mais quoiqu'il en décide,

L'Astrologue a toujours menti.

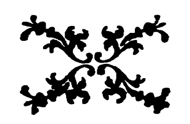


LE PRE'SENT ET L'AVENIR.

FABLE XIV.

AUTREFOIS deux Marchands de nouvelle fabrique,
Seigneur Préſent & Seigneur Avenir,
Chez les Mortels vinrent ouvrir boutique.
C'eſt une époque à retenir.
Ils ſe logent l'un près de l'autre ;
Préſent dans un lieu fort étroit,
Avenir en grand air. L'un naïf, l'autre adroit,
Crioient à tous paſſans : Meſſieurs, voyez du notre.
Préſent avoit beau dire : arrêtez, alte-là ;
Regardez-moi bien ; me voilà :
Oüi je ſuis le Préſent ; venez j'ai votre affaire ;
C'eſt ici qu'eſt votre vrai bien :
Mon Voiſin vous appelle. Hélas ! qu'iriez-vous faire ?
Il promettra beaucoup ; & ne donnera rien.
Avenir près de là, ſur un Théâtre vaſte
Où brilloit l'adreſſe & le faſte,
Ici, Meſſieurs, s'écrioit-il ;
C'eſt moi qui de vos jours ai débrouillé le fil ;
Je prédis tout ce qui doit être,
Et plus encor. J'ai de tout ; déſirez.
Quel bien voulez-vous voir paroître ;

Vous n'avez qu'à dire, Montrez.
. . . . mal ; je fais mieux, & d'avance
A sa place je mets un bien,
. . est moi seul qui vends l'espérance ;
. . . . je la vends ; Je la donne pour rien
. . . ez, Messieurs, voilà des trésors, de la gloire,
Des plaisirs purs ; jamais les avez-vous goûtés ?
Non : patience, il faut m'en croire ;
Il vous en vient, & des mieux apprêtés.
Mais voulez-vous encor une preuve meilleure.
De mon habileté, de mes droits absolus ?
Présent vous étourdit de ses cris superflus :
Vous l'allez voir disparoître sur l'heure ;
Tenez : vous le voyez ; vous ne le voyez plus.
Prodige ! il disparut pour tous tant que nous sommes ;
Et le fourbe Avenir amusa seul les hommes.



LE BERGER ET LES ECHOS.

FABLE XV.

ON nous croiroit gens à réflexions :
Mais nous disons beaucoup & nous ne pensons
guères :
Bien rarement de nos décisions
Sommes-nous les propriétaires.
Nous répetons de bouche ou par écrit,
Ce que d'autres ont dit & souvent après d'autres.
Pure Mémoire érigée en Esprit ;
Jugemens étrangers que nous donnons pour nô-
tres.
Un seul homme a jugé : bien-tôt mille jaseurs
Adoptent son avis comme Loi souveraine ;
Et ce torrent de rediseurs
Grossit si fort qu'il nous entraîne.
C'est trop s'abandoner à la pluralité,
Race imbécille que nous sommes,
Ce n'est pas-là que git la vraie autorité.
Pour garants de la vérité,
Comptons les raisons, non les hommes.



NOMMÉ par son Hameau pour décider d'un
prix,
Titire en un Vallon bordé de mainte roche,

Rêvoit ſeul, méditoit un Arrêt ſans reproche.
Ciel, daigne m'inſtruire, & me dis
Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atis;
S'écrioit-il. L'Echo de proche en proche,
Cent fois répete, Atis. Atis chante le mieux!
Dit le Berger ſurpris. Les Echos de redire,
Le mieux, le mieux, le mieux. C'eſt aſſez, dit Titire;
Ce ſuffrage eſt victorieux.
Il retourne au Hameau. Ça, dit-il, je puis rendre
Entre nos deux Rivaux un jugement certain.
Atis chante mieux que Silvandre;
Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain.
Nous décidons ainſi, crédules que nous ſommes
Que d'Echos comptés pour des hommes!



LES POISSONS ET LE FEU D'ARTIFICE.

FABLE XVI.

SUR la Riviere à la fin d'un beau jour,
On tiroit un feu d'Artifice.
C'est en vain que la Nuit croit regner à son tour;
Du Soleil endormi Vulcain (a) faisoit l'office;
Mille jeux de son art, malgré Phœbus absent,
Firent voir le jour renaissant.
Au bruit soudain, tout le Peuple aquatique
S'effraye au fonds de son manoir;
L'air tonant, embrasé, trouble la République
Ils n'osoient entendre ni voir.
Malgré cette premiere transe,
L'onde les rassuroit un peu;
Car, où seroit la vraisemblance
Que le monde Poisson dût périr par le feu?
Ils ne sont pas long-tems à le trouver possible.
La vraisemblance arrive; & mille serpentaux,
Vrais foudres à leurs yeux, perçant le sein des eaux
Leur portent de la mort la menace terrible.
Ah! s'écrierent-ils, le Monde va finir.
Chacun déja songe à sa conscience.
Nous le méritons bien; le Ciel veut nous punir,

(a) Dieu du feu

Retire ta main vangeresse,
Jupiter ; fais-nous grace, & nous te promett
De n'être plus inhumains ni gloutons.
Le feu cessa pendant la répentance ;
La peur s'évanouit, & l'appétit revint.
Chacun alors ne se souvint
Que d'aller chercher sa pitance.
Leur vœu d'humanité souffrit bien du déchet;
Le Brochet pénitent déjeuna d'un Brochet.



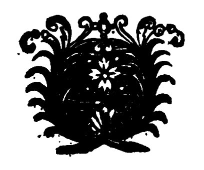
LE VALET ET L'ECOLIER.

FABLE XVII.

MARTIN servoit un Financier.
Un jeune étudiant étoit le fils du Maître ;
Et le Valet & l'Ecolier
Etoient amis autant qu'on le peut être :
Parfois ensemble ils raisonnoient :
De quoi ? des Maîtres & des Peres.
Sur le tapis sans cesse ils les tenoient.
Les Maîtres sont de vrais Corsaires ;
Disoit Martin ; jamais aucun égard pour nous ;
Aucune humanité : pensent-ils que nous sommes
Des chiens, & qu'eux seuls ils sont hommes ?
Des travaux accablans, des menaces, des coups,
Cela nous vient plus souvent que nos gages.
Quelle maudite engeance ! Eh ! mon pauvre Martin,
Les Peres sont-ils moins sauvages ?
Disoit l'Etudiant. Reprimandes sans fin,
Importune morale, ennuyeux verbiages :
Fous qu'ils sont du soir au matin,
Ils voudroient nous voir toûjours sages.
Forçant nos inclinations,
Veut-on être d'épée ? ils nous veulent de robe :
Quelque penchant qu'on ait il faut qu'on s'y dérobe,

Pour céder à leurs visions.
Non, il n'est point d'espéce plus mauvaise
Que l'espéce de Pere, insiste l'Ecolier.
Et Martin soûtenant sa thése,
Pour les Maîtres veut parier.
Aussi long-tems qu'ensemble ils demeurerent,
Ce fut leur unique entretien.
Mais enfin ils se séparerent ;
Chacun fit route à part. Martin acquit du bien,
D'emplois en emplois fit si bien
Qu'il devint Financier lui-même ;
Eut des maisons ; que dis-je ? eut des Palais ;
Table exquise & d'un luxe extrême,
Grand équipage, & peuple de Valets.
L'Ecolier d'autre part hérite de son pere ;
Augmente encor ses biens ; prend femme ; a des enfans
Le temps coule ; ils sont déja grands :
Martin devenu riche, il le fit son compere :
Aussi bons Amis qu'autrefois ;
Ils raisonnoient encor. Quelle étoit leur matiere ?
Les Valets, les Enfans. O la pésante Croix,
Dit Monsieur de la Martiniere,
(Car le nom de Martin étoit cru de trois doigts ;)
Quel fardeau que des Domestiques !
Paresseux, ne craignant ni menaces, ni coups,
Voleurs, traîtres, menteurs, & médisans iniques,
Ils mangent notre pain & se mocquent de nous.
Ah ! dit le Pere de famille,
Parlez-moi des Enfans ; voilà le vrai chagrin.

Ils ne valent tous rien, autant garçon que fille;
L'une eſt une coquette, & l'autre un libertin.
Nul reſpect, nulle obéïſſance;
Nous nous tuons pour eux, point de reconnoiſſance.
Quand mourra-t-il? ils attendent l'inſtant;
Et ſe trouvent alors débaraſſés d'autant.
Ces gens euſſent mieux fait peut être
De n'accuſer que l'Homme, & non point les Etats;
Il n'eſt bon Valet ni bon Maître,
Bon Pere, ni bon Fils; mauvais dans tous les cas:
Il ſuit la paſſion, l'intérêt, le caprice;
Ne laiſſe à la Raiſon aucune autorité:
Et ſemblable à lui-même en ſa diverſité,
C'eſt toûjours égale injuſtice.



LE CHASSEUR ET LES ELEPHANS.

FABLE XVIII.

PARMI les Animaux l'Eléphant est un Sage;
Il sçait Philosopher, penser profondément.
En doute-t-on? Voici le témoignage
De son profond raisonnement.
Jadis certain Marchand d'yvoire,
Pour amasser de ces os précieux
S'en alloit avant la nuit noire
Se mettre à l'affut dans les lieux
Où les Eléphans venoient boire.
Là, d'un arbre élevé notre Chasseur lançoit
Sans relâche fléche sur fléche:
Quelqu'une entre autres faisoit bréch
Et quelque Eléphant trépassoit.
Quand le jour éloignoit la troupe Eléphantine
L'homme héritoit des dents du mort.
C'est sur ce gain que rouloit sa cuisine;
Et chaque soir il tentoit même sort.
Une fois donc qu'il attendoit sa proye,
Grand nombre d'Eléphans de loin se firent voir.
Cet objet fut d'abord sa joye;
Bien-tôt ce fut son désespoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple colosse accourut à l'Archer,

Environne ſon arbre, où ſaiſi d'épouvante
Il maudit mille fois ce qu'il venoit chercher.
Le Chef des Elephans, d'un ſeul coup de ſa trompe,
Met l'arbre & le Chaſſeur à bas ;
Prend l'homme ſur ſon dos, le mene en grande pompe
Sur une ample colline où l'yvoire eſt à tas.
Tien, lui dit-il, c'eſt notre cimetiére ;
Voilà des dents pour toi, pour tes voiſins ;
Romps ta machine meurtriere,
Et va remplir tes magazins.
Tu ne cherchois qu'à nous détruire ;
Au lieu de te détruire auſſi,
Nous t'ôtons ſeulement l'intérêt de nous nuire.
Le Sage doit tâcher de ſe vanger ainſi.



LA RAVE.

FABLE XIX.

UN Jardinier trouvant une Rave fort grosse,
Entre les Raves vrai colosse,
Dans sa surprise va songer
Qu'il en doit faire hommage au Roi de la Province.
Tout de ce pas il court offrir au Prince
Le Phénomene potager.
Sire, pardon de la licence;
Cette Rave, dit il, est cruë en mon jardin;
Et j'avions de vous voir si grande impatience
Que j'ons pris, comme on dit, l'occasion au crin.
Je sçavons bien que ce n'est pas grand'-chose;
Mais je sçavons aussi que votre Majesté;
En revanche a de la bonté:
Si je vous l'offrons, c'est à cause
Qu'elle vous appartient par droit de rareté:
Telle Rave, tel Roi. Dieu vous doit la santé.
Du bon Manant telle fut la Harangue.
Le Roi prit plaisir à sa langue;
A son zèle encor plus: il reçut le présent.
Mais c'étoit peu de l'accueil complaisant;
La Royale magnificence

Pris

Prisa la Rave cent louis ;
Et le Manant, les yeux tout éblouis,
Retourne à son village étaler sa chevance.
Eh quoi ! dit son Seigneur surpris,
Payer cent louis une Rave !
Vertubleu, le Prince est un brave.
Ma fortune est faite à ce prix.
Il vous monte à l'instant sur un Coursier d'Espagne,
Beau, bienfait, & qui sur les vents
Prenoit quelquefois les devants :
Comme un rapide trait il franchit la Campagne.
On arrive au Palais du Roi
A qui le Seigneur court offrir son Palefroi.
Certes le don est superbe, il m'étonne,
Lui dit alors sa Majesté :
Mais je me picque un peu de générosité :
Qu'on m'apporte ma Rave. On l'apporte ; il la donne.
Tenez, dit-il ; ainsi que le Cheval
Dans son genre elle est des plus rares.
Il fit bien de punir le présent déloyal.
Le Monde est plein de ces donneurs avares.



LE BONNET.

FABLE XX.

C'Est pour notre repos que les cœurs sont cachés :
Jouissons de notre ignorance.
Nous serions tous bien empêchés,
Si l'on nous parloit comme on pense.



Certaine Fée un jour étoit Souris;
C'étoit la fatale journée
Où l'ordre de la Destinée
Lui faisoit prendre l'habit gris.
Un Chat qui la guëtoit alloit croquer la Fée.
Certain Homme le vit : Soit caprice ou pitié
Il court après le Chat, lui fait manquer sa proye.
Au diable le Matou l'envoie ;
Mais aussi la Souris le prit en amitié.
Le lendemain elle apparut à l'Homme,
Non plus Souris, mais Déesse ; autant vaut,
Tu m'as sauvé le jour, commence-t-elle, il faut
Te payer du bienfait : le mieux, c'est le plûtôt.
De Doucette, car c'est ainsi que l'on me nomme,
Cœur ingrat n'est point le défaut.
Demande donc, & souhaite à ton aise ;
Je puis tout ; tu n'as qu'à parler.

Eh bien, dit l'homme, qu'il vous plaise,
M'ouvrir les cœurs, me révéler
Tout ce que les gens ont dans l'ame.
Soit, j'y consens, lui dit la Dame.
Tu n'as qu'à prendre ce Bonnet :
Il est Fée, & tu vas voir les gens à souhait.
Ils ne te diront plus ce qu'ils croiront te dire;
Mais bien tout ce qu'ils penseront.
Tu les verras tels qu'ils seront.
Grand bien te fasse ; adieu, je me retire.
Voilà bien-tôt notre Homme & son Bonnet
Parlant aux gens. J'en aurai le cœur net,
Se disoit-il ; je verrai ce qu'on pense.
C'est par sa Femme qu'il commence.
Le Bonnet de joüer son jeu.
Que je te hais, dit-elle en embrassant le Sire!
(Contraste assez plaisant du faire avec le dire) :
Oüi, je te hais, & non pas pour un peu ;
Sur tout depuis que j'aime Alcandre.
Ah ! que la mort tarde à me rendre
Le service de t'emporter !
Pour peu qu'elle me fasse attendre,
Je n'y pourrai plus résister :
Mon Amant presse ; il faudra bien se rendre :
(Le tout en le flattant ; c'est ce qu'il faut noter.)
La bonne Epouse ainsi connuë,
Le Pere parle à ses Enfans.
En dépit d'eux leur bouche est ingénuë :
Ils attendent ses biens qu'il garde trop long-tems.

Ainsi l'Homme au Bonnet s'en va de gens en gens
Tirer des cœurs les secrettes pensées ;
Ne trouve en ses Amis qu'ames intéressées ;
Ingrats & mauvais cœurs sous dehors obligeans.
Va-t-il rendre quelque visite ?
En lui serrant la main, on l'appelle importun.
D'une parole qu'il a dite,
Quelqu'un veut le loüer : ce quelqu'un hypocrite
Dit qu'il n'a pas le sens commun :
A chaque instant mille dégoûts pour un :
Rien ne le flatte ; tout l'irrite :
Tant & tant, que notre Homme excédé de chagrins
Jette enfin son Bonnet par-dessus les moulins.
Le cherche qui voudra. Quant à moi, je le quitte.

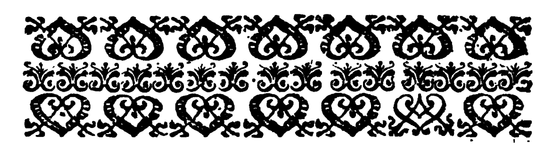


LE LYS
ET SON REJETTON.
FABLE XXI.
AU ROI.

UN Lys majeſtueux, la gloire des vallées,
Après un regne floriſſant,
Touche enfin à ſon terme, & les fleurs déſolées,
Regrettoient leur Roi périſſant.
Il voit un jeune Lys, tendre eſpoir de ſa tige :
J'ai regné, lui dit-il, mon fils, regne à ton tour.
De ces champs que ma chute afflige
Deviens & la gloire & l'amour :
Rends grace au Soleil qui t'éleve,
Comme je le bénis dans le temps qu'il m'abat :
Que ſa douce influence acheve
De te donner ta force & ton éclat.
Attire dans ton ſein l'abeille diligente,
Et croiſſant ſous le plus beau ciel,
De ta ſubſtance bienfaiſante
Aide-là chaque jour à compoſer ſon miel
Prince, que ces leçons reglent votre carriere ;
Reſte de tant Lys à nos yeux abbattus,

Rassemblez-en la splendeur toute entiere ;
Offrez mille sujets aux enfans de Phébus ;
Croissez de vertus en vertus,
Nous attendons notre matiere.





PROLOGUE.

DU juste & de l'injuste avons nous quelque
idée ?
Où sont-ce-là des mots vuides de sens ?
Interrogeons un homme à ses derniers instans ;
La question est décidée.
Alors la vérité lui désille les yeux :
Il voit au flambeau qui l'éclaire ;
Et ce qu'il a dû fuir, & ce qu'il a dû faire ;
Il découvre le mal & le bien & le mieux.
Dans sa conscience confuse
S'éleve un tribunal vengeur de son devoir ;
Où lui-même il s'appelle, où lui-même il s'accuse,
Et se juge sans le vouloir ;
Ces vains argumens dont s'abuse
Le coupable en pleine santé,
Lui-même en mourant les recuse ;
Amerement surpris de sa crédulité.
Eloignés de ses yeux la mort qui le menace ;

Tous ses doutes vont revenir.
La passion renait, & le devoir s'efface.
Il ne voudra plus convenir
Qu'il en soit un ; & cette erreur subtile
Le rend tout à la fois & coupable & tranquile.





LIVRE SIXIEME.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.



DES trésors de l'Etat, vigilant œcono-
nome,
Qui loin d'enterrer l'or, comme un
avare Gnome,
Voudrois qu'il pût servir par un prudent emploi,
Tout aux peuples & tout au Roi.
Pour le succès que ton esprit médite,
Que d'obstacles à surmonter?
Un autre t'en plaindroit; mais je t'en félicite;
Ta gloire à moins ne pouvoit éclater.

On

Qu'aurois-tu fait dans des tems trop faciles
De ce génie actif & pénétrant,
Courageux, Inventeur de ressources fertiles
Et fait tout exprès pour le grand!
On n'en auroit connu que la moindre partie;
Le reste sans emploi n'eût pû se soupçonner;
Au travers de ta modestie
Il l'auroit fallu deviner.
Mais, maint obstacle opiniâtre
T'exerce aujourd'hui tout entier;
C'est le nœud gordien qu'il te faut délier,
Et ton mérite a trouvé son théâtre.
La France a déja vû ton courage guerrier;
A présent, c'est une autre affaire;
Il est besoin d'y marier
Le courage du ministere.
Courage de sang froid, courage patient;
Bien différent de l'autre & de beaucoup plus rare,
Pesant toûjours un inconvénient
Avec le succès qu'il prépare;
Content de vaincre lentement;
Dans l'utile cherchant sa gloire,
Ne voulant de lauriers pour prix de sa victoire,
Que le bonheur public fondé solidement,
Voilà les traits du Sage, & c'est là l'ornement
Dont je te crois responsable à l'histoire.
Sçavoir dans les combats faire parler de soi;
Donner à tout un camp & l'exemple & la loi,

Noailles, c'est bien fait ; il faut que l'on renomme,
Ceux qui de tout leur sang, osent servir leur Roi ;
Mais, n'être qu'un Héros, bagatelle pour toi :
Tu dois à la France un grand homme.



LE HAZARD MEDECIN.

FABLE, I.

C'Est un diſciple d'Hypocrate;
On conclut, c'eſt un aſſaſſin.
Et moi, je parle ici, mais d'un peu vieille datte;
D'un aſſaſſin, par hazard médecin.
Il guérit ſon ſujet, ſans Grec & ſans Latin,
Et la cure fût délicate.
Vîte, au fait, Monſieur le Conteur;
Eh bien, au fait : le voici cher Lecteur.
Un Spadaſſin devoit de l'argent à ſon hôte
Qui ſans aucun délai veut avoir cet argent;
Injure à qui n'a rien : auſſi pour cette faute,
Le Spadaſſin ne fût pas indulgent.
Le voilà d'abord l'épée haute
Qui d'un coup déciſif payant ſon créancier;
Le frappe à côté d'une côte;
Le croit mort, & s'enfuit : le bleſſé de crier;
On vient; mais de cette avanture,
Loin de ſe plaindre, on vante le ſuccès.
Le fer n'a fait que crever un abcès,
Qui ſe vuide par l'ouverture.
D'autre côté, l'aſſaſſin n'eſt pas loin,
Qu'on l'arrête & qu'on vous le traîne
Dans la priſon la plus prochaine.

Le fer encor sanglant étoit un sûr témoin.
Aussi loin de nier la chose
Je ne m'en repens point; est-il mort, ce marault;
Demande effrontement l'assassin au Prevôt ?
Non, & de sa santé vous êtes même cause,
Vous l'avez guéri d'un abcès
Que le pauvre homme avoit dans la poitrine.
Donnez-moi donc, dit-il pour ce succès
Mes licences en médecine,
Non, répondit le Juge au coupable effronté :
Laisse au vrai Maître l'art, l'honneur de cette cure ;
Au hazard. C'est à lui qu'appartient la fourure
Du Doyen de la Faculté !



LE JOUR MALHEUREUX

FABLE II.

OUI, de la pâte dont nous sommes,
Nous avons tous nos défauts même grands :
Qu'on me donne les plus grands hommes ;
Par quelque endroit, ce sont de vrais enfans.
On voit en même tête & foiblesse & courage ;
Petitesse & force d'esprit :
Plein de haut & de bas, où le fou tient au sage.
De vice & de vertu l'homme est un alliage ;
Et que pour tous ceci soit dit ;
Ma Fable en est un témoignage.
Il étoit un Héros, un Pompée, un César,
Ou si vous l'aimez mieux, un nouvel Alexandre,
Qui sembloit enchaîner la victoire à son char ;
Pour qui c'étoit tout un que vaincre & qu'entre-prendre ;
En un mot qui ne craignoit rien,
Hors certain jour de la semaine.
Quel jour ? je ne le sçais pas bien ;
Mais qu'importe ? ce n'est la peine
De le chercher ; l'un ou l'autre est égal ;
Il suffit qu'aux guerriers, il croit ce jour fatal.
Ne pensez pas qu'alors il tentât la victoire ;
Il étoit sûr d'être battu,

Le pauvre homme prenoit pour garand de sa gloire
L'étoile & non pas sa vertu,
Ce jour là cependant trouvant sur son passage,
Les ennemis mal postés, peu nombreux;
Profitez de votre avantage,
Dit un ami, fondez sur eux,
Vous les tenez : êtes-vous sage !
Repondit le Héros, c'est un jour malheureux !
Nous les battrons demain. Quoi demain ! quand la force
Par vingt secours reçus sera de leur côté !
Tant mieux, à ma valeur le danger sert d'amorce ;
Nous les battrons demain ; le sort en est jetté.
L'ami s'obstine & lui fait honte,
Du délai superstitieux ;
Quoi donc, ce sont les jours qui sont victorieux,
Et non pas vous ! belle gloire à ce compte ?
J'en rabats bien : ainsi piqué d'honneur,
Pour un moment le héros se surmonte,
Attaque l'ennemi, qui payant de valeur,
Fait renaître bient-tôt en celui qui l'affronte,
Ce vain vain fantôme de malheur,
Tant de résistance l'étonne.
Falloit-il combattre aujourd'hui,
Dit-il, il se confond & croit voir en personne
Le destin irrité décidant contre lui.
Il décide en effet : son trouble,
Qui d'instant en instant redouble,

Des ennemis sert si bien les exploits,
Qu'il est enfin bâtu pour la premiere fois.
Ah ! dit-il, falloit-il t'en croire ?
Funeste ami, ce jour me coutera ma gloire,
Je le sçavois trop bien qu'il étoit malheureux.
S'il l'étoit, dit l'ami, ce camp si peu nombreux
Auroit-il gagné la victoire ?



LE CHIEN ET L'ASNE.

FABLE III.

MARTIN, grave baudet, & l'agile miraut,
En même endroit s'en alloient pour affaire:
L'un marchoit d'un pas de commere,
L'autre faisoit une toise d'un saut.
Ce n'étoit moyen d'aller même carriere:
Mais sautant en avant, puis autant en arriere,
Le Lévrier leger s'éloignoit du lourdaut,
Et le rejoignoit aussi-tôt,
Marchant ainsi de compagnie,
Ils traversent tous deux mainte longue prairie;
Ils passent monts & bois, fatiguans pour Martin.
Miraut, comme j'ai dit, faisant triple chemin;
Et de l'agilité dont il faisoit parade,
Divertissant son camarade.
Enfin, tant fût troté, caracolé, sauté
Qu'avant que d'arriver au gîte,
Le haletant Miraut resta sur le côté.
Martin arriva seul, n'alla-t-il pas plus vîte?

Allez à votre bût l'allure de Martin;
N'imitez pas Miraut qui se tue en chemin.



LE VOLEUR ET APOLLON.

FABLE IV.

Un scélérat un jour trouvant sa belle,
Ayant guété longtems sur l'autel d'Apollon,
Coupes & vases d'or, de la sainte vaisselle,
S'avisa de se faire un don :
Prenons ceci, dit-il, nous en battrons monnoie;
Le Dieu s'en passera plus aisément que moi ;
Je suis pauvre, il est riche ; il vit là haut en Roi,
Tandis qu'ici j'ai disette de joie ;
Il faut m'en acheter, & voici bien de quoi.
Aurois-je peur qu'il ne chômât d'offrande ?
Il demeuble l'Autel en raisonnant ainsi :
Puis, s'échappe disant, Seigneur Dieu, grammerci :
Vous êtes bon, que le ciel vous le rende.
Chargé de ce butin nouveau,
Le voleur fuit, gagne la plaine,
Courant toûjours, tant que sous le fardeau,
Il succombe, s'arrête, & pour reprendre haleine,
S'endort au pied d'un mur, reste d'un vieux château.
Apollon lui paroît en songe ;
Au plus pressant péril je viens te dérober ;
Reveille-toi, fuis, ce n'est point mensonge;

Fuis vîte, ce mur va tomber.
Le voleur s'éveillant quitte auſſi-tôt la place;
C'eſt le plus ſûr, tel ſe mocque des Dieux,
Qu'on voit à la moindre menace
Devenir ſupeſtitieux.
Le mur tombe pourtant. O la bonne fortune!
Dit le Larron, j'étois du moins eſtropié;
Voilà mon vol ratifié!
Les Dieux ſont bonnes gens, ils n'ont point de rancune.
Avec ces beaux penſers, pourſuivant ſon chemin;
Il alloit traverſer une forêt obſcure.
Echappe encor à ton deſtin,
Lui dit la voix du ſonge, ici ta mort eſt ſûre.
Si tu paſſes dans la forêt,
Un eſſain de voleurs épiant la capture
A t'aſſaſſiner eſt tout prêt.
Le mur tombé, cautionoit l'augure.
Le Larron paſſe ailleurs en maudiſſant vingt fois
Ces barbares tyrans des bois,
Qui ſans humanité, ſans aucune juſtice,
Font litiére du bien d'autrui.
Les gens ſont bien méchans! comme va la police!
On ne ſçauroit voyager aujourd'hui:
La Police pourtant fut trop bonne pour lui.
Des Archers le cherchoient & ces détours le menent
Tomber tout droit entre leur mains.
Ils vous le garotent, l'entraînent;

Il étoit tout jugé, saisi des vases saints;
Son supplice expia le larcin sacrilége.
Ainsi la clémence des Dieux,
Pour l'impie obstiné, n'est bien souvent qu'un piége.
S'ils sauvent un méchant, c'est pour le perdre mieux.



LE BASILIC ET LE DRAGON.

FABLE V.

MEs vers ont déja fait quelques leçons aux
Rois;
Mais il eſt bon pour l'importance
D'y revenir plus d'une fois.
Leurs mœurs ſur nous n'ont que trop d'in-
fluence ;
Elles ont la force des loix.
Selon qu'ils ſçavent ſe conduire,
Nous nous trouvons ou mal ou bien.
C'eſt à la Fable à les inſtruire ;
La vérité ſans art irrite & n'y fait rien ;
Il faut les ſervir ſans ſe nuire.



UN jour le roi ſerpent mourut.
La couronne étoit élective.
Il fallut pourvoir au ſalut
De la République plaintive.
Pour cet effet le Sénat ſerpentin,
Convoqua chaque Palatin,
Deux Prétendans aſpiroient à l'Empire :
Le Prince Baſilic & le Prince Dragon.
On les entend tous deux, car avant que d'élir

On vouloit consulter le droit & la raison.
Le Prince Basilic disoit que la Nature
L'avoit désigné Roi, qu'il naissoit couronné,
Que ses regards au loin portoient une mort sûre
Marque encor qu'à regner il étoit destiné.
Qu'il ne rampoit jamais, nouvelle bienséance
Nécessaire à la dignité.
Enfin qu'il étoit fait pour être Majesté.
Et qu'il s'étonne qu'on balance.
Son discours finissoit par-là :
Le Dragon à son tour traita de bagatelles
Les raisons que l'autre étala.
Il est né couronné : mais qu'est-ce que cela ?
Un ornement, il faut des qualités réelles.
Ses yeux portent au loin des atteintes mortelles ;
Tant pis, que feriez-vous d'un cruel Attila ?
Il ne rampe jamais, mais en va-t-il plus vîte ?
Un vil terrier en est-il moins son gîte ?
Quant à moi, Messieurs, me voilà.
Vous voyez de mes yeux les vives étincelles ;
Mais contens d'effrayer ils n'ont point de venin :
Vous connoissez ma force & mon courage, enfin
Je sçai veiller, j'ai des pieds & des aîles,
Et de plus pour oüir l'organe le plus fin.
J'ai dit : Seigneurs Serpens, c'est à votre prudence
A voir qui de nous deux doit vous donner la loi.
Le Dragon d'une voix eût la toute-puissance,
Le Prince Basilic s'en plaignit fort : mai quoi,
La Couronne fait-elle un Roi ?
Non; c'est talent, courage & vigilance.

LES FOUS.

FABLE VI.

HOSTES forcés d'un Hôpital,
Une folle & trois fous vivoient de compagnie;
Ils n'étoient point à part; telle étoit leur folie
Qu'il n'en pouvoit entr'eux arriver aucun mal.
La folle bossue & boiteusse,
Mais se trouvant à cela près
Bonne provision d'attraits,
Déploroit son destin: Princesse malheureuse,
Le fils d'un Roi l'aimoit, mais le pere tyran,
Troubloit cette flâme amoureuse:
Captive depuis plus d'un an,
Elle ne sçavoit où ni quand
Revoir le seul objet dont elle est désireuse.
Un des trois fous, soldat estropié,
Chevalier errant de manie;
Prenoit la Princesse en pitié,
Consolez-vous, dit-il, belle Briolanie:
Pour reparer les torts je suis né, Dieu merci.
Envain un Enchanteur me tient captif ici;
Les charmes n'ont qu'un terme, après ma délivrance,
Je vous promets le trône & votre Amant.
Vous avoir pû servir sera ma récompense,

Foudre, éclairs, hâtez-vous, rompez l'enchantement,
Marquez ce bienheureux moment.
Autre fou, soi disant Grand Chantre & grand Poëte,
Quoiqu'il ne béguayât qu'un mauvais bas Bréton,
Comptant l'affaire déja faite,
S'apprête à la chanter du plus sublime ton.
En vain Phœbus, jaloux de son génie,
Le retient là, pensant qu'il y croupit;
Il veut qu'en ce grand jour, ses vers, son harmonie,
Le fassent crever de dépit.
Bon, mes enfans, courage, un peu de patience,
Disoit le troisiéme Insensé!
Quoique je sois aveugle de naissance,
Je vois tout l'avenir clair comme le passé;
Jupiter ici me renferme,
De crainte que je n'aille éventer ses secrets;
Mais malgré lui je vois le terme
De vos maux & des miens; j'en dis trop, je me tais.
L'assortiment d'extravagance
Faisoit vivre ces Fous de bonne intelligence;
On enferme avec eux un homme mieux timbré,
Mais coupable pourtant d'un meurtre de vengeance
Qui du nom de folie avoit été plâtré,
Il contredit nos Fous, se met en fantaisie
De les tirer d'erreur, dit à chacun son mot;

Au

Au Bas-Breton Poëte, au nouveau Tyresie,
A l'Infante Boiteuse, à l'Amadis Manchot.
Ils étoient fous, & lui, le sot.
En les contredisant, bien-tôt il se fit battre;
Et toûjours bien, seul contre quatre.
Pour couper court aux injures, aux coups;
On resserra le Sage & l'on laissa les Fous
Vivre ensemble à leur ordinaire.
La paix renaît; on ne pouvoit mieux faire;
N'est-ce pas le portrait de la Société?
Tout n'est qu'erreur, chacun a sa folie;
Mais quoi! l'une à l'autre se lie;
Le monde va son train & rien n'est arrêté.
Téméraire qui se propose
De le refondre, à force de raisons,
Penser y réussir, c'est chose
Digne des Petites Maisons



LA VERITÉ.

FABLE VIII.

On dit que chez l'homme autrefois,
La Vérité voulut établir sa demeure,
Elle quitte les cieux, fend l'air, & veut sur l'heure
Essayer du palais des Rois;
Du meilleur Prince elle fait choix,
Va droit à lui, l'on trouve à dire,
Que sans autre façon elle osât lui parler.
Je viens pour regler votre empire;
Mais, dit-elle, avant tout, c'est vous qu'il faut regler
Je veux de vos défauts.... quoi ! des défauts, s'écrie
Un Courtisan : ils sont bien inconnus !
Oüi des défauts ; souffrir la flatterie,
Et d'un : de celui-là mille autres sont venus.
Taisez-vous flatteurs; & vous, Sire,
Ecoûtez-moi, je vous vois assiéger
Par cent brigueurs d'emplois, qui n'y pouroient suffire;
Orgueil pour tout talent : n'allez pas en charger
Ces Importuns ; mais cherchez le mérite;
Il se cache, & pour lui, c'est moi qui sollicite,
Tels & tels ignorez sont vos meilleurs sujets;
Voilà vos gens d'état; placez là vos bienfaits.

Ainsi, de tout le bien qu'exerceront les autres,
Vous pouvez mériter le prix,
Au lieu qu'en employant d'indignes Favoris
Leurs crimes deviennent les vôtres;
En voila bien pour une fois,
Sire, mais pardonnez, j'ai hâte de vous rendre
Le parfait modelle des Rois.
Tout ira bien; vous n'avez qu'à m'entendre.
Confus de ces libres leçons,
Le Prince ne fit pas grand accueïl à la Dame,
Les Courtisans daubés lui chanterent sa game;
Allez ailleurs débiter vos chansons:
Ici la vérité de rien ne nous importe;
Sortez, voilà votre chemin,
On la chasse, & depuis, la hallebarde en main,
Flaterie a gardé la porte.

La pauvre Vérité cherchant à se loger
De chez le bourgeois même est encore éconduite
Par Dame Politesse, & fut enfin réduite,
A la cabane d'un Berger.



LA [illegible]

F [illegible]

La Vé[illegible] [illegible]ans fortune se joüe;
Elle [illegible] haut de sa roüe?
[illegible] vous serez au plus bas,
[illegible] plaisir. Celui du Sage
[illegible] de la volage.
[illegible] change, il ne change pas.
[illegible] peut-elle aussi sur le courage,
[illegible] vertu? rien du tout : en ce cas,
Pourquoi lui rendre notre hommage.
[illegible] vaut-il que l'on en fasse un pas?
[illegible] discours, dira-t-on; mais de peu de pratique;
En valent-ils moins pour cela?
Ce n'est pas qu'il ne soit quelque tête stoïque,
En veut-on une! la voilà.
Un Calife puissant perdit une bataille;
En vain l'Arabesque Héros
Combatit d'estoc & de taille;
Fortune lui tourna le dos.
Tout fut pris hors lui seul, qui se sauvant à peine,
Arrive enfin sous le toît d'un Berger;
L'instruit de son malheur : tu me vois hors d'haleine,

Dit-il, tu peux me ſoulager ;
e meurs de faim ; n'as-tu rien à manger ?
Oüi, Seigneur, dans cette chaudiere,
mon ſoupé cuit, répondit le manant :
bon cœur, mon pouvoir n'eſt pas à l'avenant ;
Pardon de ſi petite chere.
Va, ton bon cœur, & cela me ſuffit.
Le Berger là-deſſus va chercher quelque aſſiéte ;
Son chien qui ſent le ſoupé cuit,
Affâmé d'une longue diéte,
Vient flairer la chaudiere, oſe y porter les doigts
S'échaude & ſoudain les retire ;
S'eſſaie encor, revient à pluſieurs fois,
Aſſiéger le ſoupé du Sire ;
Et s'échaudant toûjours, ne ſçauroit s'en dédire :
Manege aſſez plaiſant, qui pourroit le décrire.
Le Paſtre à ſon retour, voit le deſſein du chien,
Court à lui, mais nôtre vaurien
S'embaraſſant au cou l'anſe de la chaudiere,
Le voilà qui s'enfuit ſans regarder derriere,
Le Caliſe de rire, eh, dequoi donc Seigneur,
Pouvez-vous rire au milieu de vos peines ?
Qui ne riroit, dit le Prince au Paſteur
Du retour des choſes humaines ?
Cent eſclaves hier avoient peine à porter
Mon ſoupé, ma table ordinaire,
Mon ſouper d'aujourd'hui ne lui reſſemble guère,
Un chien ſeul vient de l'emporter.

LA CHATE ET SES PETITS.

FABLE X.

UNE Châte encor du bel âge,
Coquête de profession,
Pour vivre libre & sans soins de menage
Mît ses enfans en pension.
L'un chez Ratapon, Chat sauvage,
Et l'autre chez Mitis Bourgeois du voisinage,
Remettant à leurs soins cette éducation.
Adieu, mes amis, mes comperes;
Et vous, adieu mes fils, soyez honnêtes gens;
Regardez ces Messieurs en peres;
Et vous, traitez les en enfans.
Ils se quittent; l'aîné suit le matou champêtre;
En quelques mois il devient grand chasseur;
Vit de lapins qu'il prend en traître;
Se bat souvent, est toûjours l'agresseur;
Prend enfin toute la noirceur
Et la cruauté de son maître.
Le cadet suit Mitis qui va le présenter
Du même pas à son hôtesse;
La suppliant que de grace elle laisse
Le petit chat sous ses toîts habiter:
Des yeux il semble lui promettre
Qu'on la servira bien & qu'on vivra de peu.

Qu'il reſte, dit l'Hôteſſe; il n'en faudra pas mettre,
Je penſe, plus grand pôt au feu.
En moins de rien le petit chat imite
Les manieres du grand, ſes careſſes, ſes tours;
Et mieux encor s'en acquitte,
Saute, fait l'Arlequin, fait patte de velours;
Caprices que ſon âge aſſaiſonne toûjours.
Il ſe rend ſi joli qu'on quitte
Le grand pour le petit; c'eſt donc le chat gâté;
Il eſt en pays de cocagne,
N'a que deux ſoins, pareſſe & volupté;
Mange à table, couche à côté
De ſa Maîtreſſe en guiſe de compagne,
Et quand en vagabond, l'autre court la campagne,
Le cadet s'accoquine à ſon oiſiveté.
La mere chate enfin laſſe de ſes tournées
Redemande ſes fils & les reprend chez ſoi.
Ça, leur dit-elle, en mes vieilles années;
J'ai bien compté ſur vous; ayez grand ſoin de moi.
Soyez mon baton de vieilleſſe;
La pauvre mere! elle avoit mal compté;
L'un lui manque par ſa pareſſe,
Et l'autre par ſa dureté.
En vain elle ſe plaint, elle gronde, menace,
L'ainé la bat, cadet n'en travaille pas mieux.

Elle languit, ſuccombe, & maudiſſant ſa race;
De chagrin & de faim s'en va voir ſes ayeux.
Voilà ce que je devois craindre,
Mes enfans, leur dit-elle, au moment du trépas,
Je vous ai négligé; quand je vous trouve ingrats,
C'eſt de moi que je dois me plaindre.



L'ECREVISSE PHILOSOPHE.

FABLE XI.

L'Ecrevisse, dit-on, a ſa façon d'aller;
Et ſa marche eſt de reculer.
Une Ecréviſſe Philoſophe,
Qui ſans raiſon n'adoptoit rien,
Et qui dans ſon eſpéce eût l'eſprit de l'étofe
Dont parmi nous Deſcartes eût le ſien;
Cette Ecréviſſe donc examina la c[illegible]
La jugea ridicule en ſoi,
Et n'en pût trouver d'autre cauſe
Qu'un uſage ancien; mais voilà bien de quoi,
Autoriſer une ſotiſe,
Dit-elle, eſſayons l'autre guiſe....
Elle alla droit, s'en trouva bien;
Puis voulant enſeigner les autres:
Venez, mes ſœurs, je n'ai d'intérêts que les vôtres;
Ecoutez-moi pour votre bien.
Quittons nôtre marche incertaine;
J'en ſçais une qui convient mieux,
Faiſons ſuivre la queuë, & que la tête mene,
Et pour guides prenons nos yeux.
Que la gent Ecréviſſe eſt bonne
D'aller ſans ceſſe ſe heurter!
Ne ſavoir où l'on va! dans quels piéges l'on donne

Allons droit pour les éviter.
Je sçai ce que je dis, & moi même en personne,
J'ai fait l'essai ; tenez, regardez-moi trotter.
Bon, dit une vieille obstinée ;
Celle-ci veut savoir plus que nos anciens ?
Suivons la loi qu'ils ont donnée :
Marchons comme eux, quant à moi je m'y tiens
Pour nous régir se croit-elle donc née ?
Petit esprit ! mettez ses raisons bout à bout ;
Vous trouverez orgueil, rêverie, & c'est tout,
La vieille dit : & ses injures
L'emporterent sur la raison.
La Philosophe essuya les murmures
Du sot peuple, & les têtes dures
Firent gloire d'aller toûjours à reculon.
Pour les vieilles erreurs point de respects bizare ;
Examinons aussi la nouveauté.
Par les deux excès on s'égare ;
Mais la raison va droit ; marchons de son côté.



LES CIGNES ET LES HE'RONS.

FABLE XII.

Allégorique.

LA gent Cigne & la gent Hérone
Pour un canal à ſable d'or,
Conteſtoient, la pêche étoit bonne ;
Chacun vouloit avoir & poiſſon & tréſor.
La guerre ſe déclare, & tambours & trompettes
Des combats donnent le ſignal,
Troupes bien leſtes, bien complettes
Déja des deux côtés ſuivent leur Général.
Mais le roi Cigne, habile entre tous les monar-
ques
A connoître ſes gens, à les bien employer,
Se ſervoit d'un Hector, vrai Subſtitut des Parques,
Né tout exprès pour Guerroïer.
L'Hector Cigne aux Hérons livre mainte bataille,
Joint enſemble ruſe & valeur ;
Les ſurprend, en piéces les taille ;
Eſt bleſſé cependant, Vulcain de ſa tenaille,
N'avoit pas travaillé le harnois du Seigneur.
Mais au combat rentré de victoire en victoire,
Il réduit les Hérons à ſouhaiter la paix.
C'eſt ſon Hector qui traite & pour comble de
gloire,

Il est tout à la fois & le triomphateur
Et l'heureux Pacificateur.
Ainsi, par cette paix insigne
Où le Héron se vit soumis,
Le canal reste au peuple Cigne;
D'ailleurs quittes & bons amis.
Quant au Cigne Héros, ses faits, sa grandeur d'ame,
Eurent leur prix: Apollon le reclame,
D'olive & de laurier le couronne à plaisir,
De plus, lui fait un doux loisir.
Le voilà transporté sur les bords du Permesse,
Où tout est charmé de ses sons;
La Troupe des neufs Sœurs autour de lui s'empresse;
Il rend caresse pour caresse;
Leur plaisir est sa gloire, est le sien leurs chansons.



LE PYRRHONIEN.

FABLE XIII.

UN des disciples de Pyrrhon,
Obstiné partisan du doute,
N'assuroit rien, hésitoit sur son nom,
Doutant même s'il est sans que cela lui coûte.
Ce Philosophe donc dans le doute affermi,
Et tout fier de son ignorance;
Se promenant un jour avec un sien ami
Dont il lassoit la patience,
Le lieu charmant! disoit l'homme sensé;
Je n'en sçai rien, disoit le Philosophe.
Quoi! ne trouvez-vous pas ce château bien placé?
Reprenoit l'autre; à l'apostrophe,
Le Docteur ne rendoit qu'un peut-être glacé:
Nouveau discours, nouveau peut-être;
A chaque question, toûjours je n'en sçai rien.
Vous êtes fou, je croi, disoit l'ami; mon traître;
Répondoit fierement, cela se pourroit bien.
Pendant cet entretien bisarre;
Un char sur leur chemin venoit au grand galop;
Le cocher du plns loin s'écrioit; gare, gare;
Retirons-nous: pourquoi? bon, vous le voyez trop;
Ce char... est-il des chars? eh que diable, il s'approche,

Il est à nous, voyez; que sçai-je si je voi?
Voulez-vous donc qu'il vous accroche;
Qu'il vous écrase? eh Monsieur, croyez-moi,
Nous, & ce char, le mal, s'il en peut faire,
Dit le Docteur, rien n'est certain.
Demeurons, allons notre train.
Demeurez donc, c'est votre affaire,
Reprit l'ami, pour moi j'évite le hazard.
Le Philosophe reste, & le cocher du char
Lui sangle un coup de fouet: il frappoit comme quatre,
Le Docteur crie & fuit, vous vous êtes fait battre;
Lui dit l'ami, vous voyez bien
Qu'il est des foüets; l'opiniâtre
Croit mettre à son mal une emplâtre,
D'oser répondre encor son fier, je n'en sçai rien.
La vérité pour nous se couvre d'un nuage;
Mais elle perce, enfin tout n'est pas ignoré,
Le doute qui souvent est la marque du Sage;
L'est du Fou, quand il est outré.

LE LION TIRAN ET LE RENARD.

FABLE XIV.

Sire Lion, tyran d'une Contrée,
Levoit sur ses sujets un tribut inhumain.
Tous les jours un d'ent'reux amené sous sa main;
Devoit lui servir de curée.
Maître Renard le Brutus de ces bois,
Par son héroïque industrie,
De la dent tirannique affranchit sa patrie;
Ainsi que la valeur, la ruse a ses exploits.
Un jour il se présente au Prince;
Sire, dit-il, après plus d'un salut,
Je m'étois chargé du tribut
Que vous rend votre humble Province.
J'amenois le Renard le plus beau d'entre nous;
Gras & fait à plaisir pour être votre proie;
Qui même en bon sujet se faisoit une joie
D'avoir été choisi pour vous.
Un Lion insolent m'attendoit au passage;
Il m'a pris le tribut, sans vouloir m'écouter;
De moi daignez vous contenter,
Ai-je redit vingt fois; cet autre est le partage
D'un roi qui ne vaut rien fâché;
Pour moi, vous dis-je encor, je suis à bon marché.
Va, m'a-t'il repondu, va chercher qui te mange;

L'ami, je perdrois trop au change ;
Tu n'es qu'une bouchée auprès de celui-ci.
Ah l'insolent ! il faut que je me vange,
Dit le Prince ; est-il loin d'ici :
Non, Sire, il est encor tout proche.
Où ? dans ce puits, là, près de cette roche.
Ça, tout à l'heure, conduis moi ;
Que le rebelle apprenne à connoître son roi.
Ils courent vers le puits. Voyons ce téméraire,
Dit le Lion. Je vais vous le montrer,
Dit le Renard. Tenez moi, pour bien faire;
Si je parois sans vous, il va me devorer,
Aussi bien que mon pauvre frere.
Le Lion le tenant, le Renard dans les eaux
Lui montre alors la double image
D'un Lion prêt à mettre un Renard en morceaux,
Le Tiran se livre à sa rage,
Il jette là le Renard à côté ;
Et déja dans le puits, pour vanger son outrage,
Lui-même il s'est précipité.
Sa majesté s'y trouva prise ;
Le Renard en partant, lui dit encor ce mot :
Foiblesse & ruse est un bon lot
Qui vaut bien puissance & sottise.



LE CHIEN ET L'ASNE *Fatigués.*

FABLE XV.

UN chien fort alteré, certain âne fort las,
Arriverent ensemble au bord d'une riviere.
Ce n'étoit pour nos gens le bout de leur carriere ;
La riviere comprise il s'en falloit cent pas.
Que ferons-nous, dit l'âne ? ami, veux-tu m'en croire,
Dit le chien alteré ? pour sortir d'embarras
Je suis de l'avis qu'il faut boire,
Toute cette onde, & moi je n'en suis pas ;
Dit l'âne fatigué : nous ferons mieux d'attendre
Que l'eau s'écoule, en attendant
Je me reposerai d'autant.
Le chien but & creva, l'âne se laissa prendre
Par les loups que la nuit fit sortir des forêts,
Vous riez ! & pour vous la Fable est faite exprès
Vous arrive-t-il une affaire ;
La passion présente est votre Conseillere.



[L]E ROSSIGNOL.

FABLE XVI.

T[...] Roſſignol, iſſu je crois, de Philomele
Né pour être l'honneur des bois
Saluant l'aurore nouvelle,
[E]ſoit les champs de ſa naiſſante voix.
Arrive un lourd ſatyre, & moins homme que chevre;
Il veut au Roſſignol donner quelques leçons,
Et poſant ſur ſa flute une hideuſe levre;
Hola, l'ami, dit-il, repete un peu ces ſons
Qu'eſt-ce? tu ne dis mot! allons; que l'on s'eſſaie;
L'oiſeau commence à peine; il le gronde, il l'ef-
fraie;
Rien qui vaille; encor mal, plus mal, recommen-
çons.
Mais l'oiſeau rebuté du féroce ſatyre,
Se tait ne veut répondre à rien
La douce flute avoit beau dire;
Le joueur gâtoit tout: rien ne paroiſſoit bien.
Il a beau changer d'airs, donner du guai, du triſte;
Eſſayer becare & bemol.
Dans ſon ſilence encor le Roſſignol perſiſte.
Que te ſert d'être Roſſignol,
Dit enfin le fluteur? tu fais honte à ta race.
Il en jette ſa flute; & laiſſe là l'oiſeau.

Un jeune Berger prend sa place,
Et de la flute qu'il ramasse
Veut sur le Rossignol faire un essai nouveau.
Doux chantre du Printems, approche & viens m'entendre,
Dit-il ; le Ciel t'a fait pour le chant le plus tendre;
Daigne imiter les miens, tu les embelliras ;
En m'imitant, tu m'instruiras,
Le compliment réussit à merveille ;
Au Berger gracieux l'oiseau prête l'oreile,
L'admire, imite ses accens,
Repete & rend encor ses cadences plus belles ;
D'abondance de cœur y joint des ritournelles
Et surprend les échos de ses sons ravissans,
A ce nouveau maître fidelle,
Près de lui chaque jour il revient voltiger,
Et le flattant, le carressant de l'aîle
Semble lui demander quelque leçon nouvelle
Qu'il aime autant que le Berger.
Le chantre fit si bien qu'il devint le modele
Des Rossignols, & dans ses sons
Les bois crurent encor entendre Philomele.
Le maître est-il aimé ? comptez sur ses leçons.



LE FAUCON ET SA SONNETTE.

FABLE XVII.

CERTAIN oiseau de proie échappé de sa chaîne
Une sonnette au pied voloit je ne sçais où,
Le bruit attiroit dans la plaine
Nombre de regardans, car le monde est si fou?
L'oiseau qui n'étoit pas plus sage
Comptoit avec orgueil ce peuple curieux.
Qu'elle foule sur mon passage
Se disoit-il! sur moi tout le monde a les yeux:
Oiseaux qui volés sans sonnettes
Vous parcourez les airs sans qu'on en fasse un pas;
A peine sçait-on si vous êtes,
J'aimerois autant n'être pas;
Il faut faire du bruit afin qu'on nous regarde.
Il étaloit ainsi sa fierté babillarde.
Le Maître arrive au bruit, & l'esclave aussi-tôt
Volé par un Faucon servant de grand prévôt,
S'abat, est contraint de se rendre
Sans sa sonnette où l'eût-on été prendre?
Votre nom fait du bruit, vous vous en savez gré!
Mais en de vrais liens souvent ce bruit vous jette.
Pour être libre, il faut être ignoré.
Heureux les hommes sans sonnettes.

L'INDIEN ET LE SOLEIL.

FABLE XVIII.

GRAND Roi, qui vois les arts d'un regard favorable,
Et dont avec transport j'éprouve la bonté,
Souffre qu'ici la vérité
Se cache un moment sous la Fable.
Un habitant de l'Inde adoroit le Soleil
Un zéle renaissant nuit & jour le devore,
Et plein de l'objet qu'il adore,
L'ardeur de le loüer interrompt son sommeil.
Quelquefois célébrant sa lumiere féconde,
D'un regard attentif il le suit dans son cours,
Admire en lui l'ame du monde;
Toûjours chantant, & se plaignant toûjours
Qu'à ce qu'il sent nul terme ne réponde.

Il peint tantôt le celeste flambeau
Vainement assiégé par les sombres nuages,
Et bien-tôt vainqueur des orages
Reparoissant encor plus beau.

Il fait Hymne sur Hymne, en remplit la Contrée;
Tout accourt à sa voix, & chacun l'écoutant,
Benissoit la puissance en ses vers célébrée,
Tandis que du plaisir de la voir adorée
Le Chantre se tient trop content;

Le Soleil touché de ce zèle,
Sur ses champs desséchés jette un œil carressant,
Soudain, moisson double & plus belle;
Verger fertile & fleurissant.

Soleil, dit l'Indien, je rends à tes largesses
Tout l'hommage que je leur dois:
Tes bienfaits cependant n'acquierent rien sur moi;
Tu peux augmenter mes richesses,
Mais non pas mon zèle pour toi.



LES TROIS POISSONS.

FABLE XIX.

TROIS Poiſſons les plus beaux du
monde,
Habitoient un étang, y couloient leur deſtin.
Ils étoient les rois de cette onde;
Le reſte étoit peuple & fretin.
Des Pêcheurs, vrais fléaux de l'eſpéce nâgeante,
Paſſent par-là, reconnoiſſent les lieux;
Bon, dirent-ils, voici péche abondante;
Faiſons là dès demain, le plûtôt vaut le mieux,
Faiſons là dès demain! partons donc tout à l'heure;
Dit un des trois poiſſons & du meilleur cerveau.
Sans le dire à perſonne, il quitte ſa demeure;
Par un canal étroit s'enfuit dans un ruiſſeau.
Le lendemain par le même paſſage
Le ſecond voulut s'échaper,
Il y trouva des rêts prêts à l'enveloper;
Quel paſſeport pour ſon voyage;
Il reſte donc, arrivent les Pêcheurs
Qui d'avance déja ſe partageoient la proie.
Nous les aurons ces trois Meſſieurs,
Mais il fallut rabattre un bon tiers de leur joie.
Ils n'apperçoivent plus que deux de ces poiſſons,
Prenons toûjours; c'eſt encor bonne pêche.

Notre rusé qui sçait que tous leurs hameçons
N'en veulent qu'à la viande fraîche,
Paroît sur l'eau contrefaisant le mort.
On le prend ; il ne donne aucun signe de vie,
Il est rejetté là comme viande pourrie,
Et qui même sent déja fort,
Nous aurons dumoins le troisiéme.
Ce troisiéme en effet bête comme un poisson,
Privé de sens, vuide de stratagême,
Ne sçait que gober l'hameçon.
Sa fortune est souvent la nôtre :
Contre les accidens l'adresse sçait lutter,
La prudence fait mieux & sait les éviter ;
Le sot ne sçait ni l'un ni l'autre.



LA JUSTICE ET L'INTEREST.

FABLE XX.

C'EST moi seul qui regis le monde,
Dit à Dame Justice, un jour Sire Intérêt;
N'y fais-je donc rien s'il vous plaît?
Dit Justice; Et sur quoi se fonde
Ce grand titre de Souverain,
D'unique Roi du genre humain?
Vous avez pour cela de plaisantes maximes,
A votre sens chacun a droit sur tout;
Ni devoirs, ni vertus, ni crimes,
Il n'est point de projets qui ne soient légitimes
Pourvû que l'on en vienne à bout.
Fort bien, dit Intérêt, vous sçavez mon systême;
Chacun a droit sur tout; mais pour regler ces droits,
J'ai dicté, j'ai gravé des loix.
Qui les fait observer? dit Justice: moi-même,
Repartit Intérêt. On se passe de vous;
Je fais agir la crainte, excellente Maîtresse;
Les hommes ne sont pas si fous
D'enfraindre la loi vengeresse;

Et c'eſt par ce ſecret que je les unis tous.
Mais, dit Juſtice alors, s'il eſt quelque ame noire,
Qui trouve l'art en certains cas de frauder la loi,
Quel eſt ſon frein ? ſon frein ? ſa propre gloire,
Dit Intérêt ; car comme Roi
J'ai mon miniſtre honneur, qui gouverne ſous moi.
Quel eſt cet honneur, je vous prie ?
Dit Juſtice, ne brouillons rien.
Vous vetillés, & vous m'entendez bien,
Dit le prétendu Roi, cet honneur c'eſt l'*envie*
D'être loué, d'être eſtimé,
Mettez-y, s'il le faut le deſir d'être aimé.
Quant à votre philoſophie,
Amour du juſte, *amour de ſon devoir*,
Dans mon empire ils n'ont que voir.
Au bien public qui par moi fructifie,
Tous vos fantômes vains de devoirs, de *vertu*,
N'ajouteroient pas un fétu,
C'eſt donc là tout ? dit la Dame équitable.
Oui, c'eſt tout, moi je vous ſoutiens
Que ce n'eſt pas aſſez, qu'avec ces beaux liens
L'homme eſt encor inſociable :
Qu'en un mot, & c'eſt là le point,
On doit tout redouter de qui ne m'aime point.
Voulez-vous par plaiſir faire une expérience ?
Nommez-moi votre bon ami,
Votre meilleur éleve, & le plus affermi ;

Je vous nommerai l'homme instruit en ma science.
Nous les éprouverons tous deux à votre choix,
Vous, mon éleve, moi, moi le vôtre ;
Et nous verrons qui de l'un ou de l'autre
Aura plûtôt trahi les loix.
D'accord, dit Intérêt ; Philautas est mon homme,
Sera bien fin qui pourra l'embrouiller.
Et moi, dit Justice, je nomme
Théophile ; allons travailler.

Certain fripon connu tel par la ville,
Avoit pas ses bons tours mis à part un gros bien.
Il en goûtoit la joie, & d'autant plus tranquille
Que personne n'en savoit rien.
Justice lui va mettre en tête
De déposer aux mains de Philautas
De son or mal acquis l'illégitime tas.
En toute occasion la somme seroit prête ;
Il n'auroit qu'à parler, coffre fort, trou, ni mur,
N'étoient pas un endroit si sûr,
Par vingt successions rendues,
Par autant de dépôts remis à point nommé,
Le nom de Philautas est porté jusqu'aux nuës ;
C'étoit la foi parfaite & l'honneur consommé.
Tant & si bien harangua l'oratrice,

LE ROSSIGNOL.

FABLE XVI.

UN Roſſignol, iſſu je crois, de Philomele
Né pour être l'honneur des bois
Saluant l'aurore nouvelle,
Réjouiſſoit les champs de ſa naiſſante voix.
Arrive un lourd ſatyre,&moins homme que chevre;
Il veut au Roſſignol donner quelques leçons,
Et poſant ſur ſa flute une hideuſe levre;
Hola, l'ami, dit-il, repete un peu ces ſons
Qu'eſt-ce? tu ne dis mot! allons; que l'on s'eſſaie;
L'oiſeau commence à peine; il le gronde, il l'ef-
fraie;
Rien qui vaille; encor mal, plus mal, recommen-
çons.
Mais l'oiſeau rebuté du féroce ſatyre,
Se tait ne veut répondre à rien
La douce flute avoit beau dire;
Le joueur gâtoit tout: rien ne paroiſſoit bien.
Il a beau changer d'airs, donner du guai, du triſte;
Eſſayer becare & bemol.
Dans ſon ſilence encor le Roſſignol perſiſte.
Que te ſert d'être Roſſignol,
Dit enfin le fluteur? tu fais honte à ta race.
Il en jette ſa flute; & laiſſe là l'oiſeau.

Un jeune Berger prend sa place,
Et de la flute qu'il ramasse
Veut sur le Rossignol faire un essai nouveau.
Doux chantre du Printems, approche & viens m'entendre,
Dit-il ; le Ciel t'a fait pour le chant le plus tendre;
Daigne imiter les miens, tu les embelliras ;
En m'imitant, tu m'instruiras,
Le compliment réussit à merveille ;
Au Berger gracieux l'oiseau prête l'oreile,
L'admire, imite ses accens,
Repete & rend encor ses cadences plus belles ;
D'abondance de cœur y joint des ritournelles
Et surprend les échos de ses sons ravissans,
A ce nouveau maître fidelle,
Près de lui chaque jour il revient voltiger,
Et le flattant, le carressant de l'aîle
Semble lui demander quelque leçon nouvelle
Qu'il aime autant que le Berger.
Le chantre fit si bien qu'il devint le modele
Des Rossignols, & dans ses sons
Les bois crurent encor entendre Philomele.
Le maître est-il aimé ? comptez sur ses leçons.



Que ce mot hazardé passe pour aujourd'hui ;
Tant fut que le fripon en crut Dame Justice ;
Car bien qu'il ne l'aimât chez lui,
Dumoins l'aimoit-il chez autrui.
L'homme d'honneur est donc dépositaire.
A quelque tems de-là notre fripon,
Se fait une mauvaise affaire ;
C'étoit la troisiéme, dit-on,
Calomnie, ou faux témoignage ;
Haut & clair par Thémis il fut reprimandé ;
Et ce qui fut pis, amendé.
De son argent il falloit faire usage ;
Il redemande le dépôt ;
Pour cette fois il ne vint pas si-tôt ;
Il ne vint point du tout ; faut-il qu'on s'en étonne !
Philautas raisonna ; car l'Intérêt raisonne,
Mon homme est trop connu pour gueux, pour imposteur,
Et moi pour juste ; avec l'honneur
Gardons l'argent, dit-il ; la conséquence est bonne.
De ce raisonnement muni,
Comme il le dit, il lui plut de le faire.
Son honneur n'en fut point terni ;
L'autre fripon pour tout salaire
N'eut point d'argent, fut encor puni,
Justice a fait son coup, & voilà dans le piége
Philautas rudement tombé ;

D'autre part Intérêt assiége
Théophile, voyons s'il n'a point succombé.

Un de amis de Théophile,
Disons l'ami ; de tels on n'en a qu'un,
Pleine ouverture entr'eux, vive ensemble & tranquille,
Zèle impatient d'être utile,
Tristesse, joie, honneurs, tout étoit en commun.
Cet ami donc, après trois jours d'absence,
Rentrant chez lui, trouve au lit nuptial,
Près de sa femme, l'apparence
D'un de ces ennemis de l'honneur conjugal,
Pour lever tout scrupule, il voit des habits d'homme
Sur un fauteuil voisin, quel coup pour un mari !
Quoi ! me trahir, dit-il, & dormir de ce somme !
Hélas ! je me croiois chéri !
Le désespoir est prompt ; il tire son épée,
Et s'écriant, perfide, il faut venger mes droits,
Il en frappe sa femme, & la tire trempée
De ce sang que du sien il eût payé cent fois.
Le prétendu galant se réveille, il le frappe ;
Ne croi pas que ton sang m'échappe,
Dit-il ; en le frappant, il connoit son erreur.

C'eſt ſon épouſe & ſon amie
Que vient d'immoler ſa fureur.
L'une près de l'autre endormie
Au retour d'un long bal, elles ne penſoient pas,
Que leur ſommeil touchoit à leur trépas.
Il demeure éperdu, de douleur immobile
Quoi ! tu meurs!& c'eſt moi qui te donne la mort!
Il appelle Dubois, va chercher Théophile;
Qu'il vienne; je l'attends pour décider mon ſort;
Ne lui dis rien de plus; Dubois fait ſon meſſage,
Et Théophile d'accourir;
Il arrive : voi mon ouvrage,
Dit le déſeſperé; voi l'effet de ma rage,
Elle meurt; & c'eſt moi, moi, qui la fais périr!
Cruelle erreur! ô malheureux voyage,
Adieu donc, cher ami; je n'ai plus qu'à mourir,
Théophile ſe fait expliquer l'avanture.
Le tout ſçu. Fui, dit-il, éloigne-toi d'ici;
Tien, voilà tout mon or. Non, non, ma mort eſt ſûre.
Veux-tu donc que j'expire auſſi,
Va t'en, va pleurer ta diſgrace;
Nous voilà condamnés à d'éternelles pleurs!
Mais vis du moins pour moi, je te demande grace,
Et n'augmente pas mes malheurs.
cède à la fin : il ſort; par ſa retraite,
Théophile étoit raſſuré;
que par le bruit attiré,

On monte dans la chambre : une terreur muette
Fait déja soupçonner l'innocent éploré.
Puis le fer tout sanglant, & les deux corps sans vie
Ne laissent plus douter qu'il ne soit criminel.
On le traîne en prison l'affront est solemnel ;
C'est trop peu d'une mort pour cette perfidie ;
Et déja mille voix portent l'arrêt mortel
C'est alors qu'Intérêt vient tenter Théophile ;
Cet accident lui donnoit beau,
Decele ton ami, veux-tu donc, imbécile,
Etre toi-même ton bourreau ?
Passe encor pour tes jours; mais immoler ta gloire,
Pourquoi ? pour un secret que tu n'as pas promis,
Voir deshonorer ta mémoire !
Songe que tes enfans sont tes premiers amis
Théophile loin de les croire
N'écoutoit pas seulement ses amis ;
Fidélité parloit, ses ordres sont suivis.
Il n'employoit à sa défence
Que le oüi, que le non, mais sans rien déceler ;
Les seuls maux de l'absent ébranlent sa constance,
Et son propre péril ne le fait pas trembler.
Il eût enfin subi la mortelle sentence
C'est assez dit Justice ; il est tems de parler ;
Intérêt, tu vois ma puissance ;
Pour vos plaisirs irions-nous l'immoler
Non, non, dit Intérêt, tu peux tout réveler.

Je consens à sa délivrance.
Justice parla donc, on connut l'innocence ;
Même du criminel qui ne l'est qu'à demi,
On ne croit pas devoir tirer vengeance ;
On lui fait grace, & c'est la récompense
D'avoir pû s'attacher un si fidelle ami ;
Justice est le seul bien des Royaumes, des villes
Sans elle, tout à redouter.
Quels fous aimeroient mieux traiter
Avec les Philautas qu'avec les Théophiles.

Théophile avec un sien frere,
Neveu d'un oncle riche, habitoient sous son toît;
L'un plein de probité, complaisant, mais sincére,
L'autre plein de détours, aussi malin qu'adroit,
L'aîné songe à servir, le cadet songe à plaire;
L'un s'en tenoit à l'oncle, & l'autre alloit tout droit,
A la succession, par fraude, par mistére,
Par médisance, il croyoit tout de droit,
L'oncle riche un beau jour mourut de mort subite;
C'étoit la mode, alors comme aujourd'hui ;
Le Neveu juste étoit seul avec lui ;
Le fripon étoit en visite ;
Nous dirions mieux, en débauche, je croi.
N'importe, après des pleurs versés de bonne foi,
Après de vrais sanglots dont son cœur se soulage,
Il ouvre une cassette ; & parmi maint papier,
Trouve deux testamens, dont le premier plus sage,

Le faiſoit unique héritier.
En faveur du cadet s'expliquoit le dernier;
Fruit de la flaterie & de la médiſance,
Fruit du vieil âge auſſi ſot que l'enfance.
Tout eſt pour le cadet, pour lui pas un denier,
C'eſt alors qu'Intérêt aſſiége Théophile,
Cet incident lui donnoit beau;
Brûle ce teſtament, veux-tu donc imbécile,
Plus gueux que Diogène habiter ſon tonneau;
La belle occaſion de te venger d'un frere
Qui te mettoit à l'hôpital!
Brûle, brûle, rends-lui le mal
Que le traître t'a voulu faire.
Paſſe encor pour l'aider; ce ſera ton affaire;
Mais te trahir toi-même! & te deshériter!
Quoi, tu ne te rends point: tes enfans & ta femme?
Tu peux les mettre à l'aiſe! & tu les vas jetter,
Dans le beſoin, dans la diſette infâme!
Ton oncle l'a voulu, Dieu veuille avoir ſon ame:
Mais puiſque tu l'aimois, ſauve-le donc du blâme,
Et ſonge à réhabiliter
Sa mémoire qu'il deshonore.
Intérêt préchoit bien; qu'auroit-il dit encore!
Mais on a beau précher qui ne veut écouter.
Ce bien n'eſt pas à moi; réponſe à la harangue
De l'orateur qui s'en mordoit la langue.
Théophile remit & ſans condition,
Le teſtament & la ſucceſſion,





SALNED ET GARALDI,

NOUVELLE ORIENTALE;

Par feu M. DE LA MOTTE.



N jeune garçon de *Basra* vit un jour entrer dans sa boutique une Dame bienfaite qui marchanda quelques étoffes. La voix & les discours de la Dame plurent au Marchand ; & il engagea la conversation avec elle d'autant plus aisément, que lui-même plaisoit aussi à la Dame. Elle leva un peu son voile, sous prétexte de chaleur ; mais en effet, pour

laiſſer entrevoir ſa beauté qui achevat d'enflâmer le Marchand. Il s'y prit ſi bien qu'il s'informa ſans impoliteſſe de l'état de la Dame. Il apprit qu'elle étoit fille d'un Bourgeois de la Ville, d'une fortune aſſez médiocre ; & comme la ſienne étoit conſidérable, il s'enhardit à déclarer ſon amour, qui s'accrut encore par ſon eſpérance.

Il ſe tiendroit le plus heureux de tous les hommes, dit-il à la Dame, ſi elle agréoit qu'il la demandât à ſon pere, & il ſe jetta à ſes genoux pour obtenir ſon agrément. Elle leva alors tout ſon voile ; & lui laiſſa voir le plus beau viſage du monde, embelli encore par la pudeur qu'y venoient d'exciter le diſcours & la propoſition du Marchand. Il n'eſt pas juſte, dit-elle, que vous vous engagiez plus avant dans un deſſein ſi important, pour une perſonne que vous no connoîtriez pas tout à fait. Regardez-moi. Voyez de quelle compagne vous voulez-vous charger ; & ſi ma vûe ne vous donne pas de nouveanx conſeils, je vous avoue que le ſuccès de votre recherche

m'intéressera autant que vous. Le Marchand fut transporté de joie, & lui témoigna la plus vive impatience de réussir. Ils se séparerent avec ces sentimens; & le Marchand ne perdant pas de tems à conclure cette affaire, il la consomma en peu de jours. Le pere de *Salned* (c'étoit le nom de la Dame), fut ravi d'établir si avantageusement sa fille; & les nôces se firent dès que tout fut prêt pour les célébrer. Dans les mouvemens de la fête, Salned fit une legere chûte; mais la joye ne fut interrompuë que par la premiere frayeur qui se dissipa dans le moment. Les Epoux étant enfin demeurés seuls, & s'étant couchés, *Asem* (c'étoit le nom du mari) fit à sa femme de nouvelles protestations d'un amour éternel, & d'un ton plus passionné qu'il n'avoit fait encore. A peine pouvoit-il concevoir le bonheur dont il jouissoit, & il ne demandoit d'autre grace au Ciel, que de le lui faire goûter long-tems, aussi pur & aussi tranquille. *Salned* répondit à ses transports par les sentimens les plus tendres. C'est vous, dit-elle, qui

m'avez fait connoître l'amour. Jusqu'au moment de votre vûe, j'avois regardé les hommes avec mépris, & je m'étois bien proposé de ne leur jamais engager ma liberté. Vous m'avez donné un nouveau coeur, & je suis plus ravie d'être votre esclave, que si l'on me donnoit l'empire du monde. Sa voix s'altera en prononçant ces mots. Elle sentit des douleurs violentes. *Asem* appella ses domestiques, & les douleurs de *Salned* croissant toûjours, elle accoucha enfin d'un enfant dont sa chûte avoit avancé le terme. *Asem* demeura quelque tems immobile, & muet d'étonnement & de douleur. *Salned* s'évanouit; on la fit revenir, & *Asem* reprit enfin la parole. Ah! perfide, s'écria-t-il, quel spectacle venez-vous de me donner? & quel discours me teniez-vous dans le moment! vous êtes trop indigne des sentimens que vous m'aviez inspirez; ils se changent en haine & en mépris, & je mets desormais mon bonheur à ne vous plus voir. *Salned* fondoit en larmes, & à peine pût-elle prononcer ce peu de paroles, entrecou-

pées cent fois par ſes gémiſſemens....Mon cher Epoux ! j'oſe encore vous donner ce nom, vos reproches ſont raiſonnables, mais je ne les ai pas mérités. Me voilà mere, & je ne ſçai comment cela s'eſt fait. Si je vous en impoſe, puiſſiez-vous me haïr toûjours. Vengez-vous d'une Epouſe innocente, qui doit vous paroître coupable. Je mourrai contente, puiſque je ne ſaurois me plaindre ni de vous ni de moi.... Perfide ! répondit *Aſem*, n'eſpérez pas m'abuſer par ce faux air d'innocence. Il eſt impoſſible d'imaginer rien qui vous juſtifie. Je devrois laver mon mon affront dans votre ſang, mais je veux vous laiſſer vivre : peut-être en me vengeant moins, vous punis-je mieux. Je vous répudie ; ſéparons-nous pour jamais. Ah ! cruelle, pourquoi êtes-vous venue empoiſonner ma vie ?.... ô ciel ! s'écria *Salned*, fais-tu donc un prodige pour me rendre malheureuſe ? *Aſem* répudia donc *Salned* ; & la renvoya chez ſon pere qui la déſavoua pour ſa fille, la ch[illegible]mme une infâme, & lui défen-[illegible]oître jamais à ſes yeux. *Salned*

sortit à l'instant de la ville, & marcha long-tems sans sçavoir où elle alloit, ni ce qu'elle faisoit. Toute occupée de son malheur, elle n'avoit ni dessein ni crainte : enfin la lassitude l'arrêta ; & à l'entrée de la nuit, elle fut obligée de se reposer au coin d'un bois, où elle sentit encore plus amerement la funeste situation où elle étoit réduite. Quelques momens après, elle entendit à quelques pas d'elle, des soupirs & des plaintes. Comme elle n'étoit pas en état de rien craindre, elle eut le courage d'aller vers la voix qu'elle entendoit. Elle entrevit enfin une femme mourante, qui perdoit tout son sang ; elle s'approche, & lui demande par quel malheur elle se trouve en ce lieu & en cet état... Je meurs, lui répondit *Garaldi* (c'est ainsi que se nommoit la Dame mourante) je meurs de la main du seul homme que j'ai aimé, & je l'aime encore. La cruauté qu'il a exercée sur moi, est juste, quoique je sois innocente. Ces mots exciterent de nouveau toute la douleur de *Salned* ; elle versa un torrent de larmes tandis que

Garaldi s'affoibliſſant, perdit toute connoiſſance. *Salned* déchira ſes voiles pour arrêter le ſang de la malheureuſe *Garaldi*, & comme elle tournoit ſes yeux de tous côtés pour chercher du ſecours, elle apperçut près de-là une petite lumiere; elle y traîna, le mieux qu'elle pût l'Infortunée, qui au diſcours qu'elle lui avoit tenu, lui paroiſſoit une autre elle-même. Elles arriverent enfin à la hûte d'un *Santon*, qu'elles apperçurent tellement plongé dans la méditation, qu'il n'avoit entendu aucun bruit, & qu'il ne s'en détourna pas même quand elles entrerent. *Salned* l'appella; il revint enfin à lui, & *Salned* lui demanda du ſecours pour la Dame évanouie qu'elle tenoit dans ſes bras. Le *Santon* ſaiſit cette occaſion de charité comme une récompenſe de ſa priere. Il fit revenir la Dame avec quelques eſſences, viſita ſes bleſſures, qu'il ne trouva pas dangereuſes, & il y appliqua un beaume merveilleux qu'il ſaiſoit lui-même, & dont il ne ſecouroit que les fideles. Il fit enſuite un lit de nattes pour les Dames, leur apporta des

dattes, & quelques autres fruits, en leur faiſant excuſe de ſa pauvreté, & pour les laiſſer libres, il ſe retira hors de la cabanne en leur diſant qu'il n'étoit pas loin d'elles, & qu'elles n'avoient qu'à l'appeller dans le beſoin. Les Dames furent extrémement ſenſibles à la charité & aux égards de *Santon.* Après un leger repas, elles ſe reposerent; & le *Santon* revenant le lendemain, trouva la Dame preſque guérie. Il s'informa alors du ſujet de leur diſgrace. *Salned* lui raconta la premiere ſon avanture, dont le *Santon* parut fort ſurpris, avec la diſcrétion cependant de ne laiſſer paroître aucun doute de l'innocence de *Salned*.... Mon avanture n'eſt pas moins extraordinaire, dit alors *Garaldi*; & j'aurois tort de ne pas croire *Salned* innocente, puiſque j'ai le malheur de paroître auſſi coupable, ſans avoir rien à me reprocher. L'homme qui me poignarda hier dans ce bois, eſt un Seigneur de la ville de *Baſra* qui me recueillit chez lui, il y a dix années. Je enois de perdre mes parens qui me iſſoient dans la derniere miſere; je n'a-

vois encore que ſix ans, & perſonne ne s'offroit à me ſecourir. *Carim*, ce Seigneur dont je parle, paſſa par l'endroit où j'étois; il s'attendrit ſur mon état ; fut touché de ma beauté naiſſante ; & ne pût ſouffrir qu'on m'abandonnât à la charité incertaine du Public, & dans la ſuite aux conſeils de la miſere. Il m'emmena chez lui, m'y fit élever comme ſa fille, prit un ſoin particulier de mon éducation, & fut charmé du fruit que j'en tirai. Ma beauté, mon eſprit ſe perfectionnoient tous les jours. *Carim* s'attachoit tous les jours davantage à moi, & ma reconnoiſſance croiſſoit avec ſon amour. Il m'appelloit ſa fille; je l'appellois mon Pere; mais à peine eu-je dix ans, que ſa tendreſſe prit un autre air & un autre ton. Il m'appelloit toûjours ſa chere *Garaldi*, & ſans qu'il me le dit, je l'appellois mon cher *Carim*. Nous nous trouvâmes Amans, ſans y avoir pris garde. Ses ſentimens croiſſant toûjours, il me déclara le deſſein de m'épouſer ; & je lui parus plus touchée du plaiſir qu'il me faiſoit, que de l'honneur où il vou-

loit m'élever. Il y a six mois que nous nous mariâmes. Nous étions charmés d'être l'un à l'autre : mais malheureusement, je plus autant à un jeune Seigneur du voisinage, que je plaisois à *Carim.* Ce jeune homme nommé *Zenodor*, désespérant de m'amener à ses sentimens, prit le parti de la ruse & de la violence. Il gagna par ses presens quelques-uns de mes domestiques ; & une nuit qu'il sçavoit que *Carim* ne reviendroit pas chez lui, il se fit introduire dans ma chambre, dès qu'il me crut endormie ; & ayant mis sa robe & son poignard sur une chaise auprès du lit, il s'y coucha. Je me reveillai, épouvantée de sentir quelqu'un près de moi. Il tâcha de me calmer par les discours les plus tendres & les plus passionnés ; mais ne pouvant diminuer l'horreur que j'avois de son action, il voulut user de violence. Je me jettai sur son poignard que je découvris à la lueur d'une lampe qui étoit dans ma chambre, & j'allois l'en frapper, quand ses cris attirerent des gens qu'il avoit amenés avec lui en cas de péril. On m'ar-

racha le poignard, & le jeune homme me dit alors : vous voyez, Madame, que je ſuis encore le maître de votre honneur & de votre vie ; mais votre courage & votre vertu m'ont donné tout à coup d'autres ſentimens. Loin de ſuivre le deſſein violent que mon amour m'inſpiroit, me voilà à vos genoux pour vous en demander pardon. Oubliez mon crime, ne voyez que mon repentir, & promettez-moi pour prix de mes derniers ſentimens, de ne point réveler ma violence. Je lui jurai par le Prophéte de lui garder le ſecret ; & il me parut ſi pénétré de douleur, que je ne me repentis pas de l'égard que je lui accordois. Le lendemain, étant couchée avec *Carim*, & rêvant dans mon ſommeil à l'avanture de la nuit précedente, j'éprouvois, ſans me réveiller, les mêmes mouvemens que j'avois éprouvés la veille : je m'agitois en dormant, comme ſi ce jeune homme m'eût fait encore violence. Je me jettai ſur le poignard de mon mari qui étoit à la même place, où la veille, *Zenodor* avoit mis le ſien,

& j'allois en frapper *Carim*; mais heureusement pour lui & pour moi-même, puisqu'il vit encore, il se réveilla au bruit que je faisois, en m'agitant; & se saisissant du poignard. Ah! malheureuse, me dit-il, est-ce là la récompense de tout ce que j'ai fait pour toi? Mon innocence fit l'effet du crime, & je demeurai muette d'étonnement, quand je pûs lui dire que je dormois, & que mon action étoit l'effet d'un rêve. Ah? cruelle, me répondit-il, que n'est-il vrai, ou du-moins, que ne puis-je le croire? La crainte de ne pouvoir le désabuser, l'embarras de ne pouvoir lui réveler l'avanture de la nuit précédente, tout cela ne me permit de parler qu'avec un trouble plus propre à confirmer le soupçon, qu'à le dissiper. *Carim* de son côté me faisoit mille reproches entrecoupés de soupirs & de pleurs. Je le pressai cent fois de me plonger le poignard dans le sein, s'il refusoit de me croire, & il parut enfin réprendre quelque confiance en moi: mais lorsqu'il se leva, comme il me l'a dit, en me frappant dans ce bois, il

trouva une ceinture d'homme que *Zenodor* avoit oubliée, & qui ne lui laissa plus douter que je ne fusse infidelle. Il resolut de se venger ; & pour y réussir, il feignit de me croire ; il reçut mes caresses ; & se fit la violence d'y répondre d'une maniere qui me le fit juger sans soupçon. Hier nous vinmes nous promener dans ce bois, & lorsque j'y pensois le moins, je le vis tirer son poignard, & la ceinture qu'il avoit trouvée dans la chambre. Tiens, perfide, me dit-il, vois la preuve de ton crime, & reçois-en le prix, il me frappa d'une main tremblante, & s'éloigna, en me laissant encore entendre ses soupirs.

Le *Santon* fort étonné de la singularité de ces Avantures, s'attendrit sur le sort des Dames ; il les exhorta à soutenir cette épreuve avec résignation & à ne pas mériter par leurs murmures, les disgraces qu'elles n'avoient pas méritées par leurs désordres. Reposez-vous, dit-il, sur la Providence, du soin de votre justification ; elle s'en charge pourvû que vous vous en rendiez dignes par la

patience. Trois ou quatre jours après; dès que les blessures de *Garaldi* furent guéries, le *Santon* leur tint ce discours... » Mes belles Dames: je vous ai secourues, » tant que vous avez eu besoin de moi, » & je n'ai point craint le danger de vos » charmes tant que la charité m'a obligé » de m'y exposer. Je ne serois à présent » qu'un téméraire, si j'osois vous voir da» vantage. Je me suis retiré du monde pour » en éviter les tentations, & pour vac» quer sans trouble à la priere. Vous me » devez le secours que je vous ai prêté, » & me rendre ma chere solitude. Voilà » cent Sequins que je tiens de la charité » des fidéles; je n'en sçaurois *faire* un » meilleur usage que d'en soulager vo» tre misere. Partez, conservez avec soin » la vertu qui fait encore votre consola» tion; & comptez que je ne vous per» drai point de vûe dans mes prieres. « Les Dames ne purent se défendre de la générosité du *Santon*, & elles s'en séparerent avec tous les témoignages d'une profonde reconnoissance. Elles prirent une route qui les éloignoit toûjours de *Basra*;

Basra ; & raisonnant en chemin sur ce qu'elles avoient à faire, *Salned* imagina qu'à la premiere ville où elles arriveroient, il falloit acheter des habits d'homme, faire encore quelqu'argent des leurs, & que sous ce déguisement elles n'auroient point à craindre les Avantures que pouvoient leur attirer leur jeunesse & leur beauté. *Garaldi* trouva la proposition raisonnable, & elle fut exécutée à la premiere Ville qu'elles rencontrerent. C'étoit un Port de Mer. Les nouveaux hommes résolurent de s'embarquer sur un vaisseau Marchand qui étoit prêt à partir. Ils acheterent quelques Marchandises pour en faire commerce comme les autres. Le Vaisseau où ils s'embarquerent voguoit heureusement, quand il fut tout à coup attaqué par un Corsaire, auquel on fut obligé de se rendre. Tout ce qui étoit sur le Vaisseau conquis, fut Esclave ; & ce que le Corsaire estima le plus de sa conquête, fut les deux jeunes hommes qu'il s'attendoit à vendre un bon prix. Le Corsaire alla vendre ses Esclaves en différens endroits. Après bien

des tournées, il amena les deux beaux Esclaves qui lui restoient, à *Basra* où il espéra d'en trouver plus qu'on ne lui en avoit offert ailleurs. *Zenodor* qui avoit besoin d'Esclaves s'adressa à lui. Il fut étonné de la ressemblance qu'il trouva entre un des Esclaves & *Garaldi*. Il ne balança pas à en donner ce que le Corsaire vouloit : mais *Coldin* (c'étoit le nom qu'avoit pris *Garaldi*) pria *Zenodor* de vouloir bien ne le pas séparer de son camarade ; *Zenodor* fut encore plus étonné d'entendre la voix de la belle personne qu'il avoit aimée ; & comme s'il eût pris l'Esclave pour elle-même, il lui obéït. Il acheta donc les deux Esclaves, & les emmena chez lui. *Zenodor* les traitoit avec tous les égards d'un bon Maître, & ils le servoient avec affection. *Garaldi* marchant tous les jours par la ville, rencontroit souvent *Carim*; elle s'arrêtoit alors à le considerer. *Carim* y prit garde un jour, & s'étant plusieurs fois apperçu de l'attention que l'Esclave avoit pour lui, & ses traits lui rappellant sa femme qu'il croyoit avoir poi-

gnardée, il s'informa de l'Esclave où il demeuroit. *Carim* & *Zenodor*, chacun de son côté, étoient continuellement occupés de la ressemblance de l'Esclave avec *Garaldi*, & ne songeoient qu'aux moyens d'éclaircir cette énigme. *Carim* observa un jour l'Esclave qui sortoit de chez *Zenodor*, & lui demanda s'il reviendroit bientôt. L'Esclave lui dit qu'il ne tarderoit guères. J'aurois quelque chose à vous dire, lui dit *Carim* : Attendez-moi, lui dit l'Esclave; je suis à vous dans un moment. *Coldin* alla à son affaire, & *Carim* entra dans la maison de *Zenodor*, & demanda la chambre de *Coldin* pour l'y aller attendre. Il n'y fut pas long-tems, qu'il entendit *Coldin* qui y montoit avec *Zenodor*. Il se cacha derriere un rideau, & fut témoin de ce qui se passa; dans le moment entre *Zenodor* & *Coldin*. Mon cher *Coldin*, lui dit son Maître, ne me déguise rien, & reconnois les bontés que je te témoigne par un sincére aveu de la vérité. Tu ressembles si parfaitement une femme que j'ai aimée, qu'à peine pupis-je douter que ce ne soit toi-même.

Seigneur, lui dit *Coldin*, je ne vous déguiſerai rien ; mais ayez auparavant *la* complaiſance de m'avoüer auſſi quelque choſe ; comment avez-vous perdu cette femme dont je vous rappelle le ſouvenir ? *Zenodor* lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé avec *Garaldi*, & ajouta que quelques jours après le péril qu'il avoit couru avec elle, elle avoit diſparu ; qu'il ne pouvoit douter que ſon mari ne s'en fût défait ; qu'aparemment les domeſtiques de *Carim* qu'il avoit gagnés, avoient trahi leur Maîtreſſe, & que *Carim* l'avoit punie comme une infidelle. Seigneur, lui dit *Coldin*, aimez-vous encore cette Femme ? Oüi, lui répondit *Zenodor*, ſi c'eſt l'aimer, que de conſerver pour ſa vertu l'admiration la plus vive & la plus reſpectueuſe. Je n'ai pas ceſſé, depuis ma malheureuſe audace, de pleurer mon crime & les ſuites funeſtes que je crois qu'il a eues pour l'innocente *Garaldi*. *Coldin* verſa alors un torrent de larmes, lui avoua qu'elle étoit cette infortunée *Garaldi*, & lui apprit comment elle avoit perdu l'amour de ſon Epoux,

qui croyoit lui avoir ôté la vie, & qu'elle aimoit toûjours avec la même ardeur, d'autant plus qu'elle ne pouvoit l'accuser d'aucune injustice : qu'elle ne doutoit pas même qu'il n'eût souffert autant qu'elle, en rappellant toute sa conduite, qui du moins devoit lui avoir laissé quelque doute de son innocence. Ses larmes redoublerent encore. *Zenodor* ne put retenir les siennes ; & *Carim* sortant tout à coup de derriere le rideau, vint se jetter aux pieds de sa femme à qui il ne put s'expliquer long-tems que par ses sanglots & par ses soupirs. *Zenodor* eut quelque confusion de trouver dans *Carim* le témoin de son crime ; mais le repentir sincére qu'il venoit d'en marquer, sans l'avoir vû, lui obtint aisément son pardon de *Carim* qui emmena sa femme chez lui avec qui il passa la vie la plus heureuse.

Zunimam (c'est le nom d'homme qu'avoit pris *Salned*, fut ravi du bonheur de *Garaldi*, sa Compagne d'infortune ; & il s'en fit, malgré toute apparence, un présage heureux pour lui-même.

Il continua de ſervir *Zenodor* avec ſon exactitude & ſon attachement ordinaire; mais toujours occuppé de la fatalité de ſon ſort, il alla un jour au lieu où s'aſſembloient quelques Médecins de la ville, & leur propoſa une queſtion toute nouvelle, s'il étoit poſſible qu'une fille accouchât ſans avoir vû d'homme. La queſtion fit rire d'abord la grave aſſemblée des Docteurs; mais *Zunimam* les ſupplia d'y faire plus d'attention. Il leur dit qu'il avoit une ſoeur qui proteſtoit que cela lui étoit arrivé, & que ſa vie dépendoit de l'éclairciſſement du prodige. Quelqu'un de ces Docteurs ramena les autres au ſérieux. On raiſonna, on diſcuta l'affaire; & à force de raiſonner, il ſe trouva là-deſſus des Partiſans du prodige. L'eſprit humain, qui ne ſuffit pas le plus ſouvent à trouver les raiſons de ce qui eſt, eſt quelquefois aſſez ſubtilement ignorant pour trouver les raiſons de ce qui n'eſt pas. La diſpute des Médecins ſe répandit dans la Ville. Ce fut l'entretien courant, & chacun prenoit parti pour ou contre; la plûpart des

femmes pour le contraire. Pendant que cette converſation étoit de mode, une femme de la ville qui regaloit deux de ſes amies,mit la queſtion ſur le tapis. Les deux amies ne ſçurent que rire & plaiſanter ſur la queſtion, mais celle qui les regaloit, leur dit, je ſçais une fille qui jureroit bien qu'elle eſt dans le cas qu'on croit impoſſible : & comment cela, lui dirent les deux Commeres ? Je vous le dirois bien, leur répondit *Mandrice*, ſi vous vouliez être diſcrettes (c'eſt ainſi que s'appelloit la femme qui regaloit.) Nous prenez-vous pour des babillardes, s'écrierent à la fois ſes deux Commeres ; je mourrois plûtôt que de donner lieu de ſoupçonner ſeulement ce qu'on m'auroit confié. Eh bien, leur répondit *Mandrice*, je vous avouerai franchement que j'ai eu quelques galanteries ; nous n'avons rien à nous reprocher là-deſſus. J'eus un enfant avant que d'être mariée ; cela fit quelque ſcandale ; mon frere & ſa fille le ſçurent, & je m'apperçus que ma niéce en conçut du mépris pour moi. Je réſolus de m'en venger ; mais je diſſimu-

lui pour en mieux trouver l'occasion. Je regagnai, le mieux que je pûs, l'amitié & la confiance de mon frere, en affectant une conduite réservée dont je me dédommageois en secret. Un jour je priai mon frere de m'envoyer sa fille qu'il me permit de ne lui renvoyer que le lendemain. Quand j'eus ma niéce, j'écrivis à mon Amant de venir à minuit dans ma chambre dont je laisserois la porte ouverte où je serois couchée avec une amie qui seroit du côté de la ruelle; qu'il n'y auroit point de lumiere dans la chambre; qu'il s'y glissat sans bruit & qu'il se couchât près de moi, en observant le silence que je garderois aussi; que j'étois si impatiente de lui donner des témoignages de mon amour, que malgré toutes ces circonstances qui diminuroient peut-être l'agrément de notre rendez-vous, j'aimois mieux le lui donner, tout imparfait qu'il le trouveroit, que de le différer plus long-tems. Je soupai ensuite avec ma Niéce, & je mêlai dans son breuvage un somnifere qui devoit l'endormir profondément.

Nous nous couchâmes ; je me mis du côté de la ruelle, & mon Amant devoit prendre ma Niéce pour moi. Il vint en effet à l'heure que je lui avois marquée ; & le fruit de son erreur fut la grossesse de ma Niéce. C'étoit précisément le succès que j'en attendois, & je n'avois menagé tout cela, que pour me venger du mépris de la petite prude, en la mettant, malgré elle, dans le cas qu'elle avoit à me reprocher. Elle s'en retourna chez son pere qui la maria cinq mois après. La premiere nuit de ses nôces, elle accoucha d'un petit garçon dont quelque chute avoit avancé le terme, sans qu'elle eût eu la moindre idée de l'évenement qui la menaçoit. Les Commeres rirent de l'avanture, en désaprouvant pourtant un peu la malice qu'elles trouvoient avoir été poussée trop loin. Le lendemain, chacune des deux Commeres dit ce secret à l'oreille de plus de vingt amies, qui ne se piquerent que de la même discrétion. L'histoire se répandit dans *Basra*, & parvint jusqu'à *Zunimam*, qui remontant à la source,

découvrit qu'elle venoit de sa Tante, & que le Marchand même qui l'avoit épousée & répudiée, avoit été l'Amant de *Mandrice*. Il alla trouver aussi-tôt le *Cadis* qui voulut bien lui accorder une audience particuliere. *Zunimam* lui exposa toute son avanture & le fait qu'il venoit d'apprendre. Le *Cadis* lui promit justice, & lui dit de se trouver chez lui le lendemain à une certaine heure. Il manda pour la même heure le mari de *Salned*, son Pere, sa Tante & les deux Commeres. Il fit cacher *Salned*, avant que les autres arrivassent ; & quand ils furent arrivés il interrogea *Mandrice* sur l'histoire qui s'étoit répandue : *Mandrice* nia d'abord ; mais ses Commeres lui soutenant qu'elles la tenoient d'elle, elle ne put en disconvenir, & se réduisit à dire que le mal n'étoit pas si grand, puisque l'homme qui avoit abusé de *Salned* dans son sommeil, étoit celui même qui l'avoit épousée. Ah ! Seigneur, s'écria le Marchand, en se jettant aux pieds du *Cadis*, punissez cette Malheureuse. J'ai repudié ma femme qui étoit innocente ;

ſon pere l'a chaſſée comme une infâme ; elle s'eſt exilée elle-même & peut-être ne vit-elle plus ? Le Pere demandoit auſſi juſtice de ſa perfide ſœur ; mais *Zunimam* parut alors. Seigneur, dit-elle au *Cadis*, contentez-vous du bonheur de *Salned*, & daignez accorder la grace de ma Tante à mes inſtances & à mes pleurs ! ſi elle avoit encore le cœur auſſi mauvais, elle ne ſera que trop punie de me voir heureuſe. Le Mari & le Pere de *Salned* ne purent retenir leur joie ; ils l'embraſſerent mille fois, en préſence du *Cadis* qui fit conduire *Salned* chez ſon Epoux, où regna depuis une félicité qui ne fut plus interrompue. *Salned* & *Garaldi* n'oublierent point le *Santon* ; & ne doutant pas qu'un dénouement auſſi favorable ne fût l'effet de ſes prieres, elles lui envoyerent de grands préſens dont il ne voulut point, trop content, diſoit-il, de les ſçavoir heureuſes & d'avoir à remercier le Ciel de ſa fidélité à juſtifier l'innocence.

Fin du neuviéme Tome.

